

REVUE N°18, 1990



SOMMAIRE

EDITORIAL	3
CENTS COLS EN LIMOUSIN.....	4
CHE GIRO.....	5
BARRAGE D'EMOSSON (SUISSE) PAR LE ...COL DE LA GUEULE 1960 M.....	6

CHEMIN DE CROIX.....	7
UN VENTOUX , CA VA... TROIS VENTOUX , BONJOUR LES	9
DEGATS !	9
SOMMES-NOUS DES INUTILES ?.....	11
ALTITUDE 2000	13
C'EST SUPER...LA RANDONNEE DE LA VALLEE DE L'AUDE.....	14
«JOJO LE COLTINEUR».....	15
CIRCUIT DES ARAVIS.....	16
A PROPOS DE LA SORTIE 100 COLS EN	18
LANGUEDOC-ROUSSILLON 1989.....	18
COLS CROATES : IL JURA, MAIS UN PEU TARD.....	19
QUI A RABOTE LE COL DE SARENNES ?.....	20
BOYCOTTONS SARENNE.....	21
POUCE ! J'Y JOUE PLUS !.....	22
LES «GRANDS SOMMEILLER» (2993 ET 3000) ET QUELQUES PLUS DE 2000	24
SI MA MERE.....	25
1989 BICENTENAIRE DE LA REVOLUTION	26
«LA MARSEILLAISE» ET «LE PETIT VIN BLANC»	27
COLLES OU COLOMBINS	28
MON 600eme.....	29
LES « CYCLOS PURS «.....	30
INAUGURATION DU COL DE BERTHEN EN FLANDRES.....	31
LA POLOGNE	32
RENDEZ-VOUS D'AMOUR.....	33
BALLADES AZUREENNES	35
NOUVELLES DU HAUT ATLAS	38
LE GARS ... LIBIER.....	40
UN PELERINAGE AU PIC DU MIDI DE BIGORRE.....	41
LE POT A ENCRE	43
LE BALLON D'ALSACE 1178 M LA 90EME EN 90.....	44
CLUB DES CENT COLS A VELO. AVEC LA VELO ET A PIED !.....	45
ET POURQUOI DONC, BOUTON D'OR, AIMEZ-VOUS LES COLS ?	46
ETUDE EN COLS MINEURS PAR UN MINEUR DE COLS	47
HAUTE TRAHISON.....	49
NOUVEAUX COLS EN BELGIQUE.....	52
LE CYCLO AUX CENT VISAGES	53
LA CITADELLE EST-ELLE IMPRENABLE ? (OU LA REVOLUTION DES COLS).....	54
ENTRE CHAMPAGNE ET FOIE GRAS.....	55
MONTAGNES D'ITALIE.....	57
PLAIDOYER POUR VARS-IZOARD	60
PRIERE.....	61
L'IZOARD DIX ANS APRES	62
LES COLS ET SES LANGUES	64
JOJO	67
HISTOIRE D'UN COL	68
4000 M OU LE TOIT DU MONDE VENEZUELIEN.....	69
POUR L'AMOUR DE «NORETTE»,.....	70
POUR QUELQUES 2000 DE PLUS...POUR LE PLAISIR.....	71
PETITE HISTOIRE SANS QUEUE NI TETE.....	72
LE COL DES ALBASSES LE 7 JUIN 1931	73
HAUTES ROUTES DES ABBRUZES.....	75
CHEZ NOS COUSINS GERMAIN	76
MON COEUR.....	77
CHALLENGE DES COLS ET MONTS D'AUVERGNE	78
LE GRAND WINTERSBERG - ALSACE.....	79

EDITORIAL

Cher(e)s ami(e)s des 100 cols ou inconnus !

Que ces quelques lignes, écrites début mars, vous apportent à tous, hommes et femmes de la Confrérie, une bouffée d'amitié sincère et de chaleur humaine. Vous êtes en train de lire, vous allez lire, peut-être en totalité, ou parcourir plus rapidement le 18ème numéro de la revue des 100 cols. 18 ans, l'âge de la jeunesse généreuse où tout est possible, tout commence.

Cette année encore, notre Confrérie s'est signalée par sa vitalité - 3128 adhérents à ce jour ! - son rayonnement, et sa façon simple d'exister et d'accepter un monde toujours changeant et combien passionnant. La discussion sur l'article 3 de notre règlement, est le modèle de cet esprit : nous avons reçu plus de cent lettres nous apportant souvent des avis nets et clairs, parfois plus affectifs que techniques, le coeur compte bien entendu... mais où toujours, l'amitié et la tolérance émergent derrière chaque mot. La très grande majorité souhaite simplement l'application de la règle 5 + de 2000 par centaine de cols franchis. Cela sera fait ; cependant deux suggestions intelligentes sont désormais prises en compte. Les 5 + de 2000 sont exigibles à la fin de la centaine. (199 dont 6 est bon) et pour les plus de 70 ans, cette règle est facultative. Nous vous rappelons que notre règlement est une règle du jeu et que notre Confrérie n'a de sens que si elle est le rassemblement de ceux qui veulent vivre leur cyclotourisme en dehors des petites querelles, des chapelles, des influences, des conservatismes ou des courants de pensées, fussent-ils majoritaires !

Désormais à 18 ans, nous écoutons et nous entendons ce qui est dit et non pas...qui le dit ! Nous souhaitons que ce type «d'écoute» envahisse l'ensemble du cyclotourisme, et notamment la Fédération Française de Cyclotourisme, appelée à un très grand avenir, dans la mesure où elle saura vite s'adapter aux changements quotidiens, aux nouvelles mentalités, et où ses dirigeants sauront présenter un Grand Projet aux centaines de milliers de cyclos, fédérés ou non : le Tour de France cyclo, et la Fédération Européenne de Cyclotourisme, notamment, se doivent de naître rue Jean Marie JEGO.

Une information heureuse et une bien triste... Le samedi 24 février, je me suis retrouvé avec Colette, à Vitry-le-François, pour apporter le témoignage de la Confrérie au club local. En effet, ce club, petit par sa taille (une vingtaine de licenciés) est exemplaire par son esprit cyclotouriste (il n'est évidemment pas le seul). Tout d'abord ce club de plaine, Vitry est situé en Champagne, se paie le luxe de compter plus de 50 % de ses membres diplômés des 100 Cols ! Il est vrai que Nicole et René Poty, ont avec douceur et simplement par l'exemple, contaminé l'ensemble du club. Ensuite, ce club est en bonne intelligence et vit en toute liberté dans un club omnisports, où une section F.F.C. gère la compétition. Le dimanche matin, j'ai vu, chaque section partir de son côté, à la même heure ! Tous semblant heureux de retrouver sa pratique, en connaissant et en admettant l'autre. Chapeau Vitry ! Pour 1989 le challenge «VANDUL» a donc été décerné à ce club exemplaire. Pour 1990, nous attendons toutes suggestions.

Une triste nouvelle...Elie Bordat, bien connu des anciens, né en 1905, et qui durant près de quinze ans, a été à la tête du tableau d'honneur, et dont le bonheur était cette place, Elie gravit actuellement, avec peine le dernier col de sa vie ! Si vous trouvez une minute, envoyez lui une carte. Lui qui a été une lumière, serait, je crois, heureux et apaisé de recevoir quelques témoignages d'amitié ; (Elie Bordat - 24, Boulevard Edgard Quinet - 42000 Roanne). Une pensée également pour Bernard Briand, président du CODEP de Savoie, membre de la Confrérie, avec 1040 cols, qui nous a quitté cet été, à l'âge de 48 ans ! Adieu Bernard... l'ami de tous.

Et notre vie continue... Profitez au mieux de vos temps libres pour gravir de nouveaux cols. Si vous le pouvez, rencontrez-vous, parlez-vous, estimez-vous, en petit comité ou dans les prochaines concentrations régionales ou nationales (en 90 au col de Chevalard (63) le samedi 7 juillet). continuez à nous envoyer des lettres, des récits, des critiques, des cartes du monde entier (les timbres et les flammes postales font la joie de certains).

Si cette 18ème revue vous plait et qu'au tableau d'honneur vous êtes crédité de 01, vous pouvez toujours nous aider en nous envoyant une régularisation financière de 40 Frs F. En effet, 1600 payeurs permettent à 2200 membres de recevoir la revue. Cette année nous avons fait une nouvelle maquette ; en 1991, nous passerons à la couleur. Chaque revue reviendra alors à 25 Frs F. (actuellement 21.34 Frs F).

Grâce à la majorité, notre budget sera en équilibre, merci à ceux qui nous aident un peu plus...grâce à vous tous nous pouvons faire connaître notre confrérie, par une revue de qualité, ce qui permet d'apporter notre rayon à la construction de Cyclotourisme.

A bientôt, au bonheur des routes.

Henri Dusseau

CENTS COLS EN LIMOUSIN

N'y revenons pas, une fois pour toute, il est établi que les absents ont toujours tort ! Mais beaucoup d'entre nous se laissent aller au farniente, au seuil de l'automne au sortir des vacances, la torpeur les guette dans ces beaux jours qui n'en finissent pas d'être beaux, en Limousin (province du désert Français, comme disent nos éminents décideurs : pensez donc, nos projets d'autoroutes sont encore dans d'hypothétiques dossiers !). Quelle région de régal cyclotouriste.

Or donc le dimanche premier jour d'octobre 1989, nous étions conviés à la Concentration de la ligue du Limousin et des Cent Cols, au col corrézien de Lestards 834 m. Tous les ingrédients étaient réunis pour faire une date dans la saison. Rassemblement au passage à Chaumeil (19) haut lieu du tout accordéon sous la houlette du regretté Monsieur Ségurel, lors des traditionnels Bols d'Or cyclistes des Monédières d'après Tour de France. De ce pittoresque village, nous empruntons un ex GR aujourd'hui « normalisé » mais d'un pourcentage certain (dont beaucoup se souviendront) pour accéder à la table d'orientation des 908 m du Suc au May. Quel point de vue magnifique l'azur étant sans tache ; la majorité occupée à récupérer, ne vint pas jusqu'à la dite table. Quel dommage ! A l'abri de l'église de Lestard, toute de granit et de chaume coiffée, un léger réconfort nous était octroyé. Quelques kilomètres de descente pour rejoindre le B.P.F. du jour : Treignac, cité riante de pierres et d'ardoises, coupée en deux par l'impétueuse et secrète Vézère, rendez vous de vacances au calme. A nouveau remontée vers les sommets boisés de sapins, à la recherche de l'auberge perdue dans les futaies.

Jean-Marie Bourdelas
Réveil Cyclotouriste de Limoges

CHE GIRO

Il m'en faut du temps et des efforts pour m'éloigner de Cortina d'Ampezzo. La lente escalade des lacets du Tre Corci ne me procure qu'une sensation de rétrécissement des dimensions de la petite cité où j'ai passé la nuit. Le sommet une fois atteint, la descente brutale me propulse comme pour mieux passer le Sant'Angélo. Je découvre le site admirable du lac de Misurina. Les crêtes du Grand Cadini se reflétant dans les eaux calmes incitent plus au farniente qu'à l'effort solitaire.

Du Sant'Angélo au refuge Auronzo, le programme de l'ami Georges ne prévoit que 564 mètres d'escalade ; mais la strada privata, même si elle est gratuite pour les cyclos, fait chèrement payer ses emprunteurs.

30 x 26... je peine malgré les 880 kilomètres d'entraînement accumulés depuis Thonon. Ca passe si juste que j'envisage le plus sérieusement du monde l'achat dès que possible d'une couronne de 28 dents.

Un peloton, style « sortie du dimanche à fond la caisse », me passe allègrement. Un bon point, il m'encourage tous au fur et à mesure qu'ils arrivent à ma hauteur.

J'ai bien envie de poser le pied à terre, mais je n'ose pas... l'honneur de la France est en jeu !

La montée continue, ponctuée par l'arrivée dans ma roue d'attardés qui m'accompagnent plus ou moins longtemps suivant leur condition physique.

Un « Officiel », debout dans une voiture découverte fait des commentaires désobligeants à l'encontre d'un brave garçon qui ne me largue pas assez vite, le pauvre en a bien plus marre que moi et ne souhaite pas du tout se crever inutilement. Il essaie quand même, et, par pure bonté d'âme, je lui concède deux petits mètres.

Est-ce la forme qui refait surface / Est-ce la pente qui se modère ? J'ai l'impression d'enrouler plus facilement et cela se confirme quand je reviens sur des gens qui tirent bien plus grand que moi.

Le braillard sur son char n'apprécie pas du tout. Les invectives pleuvent sur les garçons qui ont l'air de s'en moquer comme de leurs premières chemises. Je trouve la situation plaisante et d'un coup de rein teigneux je me faufile en tête pour m'apercevoir que nous sommes au sommet. Au désespoir du gros homme, dont j'ai involontairement ruiné la mise en scène, un cameraman filme l'arrivée. Comment va-t-il expliquer mon irruption dans le champ ? Je le laisse résoudre son problème et avec une foule compacte je pénètre dans le refuge Auronzo. Tout y est démesuré : ... Immenses salles... couloirs interminables... zone d'attente des self-services de la dimension d'un terrain de foot...

Je cherche le tampon rituel.

Je trouve facilement l'objet convoité. Il y en a même plusieurs, attachés par des ficelles ils ne risquent pas d'être dérobés.

La feuille de route, bien à plat, je m'apprête au sacrifice... d'un geste étudié je place le tampon à la bonne hauteur. Il est dans l'axe quant j'amorce le piqué...

Une main longue et fine s'empare du précieux témoin qui officialise mon passage dans déjà huit contrôles. Stupéfait, je me tourne et je découvre ce qu'il est convenu d'appeler une « belle femme ».

La charmante apparition lit à haute voix les lieux où je suis passé et me rend enfin la feuille de papier. Elle pose sa main sur mon bras nu et d'une voix chaude, légèrement voilée, elle me dit... « Che Giro »...

Je reste muet, n'entendant plus que l'écho de ces deux mots résonner dans ma tête

Lorsque je trouve enfin quelque chose à dire, je suis à nouveau seul dans la foule indifférente.

Dans la longue descente vers Dobbiaco, je crois encore sentir la chaude pression de la douce main sur mon bras nu et il me semble entendre toujours, clair et net :... « Che Giro ».

Depuis ce jour, il m'arrive bien des fois, et même de plus en plus souvent, de peiner dans l'escalade d'un col. A chaque fois une voix chaude et légèrement voilée m'encourage... « Che Giro ».

René Codani

BARRAGE D'EMOSSON (SUISSE) PAR LE ...COL DE LA GUEULE 1960 M

A la recherche de nouveaux cols, le lundi 24 juillet 89, je quitte le camping de « Miage » à St Gervais (lieu de mes vacances) à la conquête de deux cols supplémentaires pour ma liste ; le col des Montets (1461 m) et le col de la Forclaz (1527 m) en Suisse.

Comme tous mes confrères du Club des 100 Cols, je suis un passionné du vélo en montagne, on souffre, mais le décor naturel qui nous entoure nous aide à oublier cette souffrance. Ma curiosité me permet d'apercevoir sur ma gauche dans la descente du Col des Montets, vers la frontière suisse, un barrage perché là-haut dans la montagne.

Je fais l'ascension de mes deux cols sans difficulté, je suis en forme et je me sens très bien. De ce fait, après avoir redescendu le Col de la Forclaz, je décide d'aller voir ce barrage ; il fait beau, le soleil est chaud, mais la température est supportable.

Je m'engage donc sur cette route en lacets vers le village de Finhaut et le barrage d'Emosson, le pourcentage est assez fort, souvent aux alentours de 10 pour cent. Au fur et à mesure que je monte, je découvre la chaîne du Mont-Blanc, c'est magnifique, tous ces sommets enneigés, ces glaciers... et plus je monte, plus c'est beau.

Enfin, j'arrive vers le sommet et quelle surprise en arrivant à quelques centaines de mètres avant le plan d'eau, un panneau m'annonce « Col de la Gueule ou de la Gueulaz » (1960 m) et oui, sans le savoir, je viens de monter l'un des plus beaux cols de ma liste, dommage, il lui manque 40m, j'aurai eu un 2000 de plus.

Amis grimpeurs, si vous passez dans la région, faites comme moi, allez voir ce barrage ; site merveilleux et en récompense vous compterez un col de plus sur votre liste, et quel col...

Daniel Logre

CHEMIN DE CROIX

L'hiver 88/89 a été particulièrement catastrophique pour les stations de sports d'hiver par manque de neige.

Pour moi, au cours de ma randonnée Thonon-Venise, j'ai été spécialement gâté entre les PK 731,9 et PK 747,4, pourtant située entre les 13 et 23 juin 1989, par abondance de neige en passant par 7 cols à plus de 2000 d'altitude.

Pour ceux qui ont réalisé ce raid, ils savent que ce tronçon est facultatif, mais pensez donc, franchir 7 cols de plus 2000 m en 15 km, c'est tentant.

Ce passage a été un véritable calvaire pour moi. Je dirai même un chemin de croix, cette dernière étant remplacée par le vélo (sans pour cela me prendre pour un martyr, les plus mauvais souvenirs sont ceux dont on se souvient le mieux et deviennent les meilleurs).

Après une chaude, très chaude matinée et début d'après-midi et après avoir escaladé le Passo della Presolana, la sella di Breno, sella di San Pietro, Passo di San Martino, j'attaque la montée du Passo de Groce Domini, culminant à 1892 m.

Le commencement du col s'effectue sous une chaleur caniculaire et orageuse, mais à 2 km du sommet, je trouve le brouillard. Il fait froid, un violent orage s'étant abattu avant mon passage.

J'attaque la portion de chaussée non revêtue, un véritable borbier dans les parties non enneigées, avec des ruisseaux la traversant et la retraversant.

En vieux routier, comme les indiens, je scrute le sol, mais aucune trace de quelque nature que ce soit, aucun passage avant moi. Je poursuis ma route, sautant d'un bord à l'autre de la chaussée détrempée, mes pneus s'enfonçant profondément dans la boue. Je franchis quelques passages enneigés en portant mon vélo, enfonçant dans la neige jusqu'au genoux. Je suis mouillé et couvert de boue.

Après quelques kilomètres, je suis rattrapé et doublé par deux motards Italiens réalisant un raid tous terrains en montagne.

Je les retrouve plus loin m'attendant, surpris de trouver en ces lieux un cycliste. Salutations, explications, étonnement, photos, puis repartent.

Le brouillard est toujours aussi dense. Il est 17 h, la nuit semble devoir tomber rapidement. Il fait froid. Je poursuis ma route tantôt à vélo, tantôt le portant en marchant dans la neige. Je suis rassuré, les traces des motos passées avant moi restent visibles sur le sol mou.

Après quelques kilomètres parcourus, le bruit des motos avait disparu et réapparaissait. Effectivement, les motards redescendaient, n'ayant pu franchir un passage enneigé obstruant complètement la chaussée.

Sur l'instant, j'ai angoissé, n'ayant pas le courage de reparcourir le chemin en sens inverse. A un moment, j'ai envisagé de passer la nuit dans une grotte à côté d'une sainte Vierge, seul endroit abrité.

Les motards m'ont expliqué que moi peut-être, en portant mon vélo, j'avais une chance de passer.

Je me décidai donc à continuer. Le danger, dans le brouillard, c'est que nous perdons tout sens de l'équilibre et d'orientation : c'est l'angoisse.

A partir de l'instant où j'ai quitté mes deux amis motards, je me savais seul, perdu dans cette montagne soudain hostile et pourtant si belle et accueillante quand il fait beau.

Donc, plus de trace, ma carrière dans les travaux publics m'aidant à deviner l'emplacement du chemin

(terme plus adapté que route pour ce cas). Après quelques kilomètres, roulant, marchant, traînant, poussant, j'arrive devant un mur de neige sur une plate-forme. Je franchis cette partie enneigée et de l'autre côté j'aperçois un véhicule tout terrain stationnant à cet endroit et ne pouvant aller plus loin. Ouf ! J'étais arrivé au sommet.

En trois heures, je venais de parcourir 10 km, 7 cols franchis à plus de 2000 m : Coletto (2011m), Lavena (2042 m), Grapa (2115 m), Giogo della Bala (2129 m), Dei Galli (2103 m), Crocette (2071 m) et Dasdana (2071 m).

Pus tard, j'ai eu l'explication de cet enneigement particulier en cette période de l'année. Il est tombé beaucoup de neige fin avril. Ce chemin n'est pas déneigé mécaniquement, le soleil étant chargé de ce travail (aucun panneau ne signale cette situation, très rare il est vrai).

Au sommet, j'ai pu constater que les quelques arbres rabougris avaient encore leurs bourgeons fermés et que les perce-neige sortaient seulement du sol.

Entre le sommet du dernier col et le refuge Bonardi (1744 m), j'ai aperçu dans le brouillard un engin en train de déneiger.

Mouillé, couvert de boue, frigorifié, j'arrive au refuge et demande l'hospitalité et le tampon sur ma feuille de route. Le gardien me propose l'hébergement, la nourriture et de l'eau froide. A la seule évocation de ce que je venais de subir et de la seule eau froide qui m'attendait, j'ai préféré continuer et m'arrêter dans la vallée, sûrement plus clémente. Ce que je fis.

Là s'arrête mon chemin de croix, car après et jusqu'à Venise, le beau temps ne m'a plus quitté.

Malgré tout, il serait dommage de supprimer ce tronçon (qui reste facultatif).

Jean Demougeot
Besançon Cyclos Randonneurs

UN VENTOUX , CA VA... TROIS VENTOUX , BONJOUR LES DEGATS !

S'il est une montagne qui exerce une fascination quasi magique sur beaucoup de cyclotouristes, c'est bien le Mont Ventoux.

Jamais autre sommet n'a été autant chanté, loué, vénéré, idolâtré, défié. Je n'échappe pas à cet ensorcellement et voue un culte presque païen à ce géant. C'est une montagne mystique qui diffère de toutes les autres.

Son caractère monolithique dans un environnement de moyenne altitude lui confère cette majesté dominante et unique que l'on ne retrouve pas souvent. C'est la pyramide, le temple maya à la puissance 100.

Alors, nous, fourmis cyclotouristes sur nos petits vélos, nous nous sentons si infimes, si écrasés par Sa présence, que nous le vénérons à notre manière. Nous lui faisons offrande de notre sueur, de notre souffrance, de nos larmes et parfois même de notre vie. Ne sommes-nous pas là devant un rituel païen ?

Pour ma part, le rite a lieu quasiment chaque année où je viens me prosterner au pied de sa Grandeur en lui demandant de lui rendre hommage en l'escaladant. Et chaque année, le miracle s'accomplit : j'arrive au sommet. Oh certes ça n'est jamais facile et si j'ai connu la fatigue, la pluie, le brouillard, le vent, il m'a toujours été permis d'arriver au sommet et d'y trouver ce bonheur inégalable des ascensions difficiles réussies.

Ce pèlerinage annuel me convenait, mais l'aspect presque routinier laissait en moi le sentiment de la chose inachevée, une sorte de manque. Il en fallait plus pour honorer le Grand Maître à sa juste valeur.

Et puis, un beau jour, la lumière jaillit sous forme d'un entrefilet, quelques lignes pas plus, dans une revue spécialisée. Un autre admirateur de la « montagne sacrée » annonçait la création d'une secte dite des « Cinglés du Ventoux ». Pour y entrer, il suffisait (doux euphémisme) de gravir dans la même journée la colline inspirée par ses trois versants. Rien que ça !

Si les gaulois (autres païens s'il en fût) juraient par Toutatis, par Thor ou par Odin, nous jurerions désormais par Bedoin, par Malaucène ou par Sault, modestes villages élevés au rang de terribles divinités.

Comment ne pas adhérer totalement à ce projet un peu fou ? Le meilleur moyen de faire fi de la tentation étant d'y succomber, je tentais donc l'aventure.

C'est pour cela que ce 19 juin, je partis joyeusement dans l'air frais du petit matin de Vaison la Romaine en direction de Malaucène, histoire de m'échauffer un peu avant d'attaquer les choses sérieuses. La première montée se fit tranquillement, car il fallait en garder sous la pédale et le premier passage au sommet (1915 m) dans la clarté du matin fut un enchantement.

Descente sur Bedoin (p.. que ça va vite) collation légère et c'est reparti. Au fur et à mesure que je grimpais, j'en eu la confirmation : c'est bien le côté le plus dur ! Curieusement, les six derniers kilomètres, à partir du Chalet Reynard me parurent plus « reposants » !

Il faut dire qu'il ne faisait pas très chaud et que la traversée du désert de caillasse n'en fût que facilité. Deuxième passage au sommet, le temps clair du matin avait laissé place à de menaçants nuages qui s'accumulaient ça et là. Phénomène peu rare, le Ventoux attirant tout ce qui peut passer comme perturbation à 100 km à la ronde. Descente sur Sault et arrêt dans la forêt, histoire d'ingérer un repas un peu plus consistant. C'est là que les premières gouttes commencèrent à tomber. Après avoir enfilé le Gore-Tex, Je m'empressais de gagner Sault au plus vite. Dès que j'eus posé le pied dans cette charmante bourgade, une averse terrible se déclencha. J'eus le loisir de la voir tomber pendant plus d'une heure depuis le bar où je m'étais réfugié. Le moral tomba bien bas. Ma tentative allait-elle être noyée dans ce déluge ?

Au bout d'un certain temps, l'Autre, là-haut voulut bien fermer les vannes, et c'est sous un ciel lourd et menaçant que je repartis pour mon troisième assaut.

La pression et l'influx nerveux qui étaient quelque peu tombés lors de cet arrêt forcé, remontaient tout doucement sur cette route beaucoup moins pentue que les deux autres versants et je retrouvais petit à petit un coup de pédale un peu plus allègre. Cependant, derrière moi un méchant brouillard montant de la vallée semblait vouloir me rattraper.

J'avais déjà parcouru une dizaine de kilomètres lorsqu'il y parvint. Il était suivi de près par son comparse, l'orage, qui, par quelques gouttes annonciatrices, m'obligea à enfiler à nouveau le goretex. Dès cette opération terminée, l'Autre ouvrit à nouveau à fond les vannes des cieux.

Dans ce mélange de brouillard et de pluie violente, c'est à peine si j'aperçus au passage le Chalet Raynard. Cependant, le changement de pente me confirma s'il le fallait que j'avais bien attaqué les six derniers kilomètres

L'avantage avec ces trombes d'eau (outre de ne pas être gêné par les mouches) résidait dans le fait que je ne voyais pas ma misère et que la flèche élancée de la station radio ne pouvait pas me narguer de loin. Je l'aurais par surprise. J'eus une pensée émue pour le gaulois en passant devant près de sa stèle que je devinais plus que ne la vis. Une violente rafale de vent au col bien nommé des Tempêtes m'en donna pour mon compte et c'est transi et détrempé que j'atteignais enfin la plate-forme sommitale, épuisé mais le cœur si gros de bonheur que je ne pus retenir mes larmes.

C'est pas un rite païen ça ?

Robert Jonac
Cinglé n°20

SOMMES-NOUS DES INUTILES ?

Perle rare au sein des cimes enneigées, assis dans les alpages, notre bon vieux cyclo sert-il encore ? Dans les temps modernes qui sont les nôtres, a-t-il encore un sens, un but, une voie tracée pour lui ? A quoi peut bien servir un pédaleur de charme qui fait tourner ses jambes sans même produire d'électricité ? Comment lui admettre une raison d'être, lui qui ne produit rien, sinon du bon temps pour lui-même ?

Rappelez-vous ce soir d'un banal jour de métro-boulot-dodo où vous êtes rentré fatigué. A peine rentré, à peine sorti. Vous voici dehors alors que le soir tombe. Votre femme ? A peine croisée ! Vos enfants ? Juste embrassés ! Votre pelouse, votre maison ? Pas le temps, il fallait s'entraîner ! Cycle programmé pour cyclo proclamé ! Quand le voisin vous a demandé de l'aide, vous étiez sortis. Nous aussi ! Quand votre frère a voulu placer ses enfants chez vous, Vous étiez parti rouler. Pour nous rencontrer !

Un après-midi de vacances, un père cyclo s'est évadé tout seul dans son imaginaire à deux mille mètres d'altitude, là où aucun bébé ne pleure, où aucun patron ne crie, aucune sonnerie ne stresse.

En bas, sur la plage bondée, ses enfants le réclament patiemment. C'est vrai qu'ils ont l'habitude. Mais papa ne viendra pas. Il rentrera trop tard pour jouer. Il avait autre chose à faire : gagner un nouveau sommet... et perdre une tranche de vie : affronter la nature plutôt que les siens ; retrouver son calme et perdre celui des autres.

Il était arrivé là-haut, parfois touriste, parfois sportif, peu importe. Il avait joué avec lui-même, joui de son ego dompteur, triomphé de la nature pour mieux pouvoir l'embrasser, elle qui n'a jamais eu l'occasion de lui donner son avis. Il était mort de fatigue, ivre de pentes aux forts pourcentages, saoulé de sueurs salées avalées au fils des bornes comptabilisées. Mais il était assez content, sans trop savoir pourquoi. Plus mécontent aussi, d'être si seul si haut. Alors qu'en bas, les siens... Eternel dilemme !

Une petite fille aux cheveux cendrés s'approcha de ce pantin cycliste, penaudement assis sur l'herbe, le dos courbé sur la montagne, le vélo posé sur la pancarte de ses anciens désirs, les yeux fixés sur l'en-bas où une autre petite fille l'attendait.

- Dis, monsieur, pourquoi tu fais du vélo, toi ?

Il se retourna vers elle, interloqué, incrédule. Pourquoi ? Se l'était-il jamais demandé ? Il ne put que lui sourire et se détourner tant les grands yeux illuminés de la fillette l'avaient démis. Elle jugea le sourire suffisant et s'assit à ses côtés. Ils restèrent ainsi une bonne minute sans rien dire, comme prostrés.

- « Moi, je suis monté avec mon papa en voiture. Il se promène avec maman là-bas. Ils sont où tes enfants ? »

- « Là », put-il à peine énoncer en désignant d'un simple geste de la tête la vaste mer intérieure où des familles entières s'ébattaient, faisaient de la voile ou du pédalo, se laissaient bronzer les uns à côté des autres. « Là, en bas ! »

- « Pourquoi t'es pas monté avec eux ? »

Elle commençait à l'agacer avec ses questions à la noix, avec ses pourquoi mesquins, ses principes ancestraux du jeu de la poupée. Tiens, si c'eût été un adulte, il lui aurait dit d'aller se promener mais le regard de la fillette était si clair, si intrigant qu'il ne put que lui sourire à nouveau.

Il devina qu'elle n'avait pas besoin de logique scientifique ni de raisonnement politique pour comprendre et il ne se mit à parler. Doucement d'abord, puis plus voluptueusement ensuite. - « Tu vois, les papas sont ainsi. Ils voudraient être ici et puis aussi ailleurs. Parce qu'ailleurs, c'est meilleur. Et le vélo, ça permet d'aller d'ici à ailleurs, puis d'ailleurs à ici. Ils adorent leurs enfants mais ils ne savent pas bien leur dire. Ils sont un peu trop stressés, obligés de les gronder, de leur dire « tu ne peux pas » au lieu de leur dire « je t'aime ». Puis la maman, les amis ; les voisins ne pensent pas toujours comme papa. La Mamy et le Pépé disent aussi ce qu'ils pensent au moment où le papa part au boulot où le patron lui dit « tu dois » et le soir, quand il ouvre le courrier, il lit des lettres où on lui dit « tu payes ». Alors, il prend son vélo et il s'évade. Il s'envole, se

noyé dans la nature et il oublie tout. Quand il rentre après, il aime mieux maman, il voudrait jouer avec ses enfants mais eux, ils dorment déjà et demain matin, il devra les faire se dépêcher pour aller à l'école.

C'est parfois pour ça que les papas font du vélo «.

- « Mon papa à moi, il ne fait pas de vélo, mais il n'est jamais là quand même «.

- « Oui, mais tu vois, en vacances, il t'emmène en voiture avec lui «.

- « J'aime bien, mais parfois c'est long, alors je m'endors «.

- « T'es mignonne, toi...

Dis, il a beaucoup de sous ton papa avec une voiture comme ça. C'est pour gagner ces sous-là qu'il n'est pas souvent avec toi !...

Tu sais les sous où le vélo, c'est du pareil au même. Pourtant à ceux qui délaissent leur famille pour gagner des sous, on leur dit que c'est bien, qu'ils triment comme des fous pour choyer leur famille, les dorloter et qu'ils aient bonne apparence, même s'ils se font plein d'ennemis. Mais aux papas-vélos qui suent des heures durant et qui se font plein d'amis partout, on leur dit qu'ils feraient mieux de s'occuper de choses sérieuses. Tu ne trouves pas quand on y pense que c'est pareil ? Jouer avec des pièces et des billets où rouler sur un vélo, c'est toujours un jeu humain. Ça a été inventé par l'homme et c'est devenu un jeu. Mais les sous donnent le pouvoir et l'avoir. Le vélo ne donne que le bien-être et l'être «.

- « Je ne comprends plus rien du tout, moi ! «

- « C'est vrai. Je suis reparti dans mes vieux discours que personne ne comprend jamais, ou que tous font semblant de ne pas comprendre, sauf ceux qui font la même chose que moi «.

- « Sois pas triste, papa-vélo, j'aimerais quand même bien un papa comme toi. Avec le mien, je reçois toujours tout mais il ne m'explique jamais rien. Toi, tu parles chinois mais tu me parles... comme si j'étais grande «.

- « Mais tu es grande. Avec un bel esprit d'enfant. Comme les poètes, les artistes, les saltimbanques et les cyclos. Ils ont un corps d'adulte, un cerveau à peu près mûr mais ils ont des rêves d'enfants. Ils ne sont pas comme les grands que tu connais. Entre eux et nous, c'est un mur d'incompréhension. On est comme toi, on ouvre grand nos yeux pour un ciel bleu, une vieille pierre ou une route en lacets. On sue pour rien, on ne gagne que ce qu'on se dit gagner et on ne vit pas sur la même planète que les autres «.

La petite fille fit un bisou sonore sur les joues de notre cyclo perdu dans ses pensées en disant « Eh bien, moi, je suis sur la même planète que toi parce que toi et ton vélo vous êtes sympas. Eh, remue-toi, papa-vélo, tu vas avoir froid. Faut que t'aïlles revoir les tiens là-bas, en bas «.

Quand il se retourna, la fillette avait disparu. La brume commençait à recouvrir le sommet. La plaine disparaissait peu à peu la vue des braves du haut. Il était temps pour eux de retourner affronter la dure réalité de la vie afin de redevenir... utiles.

Daniel Gobert

ALTITUDE 2000

Cette année a été une bonne année pour la récolte des cols à plus de 2000 mètres.

Sitôt la semaine fédérale de Feurs terminée, les jeunes chasseurs de cols que nous sommes (de 14 à 44 ans) sont allés à la chasse dans les Alpes. A Briançon, nous avons traqué à l'Izoard et ses deux acolytes : le Tronchet et le col perdu ; mais aussi le rude Granon et ses cinq comparses, le majestueux Galibier et son petit frère le Lautaret.

Puis nous sommes allés braconner en Italie, en allant chercher le Colle Bercia et le col Saurel, en dévorant les crêtes Italiennes (9 cols à plus de 2000 mètres), puis en nous attaquant aux deux magnifiques cols Sommelier : 2993 et 3000 m.

Le groupe c'est alors séparé et ce fut les plus jeunes qui continuèrent la chasse en déménageant pour établir leur campement à Guillestre. Nous avons ainsi mis à notre palmarès le col de Vars, les cols muletiers de Chérine, de Valbelle en roulant et ceux du Vallon et de Saluces en marchant.

Puis ce fut le tour du col Agnel, à ce moment en travaux (8 km de muletier), et le col Vieux où le panorama était superbe et où le plus dur n'était pas de rester sur le vélo mais de faire comprendre aux marcheurs que nous n'étions pas fous...

Nous avons refranchi le Galibier mais cette fois en voiture pour rejoindre Bourg-Saint-Maurice, ultime étape de notre pèlerinage.

Le col de l'Iseran fut notre première victime et comme si cela ne nous suffisait pas, nous avons continué notre ascension en allant décrocher le redoutable col Pers (3009 m) d'abord en roulant un peu, puis en poussant beaucoup et en portant à la folie. Heureusement, ce ne fut pas trop long mais quel soulagement de se trouver là-haut tous seuls, entourés d'une nature si sauvage et de quelques panneaux signalant que le col est déconseillé et qu'aucun secours n'est assuré. Mais : on se sent rassuré en lisant : « en cas de danger, téléphonez au refuge » !!!

Le lendemain, ce fut le tour du Petit St-Bernard, où le douanier très sympa nous a pris en photo. En redescendant nous avons fait un détour par les cols des Embrasures et de la Traversette où se trouvent les impressionnantes ruines du fort de la Redoute.

Puis nous sommes montés aux Arcs pour aller voir comment se portaient le col de la Chal et le col des Frettes. Un peu avant le premier col, Daniel nous a prouvé que l'eau des lacs à plus de 2000 mètres n'est pas si froide que ça...

Nous avons terminé par une boucle dans le Beaufortin avec le Cornet de Roseland, le col du Pré et le Cornet d'Arèche.

Ainsi s'achève notre safari des cols alpins au terme de 900 km, avec à la clé 48 cols dont 39 à plus de 2000 mètres et 2 à plus de 3000 mètres. Côté mécanique il y eu « que » 33 crevaisons, un axe de roue et un garde-boue cassés.

Notre équipe comprenait : Fabienne 16 ans, Marie-France 17 ans, Daniel 14 ans, Jean Michel 19 ans et Michel 22 ans.

A la fin août, avec trois autres membres du club (dont le doyen de 51 ans) nous sommes montés en VTT, cette fois-ci, au col de Jandri au dessus des Deux Alpes, à 3151 mètres d'altitude. Pour un col aussi haut c'est un chemin facile.

Avis aux amateurs.

Marie-France et Michel
R. V.I. Annonay

C'EST SUPER...LA RANDONNEE DE LA VALLEE DE L'AUDE

SAMEDI 3 JUIN... 5 HEURES DU MATIN...

Après une nuit blanche, deux heures et demi d'autoroute m'ont conduit de Bagnols-sur-Ceze à Carcassonne, cité historique et capitale de l'Aude. Les artères de la ville sont endormies, soudain, la place du Dôme... Une véritable fourmilière multicolore... Contraste avec le ciel chargé de gros nuages noirs. Mauvais présage ; les dieux seront-ils avec nous pour cette randonnée où près de 1500 participants sont attendus. Retrait de la carte de route dans l'immensité de la salle du Dôme et dépôt du sac qui contient mes vêtements de rechange, que je retrouverai ce soir à Font-Romeu au chalet Montana.

Il fait frais, la tenue d'hiver s'impose. Les départs s'échelonnent... rapides... Il faut bien se réchauffer. Quelques pelotons se forment le long de la vallée de l'Aude qui nous conduit à Limoux, puis à Quillan où un premier ravitaillement nous attend. Je rejoins des collègues de Vauvert et après un copieux petit déjeuner nous reprenons notre route en direction du défilé de Pierre-Lys, merveille de la nature.

Avant Axat, les groupes se séparent dans deux directions : RVA pour certains, SRVA pour nous qui attaquons la montée vers le col Camperie, première difficulté de la journée. La prudence nous force à rouler en file indienne... La route est dangereuse ! Effectivement, nous croisons les concurrents du rallye des Garrigues (qui prend son origine dans le Gard !), faire 300 kilomètres pour nous retrouver dans le vrombissement des moteurs !... D'autant plus que notre parcours a été modifié « en dernière minute » et le col de Jau a sauté !... priorité aux quatre roues.

Après Caudies et fenouillèdes, nous montons vers le col Del-Mas et Sournia, quelle vue magnifique de ce balcon sur les P-O, à l'horizon on devine la mer méditerranée. Col de Roque-Jalère, les premières gouttes de pluie se font sentir, la descente sur la vallée du Têt nous refroidit. Heureusement, le repas de midi nous attend dans une ambiance surchauffée à Villefranche de Conflent. Peu à peu nous reprenons nos forces, car la difficulté du jour située à quelques encablures, et le froid nous guettent... le ciel est toujours chargé de gros nuages noirs, on ne distingue plus les sommets. Malgré cela, nous repartons avec la ferme intention de boucler cette journée, pensant à la chaleur qui nous attend dans les chalets de Font-Romeu

Olette, nous bifurquons à droite, dans la vallée du Gabrils. Petite séance de strip-tease, car l'ascension du col de la Llose ... longue de 24 kilomètres nous promet des moments chauds !... le petit plateau est de rigueur, nous montons calmement, par endroits le pourcentage me rappelle la montée du col des Vieilles/ Luzette (chères Cévennes) et notamment avant Ayguatebia où sur six kilomètres la pente est très sévère... enfin un mini ravitaillement : boissons, confiture, la fraîcheur est telle que je repars très rapidement. Cinq ou six kilomètres et le sommet est atteint, altitude 1866 mètres... Brr, il fait froid !... veste, bonnet, gants d'hiver sont enfilés prestement avec en surplus le Goretex qui protège de l'humidité. Malgré cette froidure l'ambiance est au beau fixe. La descente sur Super-Bolquere via le col de la Perche est un enfer... les mains, les pieds sont gelés... Il a neigé sur tout le massif de Cerdagne ! Arrivée au chalet Montana, après une douche, un repas dans une ambiance d'anniversaire nous réchauffe le cœur, mais rien ne vaut un bon matelas pour récupérer des efforts de la journée.

DIMANCHE 4 JUIN, 6 HEURES 30

Lever, toilette, petit déjeuner gargantuesque, c'est le départ de la deuxième journée. La montagne a revêtu son manteau blanc, la température avoisine le zéro degré !... Mais le ciel est bleu, l'optimisme nous pousse à pédaler ; le col du Calvaire de Font-Romeu est franchi, Font-Romeu, Odeillo et son four solaire éblouissant sous les reflets de l'astre, la frontière avec l'Espagne. Nous remontons la vallée du Carol qui nous conduit au col du Puymorens, envahi par les cyclistes !... Boissons chaudes, vivres, ... c'est l'amorce de la descente sur l'Ariège, une crevaillon me retarde mais je rejoins le groupe des Gardois à Ax-les-Thermes. Juste le temps de me dévêtir sur la place publique.. . excusez du peu... de vêtements, à l'heure où les cloches de l'église

sonnent l'angélus. Faisant fi de cet appel, nous allons faire nos dévotions au sommet du col de Chioula, très éprouvant sur les deux derniers kilomètres ! mais quels moments de plaisir et d'admiration avec le coup d'œil sur le sommet d'Andorra. Bronzette, car la température est montée en flèche.

Les cols d'En Ferret, de Marmare, et des Sept Frères, nous amènent à Belcaire pour le repas de midi, qui sera pris en commun sur l'herbe grasse des parterres communaux. La panse bien remplie, nous chevauchons à nouveau nos montures pour la traversés du plateau de Sault, le col de Chandelier, Puivert, Chalabre et le col de St Benoît. Dernier ravitaillement à St Benoît où l'affluence de ce millier et demi de cyclotouristes a attiré une foule de badauds ; la route n'est plus aux automobilistes, encombrée par des pelotons très difficilement contournables et qui vont s'échelonner jusqu'au Limoux via le col de l'Espinassas, dernière difficulté de cette randonnée.

Nous retrouvons la vallée de Aude et enfin Carcassonne et ses bains-douches qui remettent en état les organismes, très sollicités pendant ces deux journées.

Discours, témoignages, apéritif, clôturent cette fête inoubliable, par la beauté, le contraste des contrées traversées et le dévouement des cyclos de l'ASPTT Carcassonne. Satisfaction personnelle, en plus des 14 cols nouveaux franchis et que de souvenirs.

Luce Robert
Cyclo de la Gardonnenque 30

«JOJO LE COLTINEUR»

Aujourd'hui, nous fêtons le passage du 1000ème col d'un nommé Jojo... !!! dit le coltineur.

(coltineur : homme qui porte sur la tête et les épaules de lourds fardeaux).

Je vais vous raconter à son sujet une petite histoire afin que vous compreniez mieux comment on peut arriver, en quelques années, à passer tous ces cols. Car il y a certainement parmi nous des cyclos qui ne s'imaginent pas tous les cols aux côtés desquels ils passent sans s'en rendre compte !...

Voici comment en un après-midi, notre « coltineur » a collectionné 25 cols :

Il part pour la Colombière, joyeusement accompagné par quelques colibris, lorsque dans une collision avec son voisin Colbert, il tordit son col de cygne, ce qui lui déclenchât la colique. Ce qui le mit en colère. Pour le calmer, on le frictionna avec de l'eau de Cologne et on lui donna un colifichet. Après avoir bu un Coca-Cola, il aperçut, là-haut sur la colline des colchiques, des colverts, des colubridés, des colombes, des colombins (trop tard, il avait roulé dedans...), du colza. Que de cols. C'était merveilleux ! Il pensa à son prédécesseur Christophe Colomb qui avait vu tant de merveilles.

Il décida alors, qu'entre deux colloques, il colporterait la bonne nouvelle et encouragerait ses coloris à le suivre... C'est ainsi que nous sommes maintenant une petite colonie d'environ 25 fêlés de la coloquinte à gravir collets et « collaïous » de toutes sortes.

Michèle Durand n°795

CIRCUIT DES ARAVIS

LES 21 ET 22 JUILLET 1990

Le circuit des Aravis, revient en 1990 parmi les B. C. M. F., avec un nouveau parcours, testé en 1988. Depuis près de 20 ans, le célèbre B. R. A. (Brevet des randonneurs des Alpes), organisé par les cyclos Grenoblois, et le circuit des Aravis, alternent pour vous faire découvrir et aimer le magnifique massif Nord Alpin.

Cette année encore, le Vélo-Club d'Annecy, vous conduit dans les vallées et sur les cols du massif des Aravis, autour desquels vous pédalerez durant toute la journée.

Partis de nuit, ou au petit jour d'Annecy, vous vous échauffez prudemment en montant le premier col : Bluffy, puis vous redescendez au bord du lac que vous longez pendant quelques kilomètres. Un peu plus loin vous attaquez la montée de Serraval, dans une gorge étroite, puis, après le Bouchet, premier village typiquement savoyard, vous arrivez au deuxième col : l'Epine, plus dégagé. Tout cela sans grands problèmes, si vous partez calmement.

La descente dans la vallée, à flanc de montagne est abrupte et pour s'émerveiller du paysage, il vaut mieux s'arrêter ; vous dominez cette vallée glaciaire, en U, dans laquelle vous vous retrouverez quelques instants plus tard et qui vous conduira au pied du col de l'Arpettaz.

Vous avez déjà parcouru 75 km, c'est le début de la matinée, pour les lève tôt, la température est encore fraîche, idéale même pour attaquer cette rude et longue montée.

Il vaut mieux être prudent et utiliser les petits développements d'autant plus que le spectacle vaut la peine qu'on s'attarde. Vous êtes dans une forêt épaisse entrecoupée de quelques clairières permettant d'apercevoir les montagnes qui bordent les massifs des Bauges et de la Vanoise. Les odeurs du sous bois et le chant des oiseaux vous accompagnent jusqu'à la lisière de la forêt.

Mais attention, quelques kilomètres restent à franchir pour arriver au col ou un point d'accueil vous permettra de vous désaltérer et d'admirer le mont Charvin qui vous domine en surplomb où le Mont-Blanc, plus loin et la chaîne des Aravis.

C'est de nouveau la longue descente sur les gorges de l'Arly, torrent impétueux, aux cascades bondissantes, que vous suivrez jusqu'à Flumet, tout à côté des Saisies, capitale olympique du ski de fond, pour les jeux de 1992. Vous quittez alors la route de Megève et Chamonix, pour entreprendre la montée du col des Aravis débutant par un passage étroit sur une route peu pentue.

A la Giettaz, les choses deviennent un peu plus sérieuses, mais les lacets qui conduisent au col vous paraîtront bienveillants si vous avez su... vous ménager dans l'Arpettaz ! D'ailleurs, il y a moins de 600 mètres de dénivelé de Flumet au col des Aravis. Là vous arriverez dans une atmosphère de kermesse. Le col, très dégagé est fort apprécié des touristes et des marchands de souvenirs. On ne s'attarde pas. C'est ici aussi le pays des vaches Tarines, qui fournissent le lait crémeux et odoriférant servant à la fabrication du fromage national savoyard le Reblochon, vous pourrez le déguster quelques kilomètres plus bas, en arrivant au Grand-Bornand.

Avant, vous avez encore le temps d'apprécier le magnifique panorama, en commençant la descente très douce au début. Elle s'accroît ensuite pour vous conduire à la Clusaz, Peut-être la plus belle des stations de Haute-Savoie, puis Saint-Jean-de-Sixt, tout récemment promu au rang de col, et que vous pouvez ajouter à votre liste déjà longue de la confrérie des 100 Cols.

Là, attention, il faut tourner à droite ; résister à la tentation de vous laissez couler dans la descente, tout droit sur Annecy. Vous vous contenterez d'une très brève descente avant de commencer à monter vers le col de la Colombière. Tout de suite, une bonne surprise : Le Grand Bornand et son point accueil, ravitaillement. Pour le cyclotouriste moyen, il est environ midi ; une bonne halte est judicieuse pour bien s'alimenter. Le pays s'y prête d'ailleurs très bien. L'ambiance est chaleureuse et vous pouvez retrouver quelques amis venus vous rejoindre en voiture, en car ou à bicyclette.

Après ce repas reconstituant inutile de vous conseiller de repartir tout doucement ; outre votre expérience, tout vous y incite : le paysage montagneux, les prés à l'herbe drue, les vieilles maisons savoyardes et leurs toits de lauzes. Prenez votre temps pour admirer ; photographiez, c'est le moment d'emmagasiner les merveilleux souvenirs pour vos soirées d'hiver.

Après le Chinaillon, le paysage devient plus aride et les premiers lacets vous annoncent la proximité du col de la Colombière. C'est le dernier grand col de la journée. Admirez une dernière fois ces paysages imposants au nord comme au sud. Jetez un coup d'œil sur la descente impressionnante que vous allez commencer, puis, bien habillé, lancez vous prudemment vers le Reposoir, 8 km plus bas ; bien niché dans un cirque montagneux où un carmel, typique de l'architecture des chartreuses mérite un petit arrêt pour se calmer. C'est ensuite une route en forêt jusqu'à Marnaz, pays du « décolletage » et un petit parcours en plaine à travers le Faucigny à Saint-Pierre, vous reprenez la montée dans la vallée du Borne, par une gorge étroite et pittoresque qui vous ramènera à Saint-Jean-de-Sixt que vous avez quitté quelques heures auparavant. Le baptême de ce nouveau col méritait bien que l'on s'y arrête une deuxième fois.

C'est la fin des difficultés, il ne vous reste plus qu'à rentrer tranquillement à Annecy, en admirant au passage Thones et son clocher typique à bulbe, puis le haut Fier, torrent qui plus loin va se transformer en haut lieu du tourisme estival.

Dernier sourire à l'arrivée, une médaille pour les amateurs, un rafraîchissement pour tous, une bonne douche et une bonne soirée en famille ou entre amis, au cours de laquelle vous recommencez le Circuit des Aravis, que vous venez de terminer glorieusement !

Pour passer une inoubliable journée le 22 juillet 1990, remplissez vite votre bulletin d'inscription et envoyez-le au Vélo-Club d'Annecy.

Maurice Rozie

A PROPOS DE LA SORTIE 100 COLS EN LANGUEDOC-ROUSSILLON 1989

Cette sortie 100 cols de la ligue Languedoc-Roussillon était une grande première. Il s'agissait en effet, non d'une concentration, mais d'un circuit proposant 9 cols dont 7 au-dessus de 2000 m (alléchant pour les déficitaires de tous poils !!!) déniché par l'ami René Marty et pour lequel Phoebus avait à l'avance promis sa participation.

Le rendez-vous de 8h30, sous les augustes remparts de la vieille cité catalane de Villefranche de Conflent, fut ponctuellement respecté par les 52 participants, dont 5 féminines, venus de la France et représentant 8 ligues (Atlantique, Aquitaine, Dauphiné-Savoie, Ile de France, Limousin, Provence, Pyrénées, Languedoc-Roussillon) qui, après avoir paraphé le livre d'or, S'élançaient doucement pour ce circuit de 65 km, dont la moitié de route forestière (Hum !!!) sur les flancs des pics bienveillants du massif du Canigou.

La première escalade, celle du col de Montet (1761 m), goudronné, en surpris plus d'un par le pourcentage de ses pentes arides (surtout après le pittoresque village de Py à la délicieuse fontaine d'eau non potable) et notamment ceux qui avaient délaissé leur traditionnelle randonneuse pour un inhabituel VTT (environ une bonne moitié de participants). Au sommet, une petite pause, un casse croûte, des échanges amicaux (tout cela dans une parfaite ambiance) et tout ce petit monde prit la direction, par la route forestière, du col des Roques Blanches (2252 m) distant d'une petite quinzaine de kilomètres, qui fut atteint sur un plateau désertique dans un pur univers minéral, alors que l'heure du repas avait sonné depuis un bon moment. Le pique-nique improvisé et bon enfant retapa nombre d'affamés et l'on repartit ensuite, en groupe, à la quête des délicieux 2000 m promis ; Colada Verda (2229 m), petit pré en contrebas de la route, reçut plus de visites ce jour-là que dans sa très longue existence, ainsi que Collada del Vent (2229 m), puis Voltes (2188 m) et Boucacers (2281 m) que l'on alla chercher, de ci, de là, dans les sentes, les prés et parmi les rochers, sous la haute fêrule amicale mais néanmoins ferme du grand timonier René, grand ordonnateur de ce périple, au milieu de groupes de marcheurs ébahis à la vue de cette nuée de « cyclos-pédestres » en train de leur voler la quiétude d'une après-midi ensoleillée, à la recherche d'eldorados qui leur étaient, à eux marcheurs, parfaitement étrangers.

L'on passa et repassa sous les clôtures de barbelés après avoir franchi la Roquette (2083 m) pour aller dénicher Donna-pa (2065 m) parcourant une sente pédestre, traversant un bosquet de résineux et une clairière clôturée servant de bergerie. René, le pâtre, et son troupeau !!! Quelle image symbolique avant l'éclatement du groupe qui se dispersa ensuite au gré des aptitudes de chacun dans une difficile et rocailleuse descente, très éprouvante pour les mains, vers le col de Jou où l'on retrouva le goudron avec un réel plaisir.

A Villefranche, sur le coup de 17 heures, il n'y avait que des cyclos souûlés d'air pur et couverts de poussière, mais ravis de cette exceptionnelle journée où furent réunis tous les ingrédients d'une sortie cyclo réussie (le soleil, les cols dans des paysages incomparables, les rires, l'amitié et juste ce qu'il fallait de souffrance). Une question était cependant sur toutes les lèvres : où et quand l'an prochain ?

Dans un coin, René buvait du petit lait et opinait... il avait son idée. Levons un peu le voile, sans déflorer cependant complètement le sujet... Peut-être que le 2 septembre 1990... non loin de l'Andorre... quelques 2000 m...

Pierre Gasc

COLS CROATES : IL JURA, MAIS UN PEU TARD...

Au cours de la longue descente de Gornje Jelenje sur Rijeka, j'étais non seulement gelé et trempé jusqu'aux roulements à bille, mais en plus quelque peu amer : deux semaines que je roulais en Yougoslavie sous la flotte. Et ce premier mai, la pluie et le froid, transformés la nuit en neige, m'obligeaient cette fois à abandonner la montagne. Trop, c'était trop. Seule maigre consolation : à force de squatter de nuit des maisons en construction, à l'abandon, j'avais réussi à maintenir ma tente-abri et mon couchage à peu près au sec. Quant au reste... les vêtements, la bouffe, les sacoches, le bonhomme, tout ça passer à l'essoreuse ! Tout juste s'il n'y avait pas de l'eau dans le gaz...

Non, on ne m'y reprendrait pas de sitôt, à rouler en montagne. A la sortie de Rijeka, je tombais du reste sur un cyclo Suisse parti de Thoun, vers les rives ensoleillées de la Grèce, puis d'Israël... et peut-être au-delà. On s'est même filé un bien hypothétique rencard pour l'Australie, le continent le plus sec au monde ! Lui venait du col Ucak (prononcer « bien sûr » outchac) franchi sous la neige fondue. Pas par là que je me dirigerai, pensais-je en me goinfrant de cappucini avec lui.

Et puis, ragaillardi par cette rencontre et par une espèce d'accalmie de cette météo « archedenoëienne » voilà-t-y pas que mon vélo, n'en faisant qu'à mon guidon (à la guidoline détrempée) pousse insidieusement, et sans même que j'y prenne garde, ma roue avant sur les premières pentes de cette montée ; et la roue arrière de suivre bêtement ! Pas une pour rattraper l'autre...

Les cartes routières privilégient aujourd'hui la route expresse du tunnel. Dans le meilleur des cas, l'ancienne route par le col est vaguement indiquée, mais on ne sait même pas si elle est revêtue, ni où elle commence. Je vais donc parcourir en toute innocence les premiers kilomètres sur la voie expresse qui s'élève doucement au-dessus du Golf de Rijeka : le long de côtes étonnamment boisées, les tâches claires des maisons de Rijeka, Opatija, Kastav, à l'assaut des pentes des montagnes toutes proches. Voir Rijeka et rouler...

Finalement, au moyen d'un « barreau d'interconnexion » du VPV (Vélo à petite vitesse), je vais retrouver la route du col, revêtue d'un bon bitume à faire pâlir d'envie les rues pavées de notre bonne vieille capitale. Revêtue certes, mais pentue : il ne suffisait pas que ça grimpe du niveau de la « more » jusqu'à 953 m, il fallait que ça le fasse avec le moins de kilomètres possibles ! Les pancartes se succèdent : 12, 13, 14 %, la route me regarde de haut. Encore un peu, et l'aiguille de l'altimètre va bouger à chaque coup de pédale ! En arrivant non loin du col, la saucée qui reprend : non, ça ne pouvait pas rester plus de cinq heures sans se rappeler à mon bon souvenir... La sympathique proprio d'une gostiona (buvette), prenant pitié pour mon air de chien mouillé battu et mon encombrant équipage encore alourdi par les kilos de flotte ingurgitée, m'offre un thé brûlant. Tudieu que ça fait du bien ! Discussion tantôt en allemand, tantôt en italien. Parce que pour moi le serbo-croate, c'est de l'hébreu, sorti de dobar dan (bonjour) et ne razumem (je ne comprends pas !).

Si le soleil n'est toujours pas de la partie, par contre la pluie s'est déjà arrêtée. Un feu de paille, en quelque sorte. Ou un coup d'épée dans... bon. D'habitude, ça commence à pleuvioter dès midi pour ne pas arrêter avant le soir... ou la nuit.

Depuis Rijeka, j'avais visé l'antenne trônant sur la pointe dominant le col. Il existe sûrement une route d'accès depuis le col, mais probablement zabranje za stance (interdite aux étrangers). Eh bien non, il s'agit d'un relais télécoms, interdit à tous véhicules sauf PTT. Mais je suis postier ! En toute logique, et presque toute bonne foi, une fois, me voilà en train d'escalader les lacets de cette route déserte. Escalader, ça classe ; ça fait très « quel héros, quel homme, quel exploit ! ». Merci la foule pour vos applaudissements nourris : vous avez affaire à un authentique champion. De l'esbroufe. Bon, j'en perds le méandre de mes lacets, c'est une chose sûre (et en plus, il nous refile même des calembours éculés).

En fin de parcours, un tronçon spectaculaire : la route taillée dans la falaise, quasiment accrochée au-dessus du vide, 1300 m au-dessus de la mer, située à moins de 5 km à vol d'oiseau, pchi, pchi, pchi... Du sommet, à 1396 m d'altitude, une vue circulaire sur le Golfe de Rijeka et son cirque de montagnes de toutes parts, dont les 1500 m sont couvertes de neige un premier mai ! Apparaissant toutes plates dans ce relief abrupt, les îles de Cres et de Krk. Non ce n'est pas une faute frappe, Trieste devient Trst. Succès garanti au Scrabble. A l'opposé, la presqu'île de Pula, Istria, parti intégrante de l'ancienne province italienne de Fiume (Rijeka), jusqu'en 43. Voilà qui peut servir pour les jeux télévisés, faut pas perdre une occasion de s'instruire, mes petits.

Ah, j'allais oublier (mon œil, bonhomme !) : de l'autre côté du col, la route redescend avec des passages signalés 18 % : frayeurs garanties sur route mouillée et dans le brouillard remontant vers la ligne de crête... (j'avais bien dit que j'étais un héros. Et vous qui ne vouliez pas me croire...). Mais cette route peut constituer un bon moyen, depuis Trieste, de gagner Rijeka. Si vous aimez la montagne (la provoc', maintenant !)...

Frédéric Ferchaux
Vincennes

QUI A RABOTE LE COL DE SARENNES ?

Auris, 6 septembre. 7 heures du matin. Rassemblement devant l'hôtel où 10 cyclos de l'E.S. Genas Azieu ont élu domicile pour un week-end en Oisans. La journée s'annonce belle, avec un parcours prévu pas très long, mais musclé. Descente jusqu'au Freney, montée au lac Chamon puis jonction à l'Alpe d'Huez par le Col de Sarennes nouvellement goudronné ; puis descente dans la vallée du Vénéon par la célèbre route aux 22 virages avant qu'une petite route très pittoresque ne nous permette de rejoindre Auris.

Nos épouses, moins matinales, apparaissent aux fenêtres pour un geste amical, et c'est parti... Si pour plusieurs d'entre nous c'est une première, car ils n'ont jamais franchi un col aussi haut (la carte Michelin annonce le col de Sarennes à 2009 m), mon plaisir n'en est pas moins grand puisque je vise mon 61ème plus de 2000.

Dans la longue montée, les écarts se creusent car la pente est raide et chacun roule à son train. Les premiers ont la chance de faire connaissance avec dame marmotte dont le sifflement strident avertit la colonie du danger qui se présente. Enfin, c'est le sommet où toute la troupe va se regrouper et se restaurer avant de poursuivre. Mais là, stupéfaction : nous voyons un panneau indiquant : Col de Sarennes : 1999 m. Quelle désillusion ! Qui a osé saboter notre randonnée ?

Une escalade aussi dure, et il manque un mètre.... Un tout petit mètre. Qui a bien pu avoir intérêt à raboter de la sorte alors qu'il était si simple et moins coûteux de faire passer la route un mètre plus haut ? Quelle déception. Je n'ai plus le cœur à vous conter la suite...

P.S. : J'ai tout de même inscrit ce col sur ma liste des plus de 2000, la conscience en paix, ayant repris l'arrivée au col en roulant sur la prairie.

La « Bible » de Robert Chauvot mentionne effectivement le col à 1999 m, Robert, c'est un faux-frère.

BOYCOTTONS SARENNE

Les qualificatifs désignant nos cols bien aimés sont légion.

Il en est de champêtres, de désertiques, de luxuriants, de piêtres, de retors, de géants, d'insignifiants, de magnifiques, d'enjôleurs, de poétiques, d'antiques, de modernes, de joviaux, de tristes, de gais, de bons, de mauvais, de longs, de courts.

Pour un tel inventaire, il faudrait un Prévert.

Mis je crois qu'un seul mérite le qualificatif d'indésirable.

Oui, je dis bien col indésirable, c'est à dire à bannir, à rejeter, à ignorer, à snober. Je vois déjà d'ici certains puristes de notre confrérie, froncer le sourcil en proférant bien haut qu'un col quel qu'il soit ne peut mériter telle opprobre.

Eh bien, à mon avis (et je le partage !) le col de Sarenne répond à ce qualificatif d'indésirable, car il nargue les 3000 membres de notre confrérie, en affichant avec outrecuidance une altitude de 1999 m.

1999 m n'est ce pas là la pire hauteur à laquelle le cyclomontagnard puisse se hisser ? N'est ce pas là une injure à notre club, un camouflet, un bras d'honneur ?

Car de plus, le bougre offre toutes les facettes que l'on attend d'un plus de 2000 : paysage grandiose, route pentue et défoncée à souhait, virages serrés, etc.... etc.... Alors , amis cent cols, là faut réagir. Il ne faut pas nous laisser insulter de la sorte par ce renégat refusant pour un pauvre malheureux mètre d'entrer dans la prestigieuse famille des 2000 m, si rare à trouver au moment même où le règlement de notre confrérie devient plus draconien.

Je proposerais plusieurs solutions :

1/ le boycott pur et simple. Tout cyclo de notre ordre s'engagerait à ne pas le franchir

2/ pour ceux qui malgré tout, souhaiterait aller le voir de plus près, à la force du mollet, je leur propose de passer le sommet, l'air de rien, en sifflotant comme si de rien n'était et de ne pas l'inscrire le soir venu au bas de sa liste.

3/ pour ceux voulant marquer fortement leur réprobation : le passer avec le vélo sur le toit de la voiture en faisant un bras d'honneur au passage du panneau.

4/ supplier les Ponts et Chaussées de rehausser la route d'un petit mètre ou carrément l'abaisser 'une dizaine.

Voilà, je crois qu'il ne faut pas en rester là, car d'autres risquent de suivre et c'est dans le ridicule que risque de basculer notre confrérie.

A bons pédaleurs, salut.

Robert Jonac

POUCE ! J'Y JOUE PLUS !

Je me souviens, dans mon innocence de petit enfant, menottes par en dessous le guidon, gambettes chétives, la droite par en dessous la barre du cadre avec chaussette baissée tombant en accordéon sur la cheville, tel le funambule sur son fil, avoir osé tenter en totale autonomie mes premiers tours de roues à allure libre sur bicyclette type fédérale, un peu à la manière d'Icare sur son cerf-volant. Faut dire qu'Edmond le berger, un voisin au visage hilare et complice à souhait me facilitait bougrement la tâche en laissant traîner volontiers son « Elvish » à portée de ma main, en rigolant sans en avoir l'air à chacun de mes ébats et en m'encourageant à chacun de mes échecs.

Moi, le mollet encore bien tendre, vite noirci par le cambouis faute de ne pouvoir m'empêcher de le frotter à une chaîne copieusement graissée comme à dessein et rapidement découragé, par les incessants zig-zag que je ne pouvais redresser, les rugueux atterrissages que je n'arrivais pas à maîtriser, j'arrêtais là, tout net mes multiples tentatives.

Souvent surpris par l'apparition soudaine de ma tante qui m'élevait avec amour et garante de ma bonne éducation, je le cherchais du regard et avant que je ne reçoive mon compte de claques, entre deux sanglots, chaque fois, je lui glissais du coin des lèvres ; « Pouce ! j'y joue plus ! ».

J'ai grandi, poussé par la pendule qui règle notre temps et est arrivée l'heure où l'on a obligation de s'instruire. Du lundi au mercredi, le vendredi et le samedi dans les périodes où je fréquentais l'école, j'ai commencé par apprendre l'heure et la durée des récréations, j'ai même tout de suite compris qu'en hiver on y pousserait les billes et qu'en été on y taperait dans le ballon ou on y frapperait dans la pelote.

Puis, sur le coup de mes onze ans, je suis devenu un grand, et j'ai eu droit à mon premier clou ; pour rentrer plus tôt après la classe avait prétexté mon père... (paix à son âme) en fait, j'héritais d'un vélo américain, reliquat d'un stock de guerre qui n'avait... pas du tout belle allure mais qui semblait robuste. Après de nombreux tests, (dont J. C. Loire devrait s'inspirer) le cours moyen déclara dans une belle unanimité que j'étais en possession de la bécane la plus solide de la classe. Aussi, les jeudis, avant que je ne commence à entasser les emplettes familiales sur son porte-bagages, elle servait de monture à tous les copains qui nous attendaient pour jouer au bas du « Haut Terrè », une montée cyclomulettaire raide et caillouteuse à souhait où tout le village venait déverser ses ordures en contrebas. Le jeu consistait à grimper le plus haut possible sur la butte sans mettre pied à terre. A ce jeu, je n'étais pas le champion, alors, tout écarlate et complètement époumoné, chaque jeudi, j'ai toujours été le premier à crier : « Pouce ! j'y joue plus ».

Emporté par l'élan d'une vie trop rapide, j'ai confondu loisir et compétition et dans la folle ivresse de mes dix-huit ans, j'ai eu à cœur le désir de la course. Fallut alors troquer mon américaine complètement tordue contre une rutilante gazelle dont l'absence de garde-boue et de porte-bagages était largement compensée par deux dérailleurs ; l'un à l'avant sur deux plateaux, l'autre à l'arrière sous une roue libre à quatre rangées de dents sans boyaux. Puis, le jour où je me suis ouvert de mes intentions à mes parents, j'ai créé un premier scandale. Un second, sera évité de justesse lorsque je suis rentré sain et sauf de ma première expédition après m'être signé leur autorisation sur la première licence.

Ainsi, j'ai donc pu passer les meilleurs moments de mes plus belles années aplati sur ma machine, le nez dans le guidon avec comme unique panorama les roues arrières de mes frères d'armes, n'oubliant jamais de leur montrer la mienne en juste retour. Mais le plus grave, chers confrères du Club des 100 Cols, et je m'en confesse auprès de vous, c'est que j'ai escaladé mon premier col lors d'une épreuve contre la montre ; le col d'Aubisque pour ne rien vous cacher. Me pardonnerez-vous, sans nul doute, lorsque vous aurez appris que ce jour-là, il n'y eu un temps ni beau ni bon ; un brouillard à couper au couteau et mes ralentissements ajoutés aux accélérations de la trotteuse en furent la cause. De toute façon, mon nom n'ayant jamais pu sortir du cadre de la page sept du quotidien régional et las de tourner en bourrique autour des agglomérations et des pâtés de maisons, à la compétition, je lui ai dit : « Pouce ! j'y joue plus ».

J'ai laissé passer beaucoup de saisons avant de découvrir des joies jusque-là ignorées par manque d'imagination. Sans me laisser abattre. J'ai enfin pu fortifier mes idées. Des horizons nouveaux se sont ouverts et les kilomètres n'ont plus eu la même longueur. Les cols sont devenus mon obsession et la montagne ma fascination. De monts en vallées, de vallées en plaines, je me suis laissé griser dans des rêves inventés chaque nuit, je ne suis, sans doute pas le seul dans ce cas, mais il n'est pas facile de les concrétiser. Pourtant, en redescendant du Menez Hom, je n'ai pu résister aux chants des sirènes qui s'ébattaient sur la plage de Pentrez. Sur la route des légendes, au plus profond de la forêt des Ardennes, tel un éclair, j'ai vu étinceler le fil de l'épée de Renaud dans un rayon de soleil. Par une nuit bleutée, entouré de crêtes roses bonbon, au-dessus de l'Hospitalet, j'ai stoppé le ronronnement de la dynamo pour mieux percevoir les triolets du rossignol qui se mêlaient aux trilles du loriote. En route pour le Ventoux, sur le coup de midi, je me suis endormi dans une caverne non loin de St Cirq-Lapopie et, au couchant, j'ai fait trempette au détour d'un méandre du côté de Ste Enimie. Pas une fois, depuis le Mont-Saint-Aubert cher à l'ami Tignon jusqu'au Mont Saint-Clair en passant d'un seul coup d'aile par le Grand-Colombier et le Galibier, ni depuis l'alto Jaizkibel jusqu'au Rock Trevezel via Salettes et Bachassette, il ne m'est venu à l'esprit de dire « Pouce ! j'y joue plus ».

Enfin, est arrivée l'année folle où dès les premiers jours de pluvieuse, certains esprits malins, dans un but lucratif non déclaré, vous transforment vite fait bien fait un citoyen en sans-culotte. Moi, sans noblesse et sans faire la révolution, mais seulement pour en fêter à ma manière son bicentenaire, j'ai adopté sur-le-champ, dès mars, un texte me donnant obligation de franchir mon, 200 ième col avant que n'arrive nivôse.

Bleu, blanc en route ! et me voilà parti à l'assaut des bastilles et autres places hautes. Hélas ! ... Mille fois hélas ! , voilà que la poutre maîtresse de ma charpente, sans crier gare, laisse apparaître une saillie entre un tenon et une mortaise et douleur s'en suit jusqu'à devenir insupportable. Les langues bien pendues, en profiteront même pour en rendre ma monture responsable, la qualifiant d'engin de torture. En tout cas, me voilà maintenant, le jour en train de randonner de salles d'attente en couloirs, effectuant les contrôles dans les cabinets médicaux à coups de radiographies. La nuit, quand je ne compte pas les lacets d'un Stelvio ou d'un Simplon sans en voir jamais la fin comme on compte les pattes des moutons, je cauchemarde. Même les cols de ma liste sont prétextes à cauchemars. Une nuit, je me suis transformé en chevalier Bayard partant en exil bravant bien des tempêtes. A peine sorti de la tranchée, la sentinelle me barrait la route. Alors dans le crépuscule, j'ai foncé sans m'occuper du pendu qui se balançait encore au bout du Noyer. Trois bornes me séparaient de la Baraque et j'étais dans un état d'extrême tension quand je poussais le portillon. Depuis l'entrée, on apercevait un cendrier en cristal de Firstplan posé sur un coin de la cheminée. Sur la vieille commode boiteuse, une ventouse renversée servait de bougeoir, des journaux jaunissant par le temps jonchaient le sol et sur la table bancale la Lebe (lièvre en gascon) sans doute attrapée par le braconnier de Pisse-loup à l'aide d'un Collet, gisait dans du Linge maculé de sang complètement raide et froide. Trempé de sueur, je ressortais, sur le Prés-des-Raves décapités à la Faucille finissaient de pourrir. Je cherchais à tatons dans le noir le Télégraphe qui me reliait à un monde meilleur. Peine perdue, pénitence, je dus m'agenouiller devant La Croix de Bozon, la Croix de Boutières, la Croix Morand, et la Croix de la Serra, mon calvaire se terminant au pied de la Croix St Robert. Un peu plus loin derrière une Croix de Fer rouillée, Ste Colombe et St Ignace ricanaient. A demi-réveillé et dans les Vignes du Seigneur, j'eus bien du mal à rentrer à bon port dans mon lit : je n'étais pas Guery.

Alors, chers confrères du Club des 100 Cols, en cette année vélorutionnaire. Sachez que seuls, les craquements de ma charpente m'ont empêché de concrétiser mes nobles intentions. Si on vous affirme que j'ai rendu ma copie blanche à l'ami Dusseau, ne m'envoyer pas à la guillotine et ne croyez nullement en la rumeur qui raconterait que je vous ai dit un définitif : « Pouce ! j'y joue plus ».

Norbert Labayle 2520
ACSL Roquefort

LES «GRANDS SOMMEILLER» (2993 ET 3000) ET QUELQUES PLUS DE 2000

Bardonnecchia, Italie, sortie du tunnel du Fréjus. Je récupère mon vélo à la descente du train et attaque le morceau du jour : 25 kilomètres d'ascension pour passer de 1160 à 3000 mètres, dont 20 de non revêtu. Les trois premières bornes sont très pentues plus de 10 %) mais ombragées. Des Issarts (1443 m) à Rochemolles (1768), la route s'élève par à-coup, tantôt presque plane, tantôt un raidillon. Au superbe petit village alpin commence le non revêtu. Si au Parpaillon, j'avais été gêné par les autos, ici ce sont les motos, pourtant interdites, qui créent la circulation.

Peu avant le lac de Rochemolles, la route redevient plate, donc en bon état tant que je longe le lac, soit sur près de deux kilomètres. Il est bas à cette époque. Puis j'arrive au niveau du refuge Scarliotti, sis dans une petite cuvette verte, au milieu des pierrailles, dominé par la route s'élevant en lacets serrés pour franchir le verrou glaciaire. Des chevaux en liberté occupent le passage. De l'ancien péage, ne subsiste qu'une barrière levée qui commence à rouiller. Une fois ces lacets franchis, la route contourne une avancée rocheuse pour redescendre un peu et m'offrir 500 mètres de plat afin de traverser le torrent et de me préparer à affronter l'ascension finale. Tiens, un reste de goudron. Les 500 derniers mètres sont si infects que je dois y pousser mon vélo (mon cher Colbert).

Me voici au col du Sommeiller ouest (2993) (référence : guide des cols italiens édité par G. Rossini). Devant le lac, un panneau indique : 3009 mètres. Mon altimètre confirme que les 3000 sont dépassés. Le refuge, il y a peu décrit comme gardé, est laissé à l'abandon : ne pas compter y passer la nuit. Je pousse au second col du Sommeiller (celui de l'est : 3000), en suivant la route. Mon 700 ème.

Il m'aura fallu quatre heures pour monter en m'arrêtant pour manger et faire de nombreuses photos plus de 40) tant le paysage est beau. Je ne crois pas que je serais allé plus vite avec un VTT, sauf à la descente : moi qui suis paraît-il un bon descendeur, j'ai mis une heure et demie pour revenir sur Bardonnecchia. Un VTT m'aurait fait gagner allègrement une demie heure.

Pour l'histoire, Marie Elodie Collandre-Tarreyres qui a connu cette époque, m'a dit que ces deux cols et le mont avoisinant tirent leurs noms du concepteur français du tunnel du Fréjus. Noms donnés par les Italiens, les Français n'ayant alors pas cru en l'avenir de cet axe aujourd'hui vital.

De Bardonnecchia, j'ai décidé de rejoindre Nevache par le Mauvais Pas et le Col de l'Echelle, muletiers classiques côté italien. Et bien non. Maintenant, ils sont intégralement goudronnés. Ce qui n'est pas plus mal, car les 10 % du Mauvais Pas, sur 3 km m'ont fait vraiment mal.

Nuit en gîte à Nevache. En y posant Colbert, je m'aperçois avec horreur qu'il est passé de la couleur noire à la blanche (y compris la chaîne !) et que j'ai oublié ma pompe dans le coffre de la voiture en rentrant de la R.V.V. trois jours plus tôt, voiture restée, elle, à Lyon !

Question ravitaillement en eau : pas de problèmes, on suit le torrent et il y a de nombreuses fontaines ou sources, même en cet été 1989 pourtant si sec.

QUELQUES AUTRES 2000

Départ de Névache vers 6 heures. Je remonte la vallée de la Clarée jusqu'au bout pour aller chercher le Seuil des Rochilles. Le soleil levant teinte de rouge les sommets. La route finit au refuge. Le sentier est roulant, très roulant. Sauf par trois fois où il me faut franchir des barrières de rochers. Mais je monte aussi vite que les randonneurs pédestres que je suis : une heure pour 350 m de dénivelé, sans portage, avec arrêts photos. Je contourne le premier lac (Seuil des Rochilles : 2459 m), fais en dix minutes l'aller-retour au col de la Plagnette (2510), toujours sur le vélo, pour aller ensuite au col des Rochilles (2496) d'où part

le sentier menant au col des Cerces (2574). Le paysage est superbe, manquant certes d'un peu de neige, mais superbe. Le col des Cerces m'oblige à un peu de portage (50 m) et un peu plus de poussage (300 m). Sec et rocailleux ; point de vue nul ; n'aurait-ce été la particularité d'être un plus de 2000, je n'y serais pas allé. Retour au col des Rochilles. Descente sur les baraques militaires vides. Col de la Pare (2412) à qui je ne trouve pas trop l'air d'un col (tout comme au Collet qu'on trouve en montant le Mollard). Descente sur Plan Lachat. Prévoir des gourdes, car s'il y a des lacs, il n'y a pas de sources.

Je descends sur Valloire et fais demi-tour. Si, si, je suis maso, non ? J'attaque la montée au Galibier. 26 X 28. Une heure quarante et quelques photos jusqu'au sommet. Photos sur le col de Plan Nicolas (2406) que je viens de passer et sur le Lautaret dominé par les glaciers de la Meije. Tellement joli que, pour une fois, je dérogerai à ma règle : je m'arrêterai en descente pour refaire des photos.

Col du Lautaret : tampon BPF, plein des gourdes et descente sur Grenoble par une route « dég... » et un vent contraire non négligeable ; avec un peu avant la Grave, un panneau vantant le panorama sur la Meije au-dessus de vous. Un conseil : ne regardez pas, sinon vous risquez de rater le lacet qui suit le panneau à moins de 100 mètres comme cela a failli m'arriver ! Car ce lacet, on ne le voit pas arriver, caché qu'il est par une petite courbe. Puis ce fut de Bourg d'Oisans à Grenoble le bouchon automobile consécutif au passage du Tour.

Ce sont ainsi 10 plus de 2000 qui sont venus enrichir ma collection qui commençait à être un peu juste de ce côté-là. Me voilà tranquille pour quelques temps. Et heureux, car des images plein la tête et l'appareil (trois pellicules). Pour des cols finalement à la portée de tous et toutes.

P. Chatel

SI MA MERE...

Si ma mère avait su faire du vélo
Si ma mère avait fait du cyclotourisme
Nul doute qu'elle aurait aimé
Aller de sanctuaires en sanctuaires
D'oratoires en oratoires
De pèlerinages en pèlerinages
D'ou cette collection de cols
Dont la dénomination exprime
Toute notre culture judéo-chrétienne catholique
Toute la richesse artistique de notre civilisation
Toute notre histoire séculaire profane et religieuse
Toute notre aventure collective et personnelle
Temporelle et spirituelle
C'est tout l'héritage, toute l'éducation,
Tout l'exemple que j'ai reçu d'elle
Sans parler du cœur et des jambes
Indispensables pour bien pédaler
Elle m'a tout donné avec aussi la liberté
Et la joie de rouler malgré le souci
Qu'elle s'est toujours fait de me savoir sur les routes
Je ne suis et ne serais toujours
Que son diabolin de petit Paulou

Paul André

1989 BICENTENAIRE DE LA REVOLUTION

1989 DIXIEME ANNIVERSAIRE DE LA VEROLUTION

SELON L. LARUAZ

TELE QUE PARUE EN LA REVUE 1980

En cette époque où il est bon de réglementer même la façon de pratiquer la bicyclette, le règlement du « Club des Cent Cols » apparaît beaucoup trop laxiste. Le conseil de la vélorution a décidé d'adopter les articles modificatifs suivants :

Art 1 : Il est interdit de choisir son lieu de vacances en fonction de la liste des cols français. Les offices du tourisme locaux risqueraient de se lancer dans une surenchère dangereuse en baptisant « col » n'importe quelle grimpette (ne faisant qu'imiter en cela les commentateurs de la télévision et les cyclistes en chambre). Afin de dissuader les éventuels contrevenants, un col dans le Bas-Rhin vaudra deux cols corses, et un col dans le Pas-de-Calais (cherchez-le) cent cols drômois.

Art 2 : Il est interdit de signaler à René Poty les nouveaux cols qui lui auraient éventuellement échappé. Après tout, si Elie Bordat et la famille Routens en veulent de nouveaux, ils sont assez grands pour les trouver tout seuls. Sinon, on n'est pas près de les rattraper...

Art 3 : Il est interdit de consulter la liste des cols après un circuit ou une randonnée pour voir si, des fois, y-z'aurait pas mis un col là où l'on avait vu qu'une montée. Participants du Circuit des Vosges, avez-vous noté le col de Rougimont, dans la mise à jour 1979 Eh bien, pour l'inscrire, il faudra retourner à Saint-Dié.

Art 4 : Il est interdit de passer ses longues soirées d'hiver à consulter la carte Michelin pour essayer de dénicher les routes les plus « rentables » (préparer plutôt des articles pour la revue). D'ailleurs, vont être interdites à la circulation des cyclistes :

- La route de Jausiers à St-Etienne de Tinée qui avec un peu de marche à pied (trois minutes en tout) permet d'inscrire quatre « plus de 2 000 » en un seul.
 - La route des Crêtes dans les Vosges.
 - L'ensemble du département de la Corse.
 - Et toute portion de route où la densité de cols viendrait à dépasser un chiffre de un pour 20 kilomètres.
- Si vous n'avez que quatre semaines de vacances par an, on ne voit vraiment pas pourquoi vous vous obstinez à augmenter votre nombre de cols franchis...

Art 5 : Il est interdit de comptabiliser les appellations purement régionalistes, voire séparatistes, ou même franchement étrangères, telles que : cormet, hourquette, grau, port, etc...

Art 6 : Il est interdit d'emporter une montre dans la grimpe d'un afin de ne pas pouvoir dire, par exemple : « J'ai monté la Colombière en une demi-heure ». Ou alors, prendre une montre qui marche.

Art 7 : Il est interdit de poser soi-même une pancarte baptisant « col de Machin » un vague passage entre deux collines. Ceux qui auraient agi, ainsi, par exemple au Col de Montessuit (73) sont priés de l'enlever dans les plus brefs délais.

Art 8 : Il est interdit d'effectuer un classement quel qu'il soit entre les membres du « Club des Cent Cols ». Il ne faudrait pas que ces fringants coursiers, sentant l'embrocation, avec roues de 700 et sans garde-boue détruisent l'esprit du cyclotourisme, ou donnent des complexes aux gens de la F.F.C. (seule habilitée à..., etc..., refrain connu).

Art 9 : (Mais pas nouveau, paraît-il) il est interdit d'interdire...

Pcc. Laurent Laruz, Cyclos de la Vallée de Thônes (74)

«LA MARSEILLAISE» ET «LE PETIT VIN BLANC»

Je n'étais encore jamais allé à Thiéry.

Je n'y étais encore jamais monté, peut-être parce qu'il n'y avait pas de col. Thiéry ? Un vieux village perché comme il en existe beaucoup dans les Alpes-Maritimes, sur d'anciens itinéraires abandonnés depuis le nouveau quadrillage des routes carrossables... Thiéry ? 71 habitants, à 64 km de Nice et à 1042 mètres. Une très belle route goudronnée, la D226 permet d'y monter à partir de Villars-sur-Var à 415 m en 13,5 km (le Var coule en contrebas, à 266 mètres).

13 km 485 m

12 km 520 m

11 km 560 m

10 km 604 m

Moyenne 4 %, quelques faux plats et le reste à 7 %

9 km 680 m

8 km 750 m

7 km 819 m

6 km 896 m

5 km 968 m

3.7 km 1050 m

2.7 km 1129 m

2 km 1183 m

Moyenne: presque 8 %

Tout en montant et regardant le profil, le relief et l'horizon, je me doutais bien que la route franchissait quelque chose qui ressemblait à un col mais aucune carte, aucun document même du Club des 100 Cols ne signalait un nom de col ; alors imaginez ma joyeuse surprise d'arriver sur cette ligne de crête marquée d'une croix, d'une chapelle (consacrée en 1604 à Ste-Marie de Thiéry, par l'évêque de Nice Raimbert 1er) et de quelques services des ponts et chaussées :

Col de la Madone* 1183 m

De là, vers le nord, et jusqu'à la D30, de St-Sauveur-sur-Tinée à Beuil par le Col de la Couillole (1678 m) un itinéraire muletier facile permet de franchir le col de Courbaisse 1629 m, la Baisse du Brec 1688, le col St-Pons 1427 m (une ancienne chapelle y a été aménagée en gîte), le col de la Sinne 1438, le col des Fourches 1560, la baisse de Tavanières 1715, la Bouche de Gaïra 1723, le col de Terme Ribì 1696 m... plus quelques autres à droite et à gauche de cet itinéraire principal, en une seule journée.

C'est ce que j'ai fait en partie pour revenir à mon point de départ... et l'idée de descendre à Thiéry 1042 m à partir du col de la Madone à 1183 m pour remonter ensuite au col, m'a paru, en fin de journée, un effort tellement... titanesque que j'y ai renoncé et, qu'une fois de plus, ma paresse a eu raison de mes ambitions : je ne suis pas descendu à Thiéry parce que je voulais y monter !... La veille, par un autre itinéraire muletier, je me suis approché jusqu'à l'altitude de 861 m... à la Baisse de Thiéry et c'est au retour, en plongeant sur Touët-sur-Var -> primitivement peuplé par les ligures quelques 8 siècles avant notre ère -> que pour la première fois de ma vie cyclo, un orchestre en chair en os et en instruments, a joué une vibrante Marseillaise... C'était le jour de la St-Médard... la météo était en grève... et c'était à la fin d'un discours du député-maire de Nice venu célébrer, inaugurer, parler, boire et manger avec quelques maires de communes voisines dans le cadre de la commémoration d'un enfant du pays : Désiré Niel Inspecteur d'Académie et député du Comté de Nice, mort en 1873.

Après « la Marseillaise » ce fut « Le Petit Vin Blanc » pour un apéritif d'honneur... j'y étais avec mon vélo... pour n'y boire que de l'eau.

Et je ne suis toujours pas allé à Thiéry...

* Michelin 81 20 19 61

Paul André
Menton

COLLES OU COLOMBINS

Au voleur ! Au voleur ! A l'assassin ! Au meurtrier ! Justice ! Juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ! On m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mes cols ! Que sont ils devenus ? Où sont ils ? Où se cachent ils ? Que ferais je pour les trouver ? Où rouler ? où ne pas rouler ? Ne sont ils point ici ? Ne sont ils point là ? Rends moi mes cols coquin !

C'est est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré ! N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter en me rendant mes chers cols ou en m'apprenant qui les a pris ? Euh ! Qui dites vous ? Ce n'est personne ? Ce n'est que le règlement ! Diable de règlement ! Qui m'enterre Goulet et Minier, raye Sapet, met une croix sur l'Homme Mort, abats Loup et Finiels. Oh ! règlement, aligne moi tout cela, ajoute un vent frisquet et une petite bruine et tu verras si le Pendu ne te paraîtra pas haut perché. Issartet et Engayresque : éliminés, et pourtant ! Placée à 800 kilomètres de Dunkerque et 350 de Perpignan, c'est bien de la haute montagne. Mais basta !

Tu me dis : «On te les rendra !» Vaut mieux pour le col di Toi, car cette année, je fais appel à la garde suisse et ses lansquenets : Simplon - Splügen - Bernina et autre Forcala. Si ça ne suffit pas, quelques Gaulois cisalpins, Pordoï - Brolio - Stelvio aidés de quelques vélites, Valparola - Falzarego - Eira pourraient te faire rendre gorge. Et céleste recours pour me remettre définitivement en Sella, c'est Santa- Maria et San Bernard'Hinault lui-même qui viendront à Longères ma liste.

Alors, mon Poty règlement, garde-toi bien ! Bonne Palade sans Pinei ni Mendola.

Valerisque Poquelin
U.C. Mornas

MON 600EME

Déjà certains, dont en temps normal je suis, disent : « Encore un qui va nous barber avec sa grimpée du Tourmalet , du Stelvio ou de l'Izoard ». Eh bien non ! Car ceux-là, je ne les connais pas encore ! Si, c'est vrai !

Car si le 500ème avait été un plus de 2000 muletier, fait à VTT, avec sac à dos, dans les nuages et loin de tout, si le 700ème était un plus de 3000, j'aurais décidé pour le 600ème de faire tout l'inverse : à peine plus de 600 mètres d'altitude, du goudron, mon vélo et sa sacoche de guidon. Plus de nuages, mais la pollution citadine. Car ce col du Verdun se trouve en ville, cerné par des dizaines et des dizaines de milliers d'habitants.

Là, certains doivent faire la moue : « Bah , un col en ville... », d'autres penser ! « Expérience à tenter ». Eh bien tentez-là. Personnellement, cela m'a fait 15 kilomètres de ville pour y aller, car si je suis lorrain, si ce col est celui de Verdun, il se trouve situé à... Lyon, où des raisons professionnelles et coliques m'ont amené (entre Nantes et Lyon, le chasseur choisit Lyon). Je profite du long pont à l'occasion du 8 mai pour y aller le dimanche matin, muni de mon I.G.N. AU 1/50000 (aussi précieuse pour le cyclo que celle au 1/25000, mais moins chère et de couverture plus importante).

Je m'attaque d'abord au contournement de Lyon, n'ayant pas voulu suivre les quai de Saône et leur ribambelle de feux tricolores, et de sens uniques. Les petites rues empruntées sont désertes, étroites et dépourvues de toute signalisation. C'est ainsi que je me retrouve au pied du col, côté Mont Cintre alors que j'aurai dû être côté Mont Thou : 1,5 km d'erreur, c'est peu après 15 km d'agglomération, mais cela permet d'effectuer la route des crêtes avec deux ou trois cols non reconnus, mais si réels, et surtout avec un panorama sur la vallée de la Saône et les Dombes à l'est, et la plaine de l'Azergues à l'ouest.

Une fois au col de Verdun, surprise, la base militaire sise à son pied vous apparaît comme une petite ville alors que l'on ne s'y attend pas. Comme j'ai du temps, je prends un muletier pour rejoindre Chasselay avant d'aller pointer le BPF de Chasay d'Azergues et de rentrer par de petites routes. A part au retour, entre Dommartin et Charbonnières, je n'ai pas été gêné par les voitures. Donc, c'est un col faisable sans problème un dimanche matin. En semaine, un samedi, la chose serait sûrement moins aisée. Mais le dimanche, hormis la densité des villas, on ne se croirait jamais à moins de 10 km du centre de Lyon.

P. Chatel

LES « CYCLOS PURS »...

Je t'ai maté, ô grand Ventoux
En l'an trentième de mon âge
Certes, j'avais mal aux genoux,
La figure et le front en nage,
Mais je dois à mes seuls mollets
En mon quarante deux - vingt trois
D'avoir grimpé, sauvage et fier
Sans avoir mis le pied à terre
Jusqu'à la cime dépouillée
Où j'arrivais ivre de joie

Ah, si ma mère m'avait vu
Elle ne m'aurait pas reconnu
Le corps inondé de sueur,
Elle aurait crié : «Quel malheur !»
Et : «Que c'est triste, que c'est triste
D'avoir un fils cyclotouriste
Qui s'épuise à grimper au ciel
Au prix d'un effort démentiel
Pour cueillir la gloire éphémère,
N'as-tu pas pitié de ta mère ?»

Mais c'est notre forte nature
A nous autres, les « cyclos purs»
Qui nous fait arriver là-haut
Sans qu'on nous pousse dans le dos;
Grimper les plus fortes pentes,
Raser le gouffre qui nous hante,
Supporter les pires chaleurs
Pour mériter le seul bonheur
D'obtenir vaille que vaille
Un brevet ou une médaille.

Sans parler du cœur et des jambes
Indispensables pour bien pédaler
Elle m'a tout donné avec aussi la liberté
Et la joie de rouler malgré le souci
Qu'elle s'est toujours fait de me savoir sur les routes
Je ne suis et ne serais toujours
Que son diabolin de petit Paulou

Arsène Maulave

INAUGURATION DU COL DE BERTHEN EN FLANDRES

SAMEDI 8 SEPTEMBRE 1990

Un col en Flandres ! Voilà une nouvelle qui pourrait é tonner le monde du cyclotourisme. Et pourtant, le joli petit col de Berthen en Flandres (altitudes : 109 m) répond à toutes les conditions requises pour être reconnu et apprécié. Niché dans la chaîne des monts entre le mont des Cats et le mont de Boeschepe , il est le passage naturel entre la Flandre intérieure et la Flandre maritime.

Côté sud, il débouche sur un panorama touristique superbe, avec le mont des Cats et son monastère, sur le petit village rouge de Berthen et son clocher nichés dans le verdure, et sur le mont Noir aux approches de la Belgique. Côté nord-ouest, il donne accès à une route serpentant dans les bois, les près, et débouchant dans la plaine infiniment plate qui mène à la mer du Nord.

Ce col, découvert lors du brevet des Monts des Flandres de l'URFA en septembre dernier sera officiellement inauguré le : Samedi 8 septembre 1990 (après-midi), veille du brevet des Monts des Flandres. A cette occasion, l'URFA, le délégué au 100 Cols Edouard Pluta, le comité départemental du Nord et la ligue des Flandres s'associent pour créer une ambiance de fête.

AU PROGRAMME :

Concentration

Parcours découvertes pour cyclos et VTT

Dégustation de la bière des « Trois Monts »

Une journée, et même un week-end à retenir.

Pour tout renseignement :

Edouard Pluta

59175 Templemars

LA POLOGNE

Grande plaine de l'Europe du nord où s'étalent les champs de céréales, de betteraves à sucre, de pomme de terre ; l'altitude moyenne est de 173 mètres, le point le plus bas une dépression à moins 1,80 mètre.

Que vient faire un amateur de cols dans une telle contrée ?

Ah, j'oubliais de parler des Sudètes, des Beskides et des Tatras. Pour la plupart des Français, ces noms n'évoquent rien. Ce sont pourtant ceux des montagnes polonaises qui s'étendent au sud du pays, le long de la frontière tchèque, sur quelques 500 kilomètres. Les cols goudronnés se situent entre 489 et 986 mètres. Une route s'élève jusqu'à un lac, à 1400 mètres d'altitude, mais ce n'est pas un col. Les amateurs de muletiers grimperont au-dessus de 1000 mètres, et parfois même à plus de 2000, le principal sommet culminant à 2499 m. En dehors de l'aspect géographique, la Pologne réserve bien des surprises : il n'est pas rare de croiser des charrettes tractées par des chevaux, image d'une époque révolue. Des montagnes couvertes de forêts émergent parfois de chaos rocheux.

Le dimanche, il faut voir l'immense ferveur des Polonais se dirigeant vers de magnifiques petites églises de bois, bâties il y a quelques siècles.

Encore un mot à propos des cols : je pense pouvoir en compter près d'une centaine dans le pays (avec les muletiers), tous sont situés dans le sud (sauf un) dans les monts de la Sainte-Croix. Des cartes très précises mentionnant les cols sont vendues sur place, de un à trois francs pièce. Un bon projet de voyage pour les cyclomontagnards.

Jean-Pierre Kornacki N°1598
02100 Saint Quentin

RENDEZ-VOUS D'AMOUR

Il pleut. C'est samedi et il pleut ! Si, c'est vrai ! En 1989 il y aura tout de même eu un samedi où il a plu. Oh ! pas des trombes d'eau, pas des cordes, pas même une bonne pluie lancinante à ne pas mettre un cyclo dehors. Juste ce qu'il faut d'averses éparées lâchées par des nuages qui ont fort à faire pour empêcher le soleil de percer, et des coins de ciel bleu de déchirer leur grisaille.

Mais juste ce qu'il faut surtout pour me constituer un alibi à peu près convaincant. Aujourd'hui je ne roule pas : de toutes façons, il fera beau demain, et l'occasion est bonne de dresser mes listes préférées : celles des 100 cols, sans calcul, et celle des cols durs, exercice de comptabilité qui n'entraîne aucun surmenage.

En fait, aujourd'hui je roule dans ma tête.

89 : pas un grand millésime montagnard, pour moi. Changements de région de résidence et de club n'en sont pas la cause. C'est comme ça ! Je privilégie la qualité à la quantité et ce n'est pas demain que mon programme ne sera établi qu'en fonction du plus grand nombre de cols à passer ou du dénivelé record à totaliser.

Par contre, une belle moisson de bonheurs. Certainement pas spectaculaires à raconter mais immensément doux à vivre.

Et d'abord, ce tour d'Ardèche Occitane à la fin mars : Méran, Gilhoc, Rotisson et leurs confrères ne culminent ni à 2000 ni même à 1000 mètres, mais quelle terre attachante que celle-ci, qui semble loin de tout, de l'agitation, du bruit, des puanteurs, une terre pour cyclotouristes pas pressés et gourmands.

Faut-il évoquer ce merveilleux hameau perché de Thines, l'antique Alba ou les innombrables sites plus célèbres, pont d'Arc, Païolive... au risque d'oublier les plus beaux ! Faut-il louer la gastronomie et l'accueil simple et sympathique d'hôtes en harmonie avec leur terre ? Incomparables randonnées permanentes, trésor véritable.

Bien plus tard, mais encore avant l'annuelle transhumance automobile, ce fut le plaisir toujours renouvelé d'un voyage aussi familial qu'itinérant de Bourges à Bourges en passant par la Bourgogne, la Haute-Savoie, le Jura, les Vosges, les Ardennes, les Flandres et l'Île de France. Pas, ou peu, de grimpettes inédites dans ce périple : Berthiand me laissant le double souvenir de bas-côtés plantés de fraises des bois et d'un cyclo planté... Tout court ! Mais des rencontres, des photos, des dégustations de ces produits divers qui ne figurent sur aucune liste interdite, mais rapportent force médailles à la France ?

On nous l'avait bien dit : non contents de proposer une randonnée de haute volée, les cyclos de Limoux ont l'accueil chaleureux, l'encouragement stimulant et l'intendance abondante.

La réputation n'est pas surfaite : le parcours, celui de la super R.G.A. et de sa petite sœur, répond à toutes les attentes.

Beauté des sites : lever du jour sur le Canigou, après Roquejalère, montagne souriante -sauf dans la brume sommitale- sur les pentes de Jau, plus majestueuse et mystérieuse à Pailhères, moussue et feuillue, ruisseau aussi, du côté de Pradel. Plénitude sportive aussi, car ces huit ascensions, ces 4905 mètres de dénivelé, ces pentes tantôt longues, tantôt raides, et en tous cas irrégulières, méritent le respect.

Mais que dire de l'organisation : un pique-nique aussi convivial que copieux à Roquefort de Sault, des contrôleurs souriants aux petits soins pour leurs invités, prompts à reconforter les défaillants, à conseiller les hésitants, à encourager chacun... et chacune. Et puis ces nectarines... ces caisses de nectarines... ces monceaux de nectarines fondantes, juteuses, savoureuses : un nectar de nectarine !

Domage que la fricassé finale sous les tilleuls, un délice aussi, ait été troublée -c'est le moins qu'on puisse dire- par un orage inconvenant autant qu'incongru. C'est ce pauvre traiteur qu'il faut plaindre : non, il ne méritait pas cela, même si nous avons sablé la Blanquette en honneur de ses talents culinaires.

Pouvait-on laisser passer un an sans pèlerinage ou Tourmalet ? Posséder un pied-à-terre à Barèges implique des devoirs - de vacances... On peut faire sa gymnastique quotidienne dans la salle de bains ; nous, on préfère aller respirer à 2114 mètres, tôt le matin avant que la gent polluante soit levée. On en connaît chaque mètre et pourtant on le découvre constamment. C'est un ami et c'est un maître le Seigneur Tourmalet.

Le week-end du 15 août à Murat est à marquer d'une énième pierre blanche. Bien sûr, il y eut le Pas de Peyrol et sa concentration motorisée. Plus calmes et non moins plaisants, aux yeux comme aux mollets, Curebourse ou Prat-de-Bouc.

Cela va de soi, nous fîmes honneur aux pounti, potée, coq aligot et autres Saint Nectaire. Mais, avant toutes choses, ce fut la première permission de l'aviateur Dominique et la chaleur toute simple des retrouvailles, plus émouvantes d'être fêtées dans l'expression d'une passion commune.

Gonflé de fierté et du bonheur de te retrouver, d'écouter tes premiers souvenirs militaires, je te dois, mon fils, d'avoir même accepté sans trop maugréer cette matinée de pluie qui nous a permis de découvrir la Maison de la Faune et ses remarquables collections.

Hundsplan, 600 mètres. Rien d'un Stelvio certes. Un haut lieu de ma saison 89 pourtant, puisque ce circuit du vin nouveau, serpentant joyeusement parmi les vignes de Rouffach et des environs, fut le prétexte à d'autres retrouvailles, bienvenues elles aussi, avec les amis de Tourisme et Vélocipédie, ce club Uckangeois qui a été notre famille cyclo pendant 7 ans et le demeure, même si nous avons agrandi le cercle avec l'imposant peloton des C.T. Berruyers.

C'était à la mi-octobre. Il n'avait toujours pas plu !... Ou si peu.
Et maintenant, le ciel bleu l'emporte encore une fois sur les nuées.

Heureusement, j'ai achevé mes listes et vérifié mes additions. Reste à poster tout cela et j'irai rouler vers le piton de Sancère pour rêver d'autres grimpées. Prestigieuses ou pas, mais aussi riche de bonheur, d'amour et d'amitié.

J.Lacroix
Bourges

BALLADES AZUREENNES

Le hasard minutieusement préparé de mes vacances estivales m'a amené à participer le 2 juillet à la randonnée des cols Azuréens, organisée par l'Amicale Cycliste de Cannes La Bocca.

Départ aux aurores, pour 200 km, près de la piste cyclable Louison Bobet, réservée à la compétition, curieux anneau de bitume au tracé incertain, à mi-chemin entre le vélodrome et la route utilitaire.

Direction le massif du Tanneron, via Pégomas. Cette première ascension nous laisse le loisir d'admirer les points de vue sur la vallée de la Siagne, dans le jour naissant. C'est aussi l'occasion de lier connaissance avec Gérard, de l'A.C. Grassais, et secrétaire du C.D. 06, qui va se révéler un guide précieux et efficace au cours de ces randonnées.

Puis, nous redescendons, longeons le lac de St Cassien, passons Fayence et Seillans, pour aborder le col de St Arnoux (643 m), ardu mais ombragé. Le soleil commençant à chauffer, mes accompagnateurs du pays recommandent la halte bidon à la fontaine ombragée de Bargemont, au pied du col de Bel Homme (951 m). Au sommet, 6 km plus loin, ravitaillement léger, avant de traverser le camp militaire de Canjuers.

Peu après, Gérard, grand chasseur de cols devant l'éternel, propose une légère variante au parcours officiel qui me permettra d'ajouter le Collet de Subert à la liste annuelle que j'enverrai au Sieur Dusseau dès les premiers frimas, pour le compte du Club des Cent Cols. Nous revenons aussitôt après dans le droit chemin pour gravir le col de Clavel et le col de Siron, et arriver au contrôle ravito que nos estomacs attendent avec impatience.

L'accueil y est chaleureux ; on nous propose des chaises à l'ombre, on nous chouchoute, et comme il y a moins de monde que prévu, les portions sont généreuses ; bref, c'est le luxe !

Il faut cependant repartir, et c'est tout doucement que nous nous arrachons à ce plateau de St Thyrz qu'orne une petite chapelle.

Nous redescendons sur Castellane, « dominée par son roc, gigantesque falaise de calcaire », pour longer ensuite le lac artificiel du barrage de Chaudanne, aux eaux d'un vert profond, en passant sous quelques tunnels. Suit l'ascension du col de St Barnabé (1367 m) rude dans sa première partie, plus cool après Demandolx où nous n'avons pas omis de remplir les bidons. Contrôle au sommet en plein courant d'air glacial. Le soleil, si généreux ce matin, semble d'ailleurs vouloir se planquer derrière de gros nuages noirs, annonceurs de catastrophes météo.

Après St Auban et son impressionnante Clue (étroit passage de la rivière Esteron et de la route entre deux falaises abrupte percées de tunnels) nous cheminons à l'ombre des pins, de même qu'en grim pant le col de Bleine (1439 m) point culminant de la randonnée « C'est dans ce même col que le copain de Gérard, âgé de 66 printemps, nous largua propre et net, sans le faire exprès d'ailleurs, pour parvenir à l'ultime contrôle du sommet avec une petite minute d'avance. Comme quoi le vélo conserve, surtout sous les latitudes méditerranéennes. Vivement dans 30 ans, que je pédale comme lui !

C'est ensuite la descente vers la mer via le col de Castellaras, avec une belle vue sur la vallée du Loup. Dans la descente, la route mouillée atteste que nous avons échappé de peu à l'orage. Les trois derniers cols (Sine, Ferrier, Pilon) ne sont qu'une formalité avant la plongée vers le littoral aux routes encombrées de voitures.

Cette magnifique randonnée ne rassembla finalement que 73 participants, dont 13 sur le circuit de 200 km. Les autres eurent peut-être peur ; ils eurent assurément tort, tant les routes proposées offraient de ravissement à l'œil, et tant l'accueil sympathique permettait d'oublier les efforts consentis pour se hisser en haut des ascensions.

Le dimanche suivant, 9 juillet, les mêmes protagonistes plus quelques autres (53 au total) se retrouvent à Isola, sur le coup de 5h30 pour prendre le départ de la prestigieuse randonnée des 3 cols, sauvée de la disparition grâce à l'action dynamique du C.D. 06.

Le col de la Lombarte, 2350 m, constitue le premier plat de ce copieux menu, soit une ascension de 22 km, qui débute comme un coup de trique, dès la sortie d'Isola, avec une rampe à 11 %.

Le peloton de maillots multicolores s'étire au fil des lacets dans la nuit finissante. Après Isola 2000, la route se rétrécit et le pourcentage se calme quelque peu. Depuis quelques kilomètres chaque fois que je me mets en danseuse, j'entends un claquement sec et régulier, que je situe au niveau de l'axe du pédalier. Une bille cassée, sans doute. Au sommet, 1er contrôle et ravito. On revêt dare-dare les habits chauds, en raison du vent froid. Un coup d'œil sur le pédalier : rien d'évident. Après les congratulations d'usage, je plonge vers l'Italie dans une descente style « maillot jaune voulant creuser l'écart » manquant d'écraser une pauvre marmotte qui allait rejoindre ses congénères.

Au fur et à mesure de la descente, nous croisons une foule de piétons qui vont faire leurs dévotions au sanctuaire de Santa Anna. Sur un passage au revêtement détérioré, je perçois des vibrations inhabituelles accompagnées d'un bruit inquiétant. Je m'arrête, et après un examen minutieux, je découvre que la patte arrière droite est cassée, redescendre sur Isola et abandonner ? Ou continuer prudemment en espérant que tout tienne jusqu'à ce que je trouve un poste à souder quelconque ? J'opte pour la deuxième solution, d'autant plus que je suis venu de Nantes en partie exprès pour la R 3 C. Inch'Allah.

Je finis donc la descente puis aborde la montée vers le col de Larche 1991 m, deuxième difficulté, mais plus roulant que la Lombarde. Quand je suis assis, ça ne bouge pas trop, mais dès que je me mets en danseuse, la patte brisée s'écarte d'un demi-centimètre, de même que sur les nombreux passages mal revêtus.

J'essaie d'oublier mon problème pour admirer le paysage fait d'alpages et de petits villages accrochés au flanc de la montagne et dominés par de majestueux sommets, le tout baigné d'un soleil généreux.

Je parviens au sommet du 2ème col sans plus d'encombres. Gérard parti plus vite, s'y restaure. Je raconte mes malheurs et fait largement honneur au substantiel ravito qui nous est proposé.

La descente côté français est heureusement plus large, peu dangereuse et bien revêtue. Je m'y laisse couler. Là le style adopté est celui du retraité soucieux de profiter encore longtemps de sa pension.

A la frontière, un douanier puis un gendarme, nous indiquent que seul le garagiste situé à l'entrée de Jausiers pourra effectuer la soudure salvatrice. Nous atteignons pleins d'espoir cet établissement à l'enseigne du losange jaune. Miracle, il est ouvert en ce dimanche matin, l'homme de l'art est présentement en train de s'expliquer avec un pare-choc. Hélas, il refuse obstinément et catégoriquement de souder, en raison d'une précédente expérience malheureuse. Malgré maints palabres et suppliques diverses, rien n'y fait. Merci quand même !

Je décide de continuer, il ne reste « que » la Bonnette, 2802 mètres quand même, plat de résistance du jour. Le cadre a bien tenu deux cols, il n'y a pas de raison majeure pour qu'il lâche dans le troisième...

Et c'est parti pour 24 km de grimpette dans un paysage grandiose, inondé de soleil. Aux prairies du pied du col, succèdent une végétation maigrichonne au fur et à mesure que l'on s'élève, puis un désert de pierres, et enfin un éboulis de graviers noirâtres au sommet, le tout agrémenté d'un passage à gué, de passages en corniche, de répits sur les courts plateaux, de paysage sans cesse changeants, et de points de vue sur le massif du Grand Bérard, si l'on sait se retourner. En haut, les plus motivés peuvent rejoindre la cime de la Bonnette, au prix d'un court effort, sur une route qui fut la plus haute d'Europe.

Au col, l'unique contrôleur de cette ultime difficulté semble bien content de voir du monde. Il n'en a pointé que 3 depuis ce matin et attend avec impatience le gros de la troupe. Nous le distrayons et il nous reconforte à l'aide d'abricots et de sirops de facture artisanale. Le susdit préposé nous réapparaîtra quelques heures plus tard au vin d'honneur, rouge comme une écrevisse, les arbres se faisant plutôt rare en haut de la Bonnette pour s'abriter du soleil.

Dernière épreuve pour le cadre, la descente sur Isola. Elle sera du style « opposant d'un régime totalitaire » (peur d'être déporté !) en slalomant entre les plaques de gravier fin, généreusement distribué par la D.D.E.

Tout tient bon jusqu'à l'arrivée où Rémy Bernage, président du C.D. 06 fidèle au poste depuis la veille au soir, homologuera la carte de route.

Cette randonnée prendra une place de choix dans l'armoire aux souvenirs.

C'était le dernier jour des vacances !

Jean-Louis Rougier
Cyclo Randonneur Cellarien (44)

NOUVELLES DU HAUT ATLAS

Du Maroc nous sont parvenues de nombreuses lettres relatant le passage de trois randonneurs dont nous allons essayer de suivre les traces. Nul doute que les écrivains publics de certains villages du Haut Atlas ont dû peiner face à ces étranges récits. En voici quelques extraits obligeamment traduits par un cyclo-polyglotte.

Ahmed, muletier des Ait Bou Guemés

C'est une honte d'utiliser les chemins de nos montagnes pour y chevaucher ces engins de malheur ! Nos mulets en ont encore le sang retourné. Jamais, on n'avait vu de semblables équipages au Tizi n'Ait Imi, traversé par tant de générations de berbères, et nos mulets, surpris par cette apparition, ont failli en renverser leurs bats. Sur nos chemins escarpés, laissez donc la place aux mulets.

Brahim de Timichi

Ils n'allaient pas bien vite et paraissaient encombrés de leurs charges dans le lit du torrent qui sert de chemin vers Setti Fatma. Ils avaient grand besoin de repos, et je leur ai offert du thé, du pain et des noix. Nous sommes restés deux heures à discuter ; ils se sont beaucoup intéressés à la vie des montagnards dans la Haute vallée de l'Ourika et bizarrement aux hauts passages en direction des vallées du sud. Ils ont insisté pour reprendre le chemin qui ne cesse de monter et descendre à distance de l'Oued Ourika, alors que je leur proposais de se reposer chez nous. Il restait huit heures de marche jusqu'à Setti Fatma. Y sont-ils arrivés avant la nuit ?

Enfants du Tizi n'Ait Ahmed

Que d'objets étranges ils transportaient dans leurs sacs à bretelles ?

Le caïd d'El Had

Ces touristes affublés de leurs curieux engins savent-ils que la traversée jusqu'à Amejgag nécessite deux jours de marche en franchissant trois cols entre 2800 et 3100 mètres ?

Mohammed d'Amejgag

Descendre la vallée de l'oued asséché du Tizi n'Ait Ahmed sous la pleine chaleur, quel manque de bon sens chez ces roumi ! Ils ont savouré notre thé bien au frais chez nous et nous ont donné des cigarettes qu'eux curieusement, ne fument pas, avant de reprendre leur lente progression au milieu des galets de l'oued.

Un berger sur la route du Tizi n'Tiniffit

Les Français se sont servis de notre bassin pour leurs ablutions, puis ont lézardé au soleil après le plantureux repas que l'un d'entre eux s'était démené à confectionner. La boîte de conserves de petits pois qu'ils ont engloutis, je l'ai conservée. C'est rare, une boîte de cette taille dans le Djebel Tifernine.

Lahcen, guide à Tallat Reghane

Jamais vu ce type de véhicules. A quoi peut-il servir ? Nos randonneurs ne semblent pas démunis. Pourquoi n'utilisent-ils pas les services d'un muletier et de son mulet comme le font tous les touristes ?

Ahmed de Bernat, lycée à Azilal

C'est dans une salle attenante à la mosquée qu'ils voulaient s'abriter du froid pour la nuit. Je les ai invités et ils ont fait connaissance avec ma famille. Nous avons mangé le pain avec le beurre de lait de chèvre et mon père a préparé le thé. Ils ont tenté de lier conversation avec mon père, mais leur vocabulaire arabe se limitait à quelques mots, aussi j'ai traduit. J'ai conservé leur adresse en France et je compte aller les voir. Peut-être me trouveront-ils du travail là-bas ?

Un tourneur de Ouarzazate

Jamais vu ce type de deux roues. Son propriétaire l'appelle Tout Terrain. Drôle de nom. Curieuse bête aux

pneus de mobylette et dotée d'une pédale maintenue en place par du fil de fer. Pour venir des Ait Ben Haddou avec ce rafistolage, il faut ignorer qu'il existe un service de car ! Quand je lui ai tourné une pièce qui s'adaptait entre la pédale, et la manivelle, que j'ai du retaradée, il m'aurait embrassé tant sa joie était grande !

Lahcen, épicier à Ouarzazate

J'ai d'abord cru qu'ils partaient en expédition avec une Land Rover. Quand je les ai vus charger des kilos de ravitaillement sur les sacs arrimés à leurs montures, j'ai cru que leurs deux-roues allaient s'affaisser !

Caporel-chef Hammou Abaali, d'Agouti el Foutani

Repos ! Ces trois français égarés dans notre village m'ont rappelé mes trente ans de services dans l'armée française. Ah la France ! J'ai tenté de les retenir par tous les moyens tant j'avais envie de parler de la France avec eux. Après le cinquième thé, ils m'ont supplié de partir vers Boumalne où ils devaient téléphoner à leur famille en France. Sous le vent chaud, le chergui, et avec une piste sablonneuse, ce n'est pas raisonnable. Ils auraient pu attendre le camion sert de taxi tous les soirs !

Hassan, berger du Djebel Sarhro

Il ne passe que quelques véhicules par an sur cette piste défoncée, taillée dans le basalte vert, piste datant d'une cinquantaine d'années, époque où le Djebel Sarhro n'était effleuré que par les colonnes militaires. Les montagnards préfèrent toujours les voyages à dos de mulet aux cahots d'un camion naviguant de trou en bonne à 5 km à l'heure. Seuls les touristes français, au volant de véhicules tout-terrain roulent pour leur plaisir sur cette piste infecte. Ceux-là étaient bien touristes et français, avec un véhicule mais sans moteur. Ayant franchi le Tizi Ouaouioun, ils descendaient vers N'Kob avec leurs montures, mais pas dessus, la guidant laborieusement à travers les nombreuses roches à l'état brut de la piste.

Le colonel de la caserne d'Oukaimeden

Quel culot ! pénétrer dans l'enceinte de la caserne royale des chasseurs en prétextant confondre notre emblème (un chasseur et un skieur) avec celui du Club Alpin, et déranger le peloton de garde à l'heure de la sieste ! J'aurais pu les arrêter pour violation du périmètre des Forces Armées Royales.

Un groupe de moissonneurs du Djebel Siroua

C'était l'un des derniers jours de mai, à l'heure de la pause, à l'ombre de nos tentes, car aucun arbre ne pousse sur nos terrains de culture. Les trois français se sont arrêtés en bordure d'un talus, y ont installé un abri à l'aide d'une tente bien différente de la notre et on extrait de leurs sacs un abondant ravitaillement, de quoi nourrir toute une armée de moissonneurs. Nous ne leur avons pas proposé de travailler à la faucille avec nous car, après leur débauche de nourriture, ils se sont endormis... Fragiles, ces français ! On était encore loin des grandes chaleurs de l'été, guère plus de 40 degrés à l'ombre !

L'instituteur de Tachedirt

Ils paraissaient bien connaître les chemins de notre Haut Atlas au terme d'un périple de trois semaines, dont je n'ai pas compris tous les détours. Prenons l'exemple de la piste militaire de l'Oukaimeden sous l'Adrar Tizerag. Cette piste, tracé par le 10ème Goum conduit au Tizi n'Tailiouine par des pentes ravagées par des avalanches de pierre, et n'est plus utilisée maintenant qu'il existe une route goudronnée menant à la station.

L'un d'eux, celui qui possédait une bicyclette comparable à celles de l'équipe cycliste marocaine, avait déjà enseigné au lycée d'Agadir. Après avoir traversé le Tizi N'Ou Addi, ils rejoignaient Imlil, après une nuit passée chez nous. Mais pourquoi ces renseignements sur le Tizi N'Likemt à 3555 m d'altitude, bien plus escarpé que le Tizi N'Ou Addi. Le Likemt, col encore enneigé en mai, mène en deux jours de marche vers les vallées méridionales de l'Asif Tifnoute. Est-ce pour revenir plus tard en saison ?

Un randonneur de « Terre d'aventures »

Le programme de notre trek n'avait pas prévu de croiser une expédition de trois cyclotouristes au Tizi N'Ouhattar à 3125 mètres d'altitude ! Pas de mulets, pas de guide, une étape là où notre parcours en pré-

voyait deux. Etait-ce vraiment des vacances ?

Mohammed, sergent-chef du poste de Zaouia Ahansal

Mon rôle consiste à relever l'identité des touristes pénétrant dans la vallée des Ait Bou Guemés et le numéro de leurs véhicules. Mais que faut-il relever quand il s'agit de trois vélos, d'ailleurs bien enregistrés sur les passeports. Monter depuis le barrage de Bin el Ouidane a du demander deux jours et il leur reste une journée pour atteindre les Bou Guemés par le Tizi n'Illissi. Aucun autre poste n'a signalé leur passage depuis. Par où sont-ils sortis de cette vallée en cul-de-sac. Voici les noms relevés sur le registre :

-Henri Chanlon du Var

-Michel Perrodin de la Côte d'Or

-Michel Verhaeghe des Alpes Maritimes

Abdallah de Marrakech

Ils ont pénétré au plus profond de nos vallées, là où il faut des journées de camion et de mulets pour atteindre les villages d'altitude. Leur randonnée à couvert 1 600 kilomètres dont plus de la moitié en pistes et sentiers, mais ce dont ils semblent le plus fier, ce sont les cols. 50 m'ont-ils dit, dont 29 avaient plus d'importance pour eux car situés à plus de 2000 mètres. Qu'est-ce qui pousse ces randonneurs à jouer à saute-montagnes de vallée en vallée, là où ne passent que nos mulets et nos muletiers ?

M. Verhaeghe

LE GARS LIBIER

Six heures, tout le monde dort dans le camping. Presque tout le monde, puisque quatre cyclos arrivent silencieusement leur sacoches de guidon. Ce matin, 17 juillet, il fait froid et le survêtement est nécessaire. Chacun se prépare, quelques paroles à voix basse pour s'assurer que rien n'est oublié, et c'est le départ pour le Galibier. Depuis le temps que l'on en parlait.

Après 5 heures de plat, la rampe des commères est attaquée et contrairement à celle des diligences, les nôtres de commères, ne disent rien mais pédalent. Un peu de relaxe dans la descente sur Freyney et c'est, peu de temps après, le barrage de Chambon. La cascade de la Pisse vaut une photo, c'est ensuite la combe Malaval et le saut de la Pucelle. A la Grave les sommets enneigés de la Meije sont eux aussi fixés sur la pellicule. Anita et Michelle décident de prendre un petit déjeuner. François et Yves râlent à cause du temps qui passe et avec lui les voitures de plus en plus nombreuses, mais les femmes répondent : « Pas de petit déjeuner, pas de Galibier. « Il est vrai que les tartines beurre, miel sont un régal. La route vers le Lautaret se monte bien. Au Col, pose boisson. Nous regardons ce Galibier qui se détache sur fond d'azur et réenfouichons nos machines pour en découdre avec lui.

Après le tunnel, deux rampes difficiles, surtout la dernière avec le vent de face. Beaucoup de cyclistes qui viennent « faire » les cols du Tour de France sont là. Nous admirons le paysage grandiose qui s'offre à nos yeux, c'est le moment que choisit Anita pour nous dire : « Maintenant que j'ai monté le Gars...Libier, je peux me faire n'importe lequel...des cols. «

Yves Duigou

CC Chemille 49120

UN PELERINAGE AU PIC DU MIDI DE BIGORRE

AOÛT 1988 :

Alors que nous venons de grimper le col du Tourmalet par Sainte-Marie-de-Campan, nous hésitons avant de nous lancer sur le chemin qui mène au Pic du Midi. La mer de nuages, typique de la région, semble vouloir s'élever et il est l'heure du déjeuner.

Après le pique-nique, l'hésitation est encore plus grande. Devons-nous essayer de pousser l'ascension encore plus haut ? Est-il plus sage de redescendre ? that is the question...

Nous interrogeons l'homme installé dans la cabane du péage; « Effectivement, il arrive que des cyclos tentent la montée mais ils ne sont pas nombreux. « Après tout, pourquoi pas nous ? Maman hésite encore : comment se sentira-t-elle à presque 3000 m d'altitude ? Papa sort déjà son porte-monnaie pour s'acquitter du péage. « Pour les cyclistes, il n'est prévu aucun droit de passage. « Nous pouvons donc y aller en toute liberté. Alors allons-y.

Au début, la pente reste douce. Le plus difficile consiste à s'habituer au revêtement poussiéreux et caillouteux. Avant que nous n'ayons parcouru un kilomètre, nous voilà transformer en ramoneurs, noircis de la tête aux pieds par la poussière soulevée par les voitures qui nous doublent ou que nous croisons. Après quelques arrêts pour souffler (l'altitude rend l'effort plus pénible) ou pour admirer le lac d'Oncet, soit-disant insondable et qui alimente en eau les hommes qui travaillent là-haut à l'observatoire, nous atteignons le deuxième col de la journée (le col de Sencours).

Le moral et la forme des troupes étant au beau fixe, c'est sans hésitation que nous attaquons la seconde partie de l'ascension qui doit nous mener jusqu'au col des Laquest. Cette fois la pente se relève, les pierres sont plus nombreuses et plus grosses sur le chemin qui, de surcroît, semble s'être rétréci et se met à faire des lacets, à tel point que la circulation des voitures se fait de façon alternée. Jusqu'en haut, nous progressons séparément, en prenant soin, toutefois, de bien grader le reste de la famille à vue. « Qui va piano, va sano » : ce fut à peu près notre cas. Avec la petite mécanique et quelques pauses nous arrivons en haut beaucoup plus facilement que prévu. La dénivellation n'est pas difficile à supporter lorsqu'on la subit régulièrement et lentement.

Au col, le spectacle est insolite. La mer de nuages arrive pratiquement à nos pieds. Le vent s'est levé et contribue à nous revivifier. Autant de sensations difficiles à décrire mais qui effacent d'un trait tous les petits malheurs du jour : partie la fatigue, au diable le découragement ou le raz-le-bol et adieu la colère que maman avait failli laisser éclater lorsque, montant quelques mètres à pieds, de jeunes marcheuses sur un ton railleur, l'avait presque traitée de folle.

Après avoir sacrifié à la traditionnelle photo de famille prise par le premier quidam (merci à lui) qui nous tomba sous la main, nous entamons une nouvelle confrontation au terme de laquelle, nous décidons de redescendre. La météo, l'heure et le temps à prévoir pour le retour au camping nous fait renoncer à la partie finale de notre excursion qui nous aurait conduit, à pieds, jusqu'à l'observatoire. C'est donc à regret que nous faisons demi-tour. De toutes façons, qu'aurions nous fait de nos montures qu'il était impossible d'acheminer en haut.

Pour donner une connotation personnelle au récit, j'ajouterais que l'ascension fut plus agréable que la descente. Une précédente chute dans un lacet gravillonné du col de Pailhères m'a donné cette peur des descentes non goudronnées. Bref, plutôt mal que bien, nous regagnons « le plancher des vaches » (c'est de circonstance) au col de Tourmalet.

Un dernier coup d'œil vers l'observatoire que nous ne pouvons même pas apercevoir dans les nuages, et nous replongeons vers Sainte-Marie-de-Campan.

JUILLET 1989 :

Sommes-nous attirés par le charme des Pyrénées ? Pour la troisième année consécutive nous revenons camper dans ce massif. Cet été, c'est la vallée de Luz-Saint-Sauveur qui a été notre lieu de villégiature. Nous campons donc au pied du col du Tourmalet. Il était donc impossible de ne pas y monter.

Après plusieurs passages à vélo ou en voiture au sommet du col, nous en faisons notre but de promenade ce samedi. Dans ces conditions, le péage est obligatoire et la voiture semble peiner autant que nous, un an plus tôt, dans la première partie de l'ascension.

Chemin faisant, nous sommes intarissables en souvenirs et évocations de notre périple de l'année passée. Les impressions nous reviennent comme si nous les avions vécues hier. Mais le spectacle a beau être différent, il est tout aussi immense. Plus de nuages, mais une infime brume et un soleil brûlant.

Nous quittons la voiture au col de Sencours et nous montons à pieds jusqu'au pied de l'observatoire. Pour l'instant nous ne sommes pas nombreux à préférer la marche aux voitures. Par contre, l'ascension finale du pan de rocher sur lequel est juché l'observatoire, notre promenade prend le tour d'une procession. Nous respirons avec difficulté (altitude) et prenons conscience de la sagesse de notre décision de ne pas monter jusqu'à l'observatoire à vélos. Nos mécaniques auraient été des poids plutôt que des aides.

A l'observatoire nous n'en finissons pas d'admirer la chaîne des Pyrénées d'une part et le début de la plaine d'autre part. L'absence de nuage nous permet de voir loin. Notre guide nous nommera les sommets. Certains nous rappelleront nos ballades cyclos. Dans les bâtiments nous découvrons la vie et le travail des astrophysiciens d'hier et d'aujourd'hui. Deux étudiants se soumettent même à nos questions. Quelle aventure au quotidien ! Chaque jour est un combat contre le climat (9 mois d'hiver) et permet de découvrir un nouveau mystère de l'espace.

En descendant nous débattons de la folie de construire un restaurant panoramique sur le site de l'observatoire et de cesser toutes les recherches qui y sont faites. Pourquoi priver le marcheur téméraire de la satisfaction d'être parvenu si haut au prix de quelques efforts en construisant un télécabine et l'empêcher d'admirer un spectacle unique en France parce que non souillé, à ce jour, par la pollution urbaine.

A deux années d'intervalle, deux excursions réalisées dans des conditions différentes mais un but unique. Cette promenade, dont nous avons fait volontiers notre pèlerinage de vacances, restera dans nos mémoires synonymes d'effort et de sensations uniques. Qui sais si, une autre année, nous n'y retourneront pas ? D'ici là les photos que nous avons ramenées, nous permettront de rêver d'espace et d'immensité.

Mlle Véronique Bonau
Angers

LE POT A ENCRE

L'esprit et la lettre...

Pour ou contre un col en descente ?

Des « 100 Cols » se font un plaisir de comptabiliser les cols franchis en descente. Qui sont-ils ?

L'espiègle, le petit futé, le malin, l'éveillé, l'insoumis, le libéral, le tolérant, le coliteux boulimique, bref - l'humoriste s'en tient à l'esprit du règlement de la confrérie des 100 Cols.

D'autres préfèrent jouer un air de musique différent. Comment les reconnaît-on ?

L'adversaire du désordre, l'intègre, le vertueux, le probe, le pinailleur, le collet monté, le protestataire, bref - le grave applique le règlement à la lettre.

Or, tous deux sont conscients de la multitude de considération qui déterminent la pratique du cyclotourisme en montagne. Citons pour mémoire : jeune ou âgé, bien entraîné ou non, fatigué ou en pleine forme, grand gabarit ou poids plume, etc...

Or un jugement de valeur vaut un autre. En âme et conscience, qui a raison ?

Alors, moi, je fais mon compte. Le mien. Celui des confrères ne m'intéresse que dans la mesure où il joue un rôle de paramètre. Et encore, pas toujours ! Car il m'arrive d'aimer la montagne pour elle-même. Jouir de la montagne n'est pas toujours une évidence. Aussi pour y parvenir, il faut remiser l'exploit sportif au vestiaire. Cela aussi a son charme. La montagne se métamorphose ; l'adversaire redoutable se fait douceur de vivre.

Pour ou contre le franchissement d'un col en descente ?

En réalité, cette notion revêt peu d'importance. En effet, la toute grande majorité des cyclos, hormis quelques rares exceptions, randonnent en boucle « fermée » c'est-à-dire qu'ils reviennent systématiquement à leur point de départ. Dès lors que l'on tourne dans le sens des aiguilles d'une montre ou inversement, la dénivelée reste identique.

« Un géomètre qui fait un nivellement par cheminement (levé altimétrique) effectue toujours une visée avant et une visée arrière. Au bout du levé, il fait la somme des mesures « avant » et celles des mesures « arrières ». Les unes positives annulant les autres négatives, la fermeture (résultat) avoisine le 0. Il en va de même quand on fait un circuit à vélo. La dénivelée ascendante correspond à la dénivelée descendante. Par conséquent, quand vous épinglez le Mont Ventoux par Bédoin ou par Malaucène, en effectuant bien sûr une boucle fermée, pourquoi le Col des Tempêtes pourrait-il être comptabilisé dans le second cas et pas dans le premier ? Les degrés de difficulté des versants d'une montagne sont rarement semblables ; d'accord mais n'en va-t-il pas de même pour les autres considérations ?

Alors...

Une anecdote !

Lors de mon dernier périple, au bout de 8 jours d'intempéries en montagne, chargé comme un mulet, seul contre le monde entier, mon itinéraire me conduisit par un col balisé à deux reprises par un chevron Michelin. Au sommet, le bon roi Phébus s'était spécialement déplacé ce jour-là pour me faire la fête. Je nageais en plein bonheur !

Et voilà qu'un chapelet égrainé de cyclos et de cyclotes me croisa sur le versant opposé qui bénéficiait

d'une appellation contrôlée différente. Saint Martyr était à l'ouvrage ! Il récitait ses litanies pour les guibolles en déroute. Que de bielles coulées ! Un col à un chevron !

Croyez-moi ou non mais il fallut un poil pour que je sois terrassé par un sentiment de culpabilité. Le sentiment d'avoir choisi la facilité. Or n'étais-je pas moi-même en circuit fermé et ce, depuis plus d'une semaine !

Le cyclotourisme en montagne ne nous enseigne-t-il pas la dérision de temporel ! Quid ?

Résumons.

Je pense qu'une seule conclusion s'impose à ce sujet, à savoir celle émise, il y a quelques années, par un cyclo : « Le but de la confrérie des 100 Cols est le rassemblement de tous les amateurs de cyclotourisme en montagne ».

Citation simple mais complète.

C.Q.F.D.

J. Bruffaerts

Bruxelles

LE BALLON D'ALSACE 1178 M LA 90EME EN 90

Il est des célébrations qui s'imposent à nous, comme fut celle de la Révolution en 1989.

Et ouis il en est, certes plus modestes, que l'on peut provoquer soi-même, celle d'une ascension d'un Col, quand à l'occurrence il s'agit de la 90ème. C'est ainsi que j'ai décidé de grimper le Ballon d'Alsace, le plus haut sommet du département du 90, le 09 septembre 90 pour la quatre vingt dixième fois. Soit en clair :

90ème du plus haut du 90 le 09.09.90

Une date à faire rêver un philatéliste. Que de chemins parcourus depuis la première fois où je le gravis , en juillet 1975.

J' imagine que chacun de nous doit avoir son col à se coltiner non loin de chez soi pour se faire les jambes. Celui-là est un excellent terrain d'entraînement au printemps, avant d'affronter les Alpes.

Ceux-là, sont ceux que l'on privilégie. Ils servent de référence. Mais le temps passe et l'on peut y mesurer nos faiblesses grandissantes.

Les souvenirs aussi, sont grandioses. Ceux de l'échec au début, ceux de la tristesse un jour sans, lors d'une grande randonnée à travers le massif vosgien avec mon ami Gilbert, et ceux joyeux d'avoir accompli les trois ascensions la même journée. Et puis il y a le souvenir d'antan, celui qui nous rappelle l'époque héroïque du Tour de France au début du siècle ; il est présent mais discrètement mis à l'écart sur une stèle en granit rose.

Ainsi, c'est une révolution, un cycle de quinze années qui gravite autour de ce Ballon.

Cette modeste célébration pourrait s'apparenter à celle d'un joueur d'une équipe qui fête sa Xème sélection ou son Xème but. Cette journée sera la mienne, dans mon Col. Ceux que j'aime m'appartiennent, comme un jour j'ai aimé le Jaman, un jour, c'est tout, jusqu'au prochain. Comme quoi l'on peut tout apprécier, même la souffrance.

Pour parfaire ce chiffre 90, il conviendrait d'être 90 cyclos à le grimper en même temps. C'est une réalisation que je ne suis pas à même de résoudre en temps que Membre Individuel. Qu'on se le quatre vingt dise !!!

André Schmitt, M.I. Belfort

CLUB DES CENT COLS A VELO. AVEC LA VELO ET A PIED !

J'ai lu avec attention l'article de Georges Fonta intitulé « Club des Cent Cols. A vélo, avec le vélo ou à pied ?

Me sentant concerné par les réflexions développées, je ne peux résister au besoin d'argumenter à mon tour : après tout, notre revue n'est-elle pas ouverte aux courants d'idées les plus divers ? peut-être plus encore en cette année du Bicentenaire !

Comme lui, j'admets que rechercher systématiquement les cols à plus de 2000 mètres n'est pas très sain s'il s'agit de vouloir, par tous les moyens, grossir son quota dans le but (avoué ou non) de se hisser dans le classement afin d'obombler les petits copains.

Cela révèle une pratique plutôt douteuse qui, cependant, me laisse parfaitement indifférent. « A chacun ses sales goûts » comme le dit ma vénérée mère !

Par contre, essayer de résumer toute la philosophie cyclomuletère en ce simple postulat, me paraît, à tout le moins, quelque peu spécieux.

Aussi, ne le suivrai-je pas sur le terrain scabreux (même si c'est le propre des chemins muletiers) qui consiste à ne voir dans les amateurs de parcours difficiles que des obsédés du meilleur classement à tout prix !

Il existe, en effet tant de raisons bien plus honorables de se lancer à l'assaut des sommets (qu'ils soient ou non à plus de 2000 mètres)

N'ayant pas la prétention de m'exprimer au nom de la majorité des cyclomuletiers, c'est mon expérience qui servira de fil conducteur. Je suis d'autant plus à l'aise pour en discuter que je ne totalise que 96 « plus de 2000 » (la plupart routier).

Je dois d'abord signaler que mon vélo, randonneur 650, 700 ou V.T.T. est une seconde peau : donc pas question de m'en séparer.

La montagne me fascine, ce qui m'incite à essayer de la pénétrer et si pour ce faire, il faut gravir un col à plus de 2000 mètres, en dehors de toute voie carrossable : et bien tant mieux ! Là au moins, je suis assuré de ne pas y rencontrer d'automobiles ou de motos dites vertes.

Etre obligé d'emprunter un G.R. ne me dérange nullement. Le randonneur pédestre chevronné dispose souvent d'un sac à dos chargé ; pourquoi ne pourrai-je pas porter ma monture lorsque cela devient nécessaire ? Pousser, porter, exige effectivement un effort physique exacerbé par la précarité de certains passages. Peut-être est-ce un paramètre majeur de cette recherche inconsciente du « dépassement de soi » ou l'une des dominantes essentielles de la « conquête de l'inutile »...

Toujours est-il que la fatigue corporelle inhérente ne peut, que sublimer l'investissement de la crête sommitale. Quelle joie, une fois le but atteint, de pouvoir repaître ses yeux de paysages superbes que l'on se hâte de fixer sur la pellicule avec souvent, en premier plan, ce vélo complice qu'on se refuse à considérer comme un vulgaire tas de ferraille encombrant.

De surcroît, le cyclomuletier a un avantage indiscutable sur le randonneur pédestre. En effet, généralement, ce dernier est obligé, faute de temps de rebrousser chemin pour récupérer son véhicule, alors que le cyclo va poursuivre sa route vers d'autres horizons, grâce justement à son engin qui retrouve toute son utilité, une fois le sentier meilleur.

Ce que du reste admettent et envient ces même pédestres lorsqu'on leur explique la raison de cet équi-

page qui les surprend de prime abord.

Je n'ai pas écrit ces quelques lignes avec l'intention de convaincre qui que ce soit, mais pour définir quelle était la motivation d'un « amoureux » inconditionnel de la montagne.

En fait, somme toute, cette motivation ne serait-elle pas l'expression inconsciente d'un trait de caractère qui me pousse, entre autres, à ne pas me contenter de rester dans le rang des « puristes » ? en quelque sorte un refus de la normalisation et l'envie impérieuse d'être libre !

De toutes façons, « si je randonne par monts et par vaux, c'est la faute à Chauvot » ! Dans sa bible, qualifiée « d'œuvre très complète » par G. Fonta lui-même, les muletiers ne sont-ils pas une invitation à sortir des sentiers battus... à vélo, avec le vélo et à pied ?

Jean Jacques Laffitte
79000 Niort

ET POURQUOI DONC, BOUTON D'OR, AIMEZ-VOUS LES COLS ?

Col - Pass - passage - donnant sur l'inconnu sur une autre vallée - transition - porte ouverte - goût du risque - désir de changement - instant de basculement - juste avant un col, j'aime ce vent frais venu de son au-delà, qui me balaie le visage - derrière, commence autre chose, inimaginable vu d'ici - c'est pourquoi je n'aime pas trop les cols en pointe, en cul-de-sac - monter vers - tendue vers - vers cet ailleurs - traversée du miroir - et puis, en montant, peu à peu m'envahit la chaleur de l'effort - ne plus penser, ressentir - élévation - détachement - ascèse - plus rien ne compte, mais arriver en haut - être heureux, tout simplement.

Je ne peux comparer la montée d'un col qu'à un autre moment extrêmement fort du cyclotourisme : la traversée complète d'une nuit, sans dormir, sur ma machine. D'abord la plongée dans l'obscurité, qui vient - puis, à l'autre extrémité de la nuit, juste avant l'aube, cet instant de silence - le jour va-t-il de lever ? - ou bien est-ce la fin d'un monde - « l'Heure Bleue » - où se sont tu les bruits de la nuit, et où ne sont pas encore réveillés les oiseaux du jour - recueillement - dépôt de la rosée - ton chant est fini, rossignol, je guette l'alouette, qui grimpera face au soleil - c'est l'heure des condamnés à mort - brève nausée - c'est l'heure du doute - où j'ai envie de me coucher dans le fossé, parfois - paix, paix à toi, paysage - instant où tu te figes - transcendance - mais je sais que je glisse vers le jour - tendue vers la lumière. Ce n'est peut-être pas par hasard que le Club des 100 Cols regroupe des personnalités fortes, qui font du cyclotourisme plus qu'un sport, une école de vie. (Personnalités fortes- ou folles ? - comme il vous plaira...)

Dans le même esprit, j'aimerais beaucoup créer le « Club des 5 nuits » - ou bien, le nom serait plus joli, et ne soyons pas mesquins, le « Club des mille et une nuit ». Qui est volontaire pour m'aider à établir le règlement, et pour faire partie des membres fondateurs ?

P.S. J'espère que les dirigeants des 100 cols ne m'en voudront pas trop de cet appel à concurrence déloyale...

Joëlle Briot-Giraudin

ETUDE EN COLS MINEURS PAR UN MINEUR DE COLS

Parcourir la montagne au gré de sa fantaisie, noter avec satisfaction au retour 1 ou 2 cols franchis, monter, descendre, faire des détours, se tromper, s'écorcher les mollets, c'est bien beau mais c'est un peu du dilettantisme. L'on gaspille du temps, des efforts, des pneus, alors qu'après une solide étude papier ou plutôt cartographique l'on pourrait avoir un rendement bien supérieur. Bien sur il ne faut pas rêver et s'imaginer ramasser à la pelle voire au piolet des séries de cols à plus de 2000 (les cols majeurs) mis à part les filons exceptionnels de Sestrière ou du Canigou, aussi il vaut mieux orienter notre étude vers les cols ordinaires (les cols mineurs). Et plutôt que de rêvasser, organisons-nous donc : au travail et creusons un peu le sujet, soyons rentable.

Soit un domaine assez bien délimité, riche en objets recherché Facile, prenons Nyons et de là faisons presque un cercle passant par Curnier, Ste Jalle, Buies les Baronnie, Mirabel, kilométrage du tour :60 km. Comptons les objets sur les cartes I.G.N. : 29 (vingt-neuf !) Quelle mine ! à ciel ouvert (bleu le plus souvent) altitudes très raisonnable de 500 à moins de 1000 m. C'est décidé, étudions avec tout le bagage que l'Education Nationale nous a apporté, notre problème de rentabilité quant à l'extraction de nos chers objets : les cols mineurs.

Notre modèle sera donc un cercle de 60 km de périphérie (un bon cyclo le boucle en 3 heures) donc de diamètre 20 km. Sa superficie : 286 km² (passons sur les calculs) d'où une densité de 1 col/10 km²) !... Un col occupe donc cette surface soit 3,6 km de diamètre, cette distance est donc celle qui sépare 2 cols en moyenne... Avouez que raisonner va nous faciliter la tâche sur le terrain. Pour bien prévoir notre coup, nous allons déterminer :

- la distance totale à parcourir,
- faire une estimation de la dénivelée,
- déterminer la durée optimum.

1. La distance : $29 \times 3.6 = 104.4$ + le retour au point de départ (30 km au plus) = 135 km ce qui est admissible, la densité des cols étant régulière, certains étant même à tout-touche... sur la carte.

2. Le dénivelé : plus dur, altitudes entre 500 et 1000 m, les cols se suivront mais pas en alternance du plus bas au plus haut, altitude moyenne 750 m, certains se suivent sans dénivelée, l'on ira de col en col, admettons 250m entre 2 cols :
soit un total de $250 \times 29/2 = 3625$ m, nous réviserons si besoin est.

3. La durée : il y aura diverses allures :

Vélo sur route 20 km/h

Vélo muletier 10 km/h

A pied 5 km/h

Soyons très raisonnable

40 % à pied = 54 km soit 11 h

40 % en muletier = 40 km soit 4 h

30 % routier = 40 km soit 2 h

Total 17 h

Cela fait une grosse journée, rectifions le tir, prenons 2 journées (un simple week-end) mais alors il y aura un aller retour supplémentaire au camp de base + 30 km donc + 3 h (allure muletier, ne négligeons pas les difficultés) et parce que l'on est sage et expérimenté + 20 % sur tout : distance - dénivelée - durée.

Résultat :Distance : 198 km

Dénivelée : 4350 m

Durée : 24 h (soit 2 belles et grandes journées)

Ce résultat est fort satisfaisant, très bon rapport qualité prix, à peu près un B.C.M.F. que nous connaissons tous mais en 2 jours c'est-à-dire la bonne formule récemment instaurée par notre F.F.C.T.

Comment avoir pu faire du vélo , de plus cyclomuletier, sans aucune méthode jusqu'à présent quel gâchis !...

Confrontons maintenant notre modèle à l'expérience, car ceci est un exercice sur un terrain finalement assez connu, donc très intéressant !... Voyons un peu :

Le premier objet de cette belle série date bien de 12 à 13 ans, c'était le col de la Croix Rouge et à l'époque l'on ne connaissait pas son nom, tout juste si l'on avait pensé « col » en le franchissant. Quelle inconscience !... Puis ce fut le col d'Ey répété plusieurs fois comme le précédent et pendant des années ce fut tout !... Quelle ignorance !... Il en restait 27 qui dormaient entre ses deux là !... A ce stade, il faut déjà comptabiliser 300km à tournicoter dans le secteur. Propiac fut le 3ème et encore, l'on en était pas bien sûr, mais l'Equipement ayant mis un panneau, il apparut bientôt sur les listes complémentaires « Chauvot » ; ensuite, un col de la Croix (il y en a 4 dans le secteur) fait à partir de Nyons une belle journée d'hiver mais totalement en imprévu donc avec un coût élevé en km. Puis des essais en muletier pour collectionner 3 pas d'un coup : Beynet - Chauvet - Maneyrole en évitant d'être confondus avec des sangliers par les chasseurs. Le rendement augmente mais l'addition aussi, nous sommes sûrement à 600 km, 8 à 10 sorties, la dénivelée : inchiffable. Ensuite le mors aux dents, mais il faut sortie sur sortie pour déloger Lantons-Serries, la Vote, puis attaquer le filon Sierry (aie ! les épines) Onglon (pas normal d'être à vélo là-dedans) Linceul (superbe) Milandre (escarpé) Viare (du 23 % même en poussant dur, il faut talonner) Moulins (du vent sans moulins pourquoi faire ?)

Et pourtant aujourd'hui la mine n'est pas épuisée, seul le mineur l'est un peu parfois :

Bilan approximatif : - 13 à 15 sorties

- 800 à 900 km et peut-être 1000

- Dénivelée : inconnue,

et il reste encore ce col des 7 Pommiers où il n'y a pas de pommiers et où c'est raide des 2 côtés, peut-être par la crête du côté de Sierry mais lui aussi n'est pas commode !... Et pourtant il a un si joli nom ce col des 7 Pommiers que rien que pour ça j'irai voir là-haut comment Angèle ou la Vanige les belles montagnes se profilent à l'horizon. Il sera cher ce col au moins un jour, 50 km et 500 m de dénivelée et peut-être plus des fois qu'on le loupe (c'est déjà arrivé).

Moralité : j'abandonne mon cahier, mon crayon, ma calculatrice, je garde mes précieuses cartes qui me font rêver pour retourner dans mes chères Baronnie dont je me sens un peu propriétaire à force d'en respirer le parfum. Buie - Nyons par le G.R. je crois que je les verrai tous et cela me fera bien plaisir. Je retournerai aussi au sommet du Linceul où il y a des fleurs en mai et même du muguet côté nord. Et si quelqu'un veut m'accompagner, bienvenu de tout cœur.

Georges Delafontaine

C.C. Bagnols Marcoule

HAUTE TRAHISON

Il y a plus de six mois, ayant eu une petite rentrée d'argent, lassé de traîner derrière Annie non seulement dans les bosses mais aussi sur le plat, incriminant les pneus larges qui consomment une partie de l'énergie que je produis - la résistance de frottement, ça existe, proportionnelle à la surface de contact - j'ai eu des velléités d'affinement et d'allègement.

- Camille, si tu as un jour un petit vélo de course d'occasion, tu me feras signe.

Je disais cela un peu en l'air. Les petits cyclos de mon gabarit ne courent pas les rues ; les cadres neufs de 48 ou 50 sont déjà rares, d'occasion, ils risquent d'être introuvables ; j'avais le temps de voir venir avant de me décider.

- Il y a justement un cadre que je viens de faire réémailler qui devrait vous convenir.

- Vous !

- Pardon, te convenir, Bernard.

Le vouvoiement de Camille à mon égard prend souvent le dessus ; je l'impressionne, c'est ainsi quoi que je fasse.

La pièce rare était donc là, disponible immédiatement. J'étais pris au piège.

- Eh bien, tu vas me monter un nouveau vélo. Sans rien tout léger, tout nu. Après les vacances.

Je connais mon Camille - le vélociste de ma vie... Le délai que je lui fixais il s'empresserait de le dépasser. Comme, en même temps que je prenais ma décision, j'avais une sorte de remords, cela m'arrangeait pour une fois. Une affaire de pédale mal adaptée à mon cas - j'ai quelques exigences ou contraintes - a retarder encore le moment de la livraison. Pour la forme, je sonnais les cloches à Camille.

- tu mériterais que je te tire les oreilles. Tu n'es pas sérieux, quand même.

Hier, Camille a téléphoné :

- Votre, ton, vélo est prêt

- Ah, enfin !

Enfin ? en raccrochant je n'ai pas senti la même fébrilité que lorsque j'ai appris la naissance de ma « Noire », il y a quelques années déjà cette Noire que j'ai tant attendue, que j'ai chérie avant d'en prendre possession, dont j'ai vanté les qualités et que je vais délaïsser pour une coursière plus fringante...

Je ressens de la gêne, j'ai mauvaise conscience.

Tout cela, par la faute d'Annie. Si elle n'était pas si douée, si elle ne me plantait pas là - sur les bosses je veux bien, mais sur le plat ! - je n'aurais pas songé à pallier ainsi mes faiblesses.

Il est vrai que cette nouvelle acquisition soulagera ma Noire qui se verra réservée aux sorties nobles de vrai tourisme, ces randonnées au long cours avec bagages qui sont l'essence du cyclotourisme :

- La bête de somme, autrement dit.

- Allons, allons ma petite Noire, pas de mauvais esprit. Je te promets, la nouvelle sera pour la babiole, les mises en jambe, l'entretien autour de Metz. Pour toi, ma Noire, les choses sérieuses, les découvertes, les évasions lointaines.

Suis-je convaincant ?

J'ai mis du temps avant de me rendre chez Camille pour prendre possession de mon bien. Tous les prétextes étaient bons : la fin du mois et mon compte en banque au taquet inférieur - ma rentrée d'argent était loin, il y avait eu des fuites- , quelques gouttes et cette nouveauté qu'il ne fallait pas mouiller, des occupations diverses. Enfin j'ai pris la voiture pour Pont-à-Mousson.

Je la regarde.

Elle est vraiment nue : pas de garde-boue, pas de porte-bagages, pas de câble de frein qui remonte au dessus du guidon. C'est un vélo, cela ?

Elle est squelettique : pneus de vingt-deux de large ; elle manque de forme, je vais paraître plus gros.

Et cette couleur qui est entre deux eaux ! le bleu domine mais il se dégrade en blanc. Ce n'est pas avec cela que l'on peut revendiquer le titre de la « Bleue » ; peut être s'imposera-t-il à la longue mais il y aura toujours une incertitude, une arrière pensée de mal fini. De toute façon, nous n'en sommes pas à cette familiarité.

Pour d'ultimes réglages, je l'enfourche et fais quelques tours de roue sur la route devant chez Camille. Elle ne va pas droit, vacille à droite, à gauche, comme ivre. Comment peut-il en aller autrement avec une telle assise, avec ces pneus fins, de véritables talons aiguille ? Je ne suis pas à l'aise, je serre les fesses.

Enfin je la soulève pour l'accrocher au porte-vélo sur la voiture. Quelle facilité ! elle ne pèse pas lourd, un poids plume. A la maison, je la range à coté de « la Noire », devant en fait. A peine arrivée et déjà à la première place, celle de la favorite ? Non, car je laisse s'écouler des longs jours avant de rouler sur Metz. Une brume épaisse tombe sur la Lorraine, rues et routes sont humides, grasses. Quelle imprudence ce serait de s'y lancer avec cette bicyclette qui tient à peine sur ces pneus, qui titubait sur la route sèche de Pont-à-Mousson ! Comment pourrait-elle se faufiler entre les voitures ou entre elles et le trottoir sur cette rue de XXe Corps si passagère ?

Et puis toujours cette gêne qui me tenaille.

Enfin, par un dimanche sec, alors que les gens jouent les prolongations dans leurs lits, je me décide. Démarrage lent, hésitant, roue avant qui bat de l'aile quand je lâche la main gauche pour changer de vitesse : nous n'allons pas aller loin tous les deux...

La ville quittée, dans la campagne, la nouvelle prend de l'aplomb et moi de l'assurance. Une petite côte se présente ; le guidon reste déjà plus droit quand je change de vitesse et découvre cette merveille des merveilles : une manette indexée, une vitesse en quelque sorte présélectionnée. Camille m'a mis cela d'autorité - en matière de technique, c'est le chef. Je n'y croyais pas trop mais ce n'est pas mal du tout ce machin là ; en l'occurrence, avec cette bicyclette plus instable qu'une autre, c'est même un bien, une nécessité.

Et dans cette côte et les deux autres petites qui vont suivre, ne voilà-t-il pas que l'euphorie me gagne en constatant que je monte en utilisant un pignon inhabituel, plus petit ! D'où me vient cette forme ? La finesse et la fermeté des pneus bien gonflés, pardi : la résistance due au frottement n'est pas un leurre.

Annie, tu n'as qu'à bien te tenir.

Alors, cette bicyclette, c'est déjà « la bleue » ?

Pas encore. Ce n'est pas une première expérience, fût-elle sympathique qui suffit à lui attribuer de tels galons ; les preuves sont à confirmer. Qu'elle ne m'envoie pas les « quatre » fers en l'air et l'on verra (ai-je le droit d'écrire : quatre ?). Et puis, elle sera interdite de montagne ; en descente, coller à la route avec les gros pneus de ma Noire me met en sécurité à me rendre imprudent d'où des sensations calculées, du plaisir....

En apprenant l'entrée dans ma vie de cette nouvelle, les amis qui ont encore en tête les termes affectueux dans lesquels j'annonçais la naissance de ma Noire ont réagi au quart de tour :

- Et la Noire ? C'est de la trahison !

- Oui, de la haute trahison. C'est justement le titre de la confession que j'ai commencée pour me soulager.

Cà me fait mal au cœur en partant sur « La Bleue » - ça y est, le nom est lâché ! - et de laisser la Noire.

Cette Bleue, c'est mon démon de midi, l'occasion de retrouver une certaine puissance, d'y croire, il faut

bien que vieillesse se passe : autant que ce soit dans les illusions. C'est aussi la dernière vraie bicyclette avant le vélo d'appartement qui me guette pour les temps où je ne pourrai plus lever la jambe pour monter sur une bicyclette.

Cette Bleue marque bien une transition.

Avant elle, il y avait « La Bordeaux », la randonneuse chic - elle vient du quartier de l'arc de Triomphe à Paris - de mes vingt ans que j'emprunte encore pour aller en ville à Metz, la svelte « Champagne » de l'Izoard, du Tourmalet que je retrouve avec plaisir à Antibes où elle m'attend, et surtout la sûre, la rondouillette mais la belle « Noire » des vingt jours de Thonon - Trieste, du Stelvio. Mes vingt ans, l'Izoard, - mon premier 2000 à cinquante ans passés -, Thonon - Trieste entre vallées et cimes, entre Suisse et deux Italie (s) - l'Italienne et la germanique... ; mes yeux s'embrument au défilé de toutes ces images.

Avant étaient l'espoir, l'inconnu, l'émerveillement devant la haute montagne et aussi soi-même, pourquoi ne pas le dire ?

Après « La Bleue », ce sera...

- Et bien, mon ami, qu'est-ce que cette sensiblerie de mauvais aloi que tu affiches pour masquer ta culpabilité. Faux jeton.

Cette haute trahison me fait dérailler

- Oui, c'est cela. Tu sais bien que l'avenir sera ce que tu en feras.

Bernard Migaud
Metz

NOUVEAUX COLS EN BELGIQUE

Cinq ans déjà ! Et oui, le 6 avril 1985, avait lieu l'inauguration du col de la Croix Jubaru à Tournai. Depuis ce jour, des milliers de cyclos ont franchi ce passage, inventé par l'Union Audax Tournai.

Entre-temps, les chercheurs de cols belges ne sont pas restés tranquilles.

Le second col belge, signalé sur les cartes IGN depuis plus de 40 ans -qui peut donc prétendre être le tout premier-, est le col du Rideux. Une croix commémorative a été érigée sur son sommet avec le texte suivant : « Ave Maria, Montes et Colles, Benedicite dominum ; Notre Dame aux Bois, protégez nos prisonniers et absents - J. Maguin me plantavit. »

Non loin du Rideux se profile de Pas Bayard. Lieu prédestiné ? Il relie les vallées de l'Ourthe (Barvaux) et de l'Aisne (Pont d'Erezée). Partant de Barvaux il m'a fait rêver de son grand frère, le Col Bayard en partant de Gap. C'est un passage peu marqué, mais n'y-a-t-il pas des cols du même type en France ?

Après ces deux cols de la province du Luxembourg nous nous dirigeons vers la province de Namur.

Pendant l'hiver 88 / 89, la petite caisse d'un club cyclo de Falwinne a permis l'installation de 4 panneaux de sommet. Tous se trouvent dans les environs de Profondeville : le col du Suary, du Marly, de la Charlerie et de la Ronchinne ont une altitude plus haute que 300 de leurs confrères français. L'histoire de cols s'appuie sur une habitude d'un pays, plus que sur une réelle exactitude géographique. Quelle explication peut-on donner au fait que les cols au nord des Vosges n'aient pas d'équivalents de l'autre côté de la frontière pour les mêmes reliefs.

L'Ascension de ces cols belges n'est pas toujours aisée sur un vélo. Mais les cyclotouristes belges n'ont que l'ambition de donner aux néophytes l'envie de se frotter aux grands cols de haute montagne et surtout d'attirer de nombreux cyclos dans nos belles régions.

Repère des cols belges :

Col de la Croix Jubaru 99 m 51-17-37-22 CV
Col du Rideux 358 m 214-07-64-83 CV
Pas Bayard 329 m 214-07-50-98 N841
Col de Suary 198 m 214-05-23-44 CV
Col de la Charlerie 225 m 214-05-23-59 N951 / N954
Col du Marly 205 m 214-05-24-84 CV.
Col de Ronchinne 240 m 214-05-61-83 CV.

Germain Geenens
Ronse/Renaix (Belgique)

LE CYCLO AUX CENT VISAGES

Certains, sans réfléchir, dans le cyclotouriste
Ne voient que le sportif, randonneur au long cours
Dont le vélo serait, comme l'eau du curiste
L'assurance santé, prise pour les vieux jours.

Pour d'autres, plus nombreux, ce n'est qu'un vil touriste
Qui aurait usurpé le titre de sportif
Allant sans se presser, tranquille tel Baptiste
Voir des panoramas ; quel jugement hâtif !

Pour d'autres, tout de go, ce n'est qu'un égoïste
Avide de plaisir, tel un épicurien
Savourant la nature avec son âme artiste
Mais qui garderait tout, ne partagerait rien.

J'en ai même entendu, Oh Dieu quelle bassesse !
Dire que le cyclo était un cas social
Un genre de drogué, un adepte de messe
Dite au matin de Pâques sur un ton très spécial.

Si tout cela comporte un soupçon de lumière
Il manque l'essentiel pour comprendre un cyclo
Ne croyez surtout pas, pour son allure altière
Que trois ou quatre idées suffissent comme enclos.

La meilleure façon, la seule raisonnable
De vraiment le connaître, c'est d'aller avec lui
En voyage le jour et le soir à sa table
Pour enfin découvrir ce qui dans ses yeux luit ;

Tout ce qu'il accumule pour quand il sera vieux,
Tous ces précieux instants, trop tôt évanescents
Quand la nuit qui s'avance allume dans ses yeux
La timide étincelle des souvenirs naissants.

Alors vous comprendrez que le cyclotouriste
C'est bien plus qu'un sportif, qu'un visiteur pressé
Qu'il a dans un corps sain, l'âme d'un humaniste
Qu'il est tout équilibre, dans un monde stressé.

Roland Romero

LA CITADELLE EST-ELLE IMPRENABLE ? (OU LA REVOLUTION DES COLS)

Si je vous dis Cols de la Bataille (05/182), de Conode (05/183) de la Pourtanelle (09/262) ou encore de la Caumette (64/351), ces noms sont peut être évocateurs à côté des Galibier et Tourmalet. Et pour cause, ils sont muletiers et peu praticables. Mais leur point commun est plutôt, en cette année révolutionnaire, leur altitude : 1789 m. Seul le premier cité a eu droit à la couverture de notre revue n° 17. Combien de nous en franchir le sommet en bonnet phrygien ? Je ne sais !!!

Si Paris posséda l'original de la Bastille, Grenoble en a le privilège d'une côte célèbre. Mais point de col à ce jour. Au mieux, je n'ai trouvé que celui de la Citadelle (83/39), à l'altitude modeste de 261 m. Mais compte tenu que c'est un « muletier », il faut encore trouver le moyen de la prendre d'assaut. Ne possédant pas mon VTT et n'ayant pas de carte au 25000ème, il fallut trouver le passage. D'abord la route qui relie les cols de Gratteloup au Babaou, en passant par la Mouillère d'Aubet, culmine de 50 m le site du col par un à-pic très boisé. A travers les arbres on distingue une piste en terre qui rejoint l'esplanade du col. C'est après un long va et vient le long de la route et en croyant vraiment à l'invincibilité de cette Citadelle, que je trouve un minuscule passage dans le maquis, invisible depuis le bitume. Je commence mon avance légèrement descendante vers le point névralgique. Cet accès est peut être moins défendu de ce côté du versant. Finalement, les obstacles naturels en font une défense de premier choix. Ce n'est que caillasse, ravines, ronces et autres épineux, plus aptes au passage d'un Tout-Terrain qu'à une randonneuse. Après deux kms de griffures, mais sans crevasion l'endroit est investi en solitaire. Le silence n'est troublé que par le passage des voitures plus haut, dans les arbres. Désormais il faut descendre. Le sentier est devenu une route en terre plus large, mais bien pentue. Elle serpente à travers les arbres du Massif des Maures. Le bruit de la N1e 98 se rapproche. Bientôt un carrefour me laisse le choix. J'opte pour la droite pour rejoindre Gratteloup. Pendant quelques kms, je vais encore profiter de la quiétude de la forêt. Le chemin va bientôt se terminer, mais que diable fait cette maison sur la gauche ? Le plus inquiétant, c'est cette grille qui me bloque l'accès au goudron et qui est obstruée par une R4 verte. Pourtant je n'ai vu aucune trace de propriété privée sur le moindre panneau. Tels ceux qui ont tenté les cols de la Glacière ou de la Chamboite, en terrain militaire, j'avale les 100 derniers mètres qui me reste à faire et retrouve le bitume libérateur. Au passage, un coup d'œil m'indique « Maison forestière de ...- Propriété de l'O.N.F. ». Heureusement cette fois, la Citadelle était sans défense et bien prenable.

Je ne sais si certains cols furent au courant que cette « Bastille » était tombée, mais durant la Semaine Fédérale (où nombreux furent les chasseurs de cols à l'affût du moindre panneau, par exemple aux Limites), on pût remarquer que cela grondait dans le monde des cols. Par exemple, la Croix Trévingt et le Gué de la Chaux revendiquaient le nom de « COL » qui était leur propriété jusqu'en 1981 (Cf : Guide du cyclotourisme de la F.F.C.T.). Il en était de même pour le Brouilly et le Parasoir. Même les Limites cités plus haut, qui arborait un beau panneau bleu avec son altitude avait perdu son titre de « colesse » durant la même année. Et je crois à en lire les textes de mes autres confrères, que beaucoup ont remarqué ce début de révolution dans le peuple des cols. A quand le retour des titres de cols à ceux qui le méritent, alors que d'autres ont ce privilège. Sans parler de ceux reconnus par les topos de G.R., et non par les cartographes.

Nos collègues pédestres franchissent des cols sur des G.R., non reconnus par nous cyclos. En arriverait-on à inventer des cols selon la pratique de tels randonneurs. C'est à croire que cette « colite » est plus grave qu'on ne le pensait.

D. Remond
(Cyclo Vallée de Chevreuse)

ENTRE CHAMPAGNE ET FOIE GRAS

Traditionnellement avant que l'année arrive à son terme, Reinette et moi, enfourchons nos bécanes pour une ultime escapade, originale, autant que possible, hors de la vue de notre clocher : Saint Martin XII siècle après J-C.

L'an dernier, c'était là-haut, vers la chapelle du Rat, une bouclette sinueuse et « vallonnée » d'une soixantaine de km. Ce 30 décembre 1989, ce sera le Tour du Mont Gargan.

La fin des randonnées organisées marque pour certains le début d'un relâchement hivernal ; pour d'autres, l'activité est réduite mais continue. Les règles du monde cyclo sont ainsi faites : chacun fait ce qui lui plaît et c'est tant mieux !

Faisant partie de cette deuxième catégorie, Reinette et moi commémorons la fin de l'année et donc celle de la saison sportive et touristique par un circuit amélioré, un repas de Saint Sylvestre en quelque sorte.

Le T.M.G. c'est un parcours assez musclé, surtout quand le thermomètre flirte avec le 0, les muscles ne carburent plus avec la plénitude nécessaire. Un circuit de 62 km qui prend son « envol » des hauteurs de la tour de Masseret (Corrèze) sera le menu du jour.

Avec l'élan, le col de Larenges (alt. 445 m) est atteint dans le quart d'heure suivant. D'après les éminents chercheurs de la Confrérie des 100 cols, ce passage est situé quelque part sur la D20E qui devient la D43 lors de son entrée en Haute-Vienne. La modeste descente de ce col modeste conduit à la modeste gare de la Porcherie. Le rail, la route, la rivière aussi : la modeste petite Briance prend sa source non loin de là. Vous avez compris, rien d'excitant ici... si ! La grimpée menant au bourg de La Porcherie juché sur son piton à 500 m d'altitude.

La D43 traverse le plateau séparant les vallées de la petite et de la grande Briance que nous franchissons après une descente boisée et glaciale. Face à nous, la montagne du Gargan nous barre l'horizon. La Croisille/Briance traversée, nous débutons l'escalade par la voie directe, celle qui pendant 5 km à travers bois de châtaigniers en bas et de sapins verts en haut ne nous permettra jamais de souffler tant la pente est constante.

Vers le haut, de récentes coupes de bois nous offrent de belles échappées vers le nord et nous permettent de mesurer l'altitude que nous avons acquise.

La descente, après une pause vestimentaire, moins pentue, serpente en s'alignant sur les courbes de niveau . La vue sur le Mont Gargan, au sud, est impressionnante : par delà Sussac, étalé dans un bocage de pâturages et de guérets, la bordure occidentale du plateau de Millevaches nous fait face.

Les routes limousines ne sont pas simples : pour passer le pont enjambant la fouguese Combade, il faut monter, et monter fort à Beauvais, puis Champs d'où l'on bascule - le mot n'est pas exagéré - dans le profond vallon de cet affluent de la Vienne. La remontée sur Doms n'en serait que plus pénible à négocier si les charmes de l'éden bucolique traversé ne venaient pas en atténuer les difficultés physiques rencontrées.

Paisible hameau d'altitude, Doms connaît une agitation hard à l'occasion d'un festival de rock organisé chaque année en été. Pour l'heure, seuls quelques rapaces tournoyant en quête de mulots troublent de leurs cris stridents la quiétude des lieux. Les bâtisses de granit construites aux pieds des châtaigniers séculaires regardent passer les cyclos sans bouger une tuile ; parvenus à l'altitude 576, nous quittons la route de Chamberet pour tomber dans le vide (?) le soleil dans les yeux, la formidable masse sombre du Mont Gargan nous barrant l'horizon . Nous descendons si bas, dans ce vallon sauvage et étroit que la Combale, encore elle ! Partout en une succession de cascadelles que j'ai l'impression de pénétrer dans l'ancre du

monstre Gargan ! Nous ne restons qu'un court instant dans ce sous-sol, car sitôt franchi le petit pont de pierre, la rampe...les rampes abruptes, puis moins, vont se succéder et nous allons nous hisser laborieusement vers les lieux moins austères, moins humides.

C'est le hameau d'Exidieux qui nous accueille avec son usine à cochons, idéal, pour vérifier nos sens olfactifs, désagréable quand on a le souffle court. Les bornes kilométriques annonçaient depuis longtemps Saint Gilles des Forêts, le voici enfin : sa petite chapelle en granit, ses rustiques maisons limousines, sa quiétude montagnarde lui donnent un cachet exceptionnel trop méconnu des cyclotouristes.

La route dite « touristique du Mont Gargan » toute proche, fait de l'ombre à ce beau village. Nous, c'est le sommet tout proche qui nous fait de l'ombre, mais sitôt Forêt-haute atteint, nous retrouvons... le soleil, la chapelle du Gargan, une vue magnifique vers le bassin de Sussac où nous sommes passés un peu plus tôt, et ... ouf ! ... une route qui, si elle ne descend pas, va nous mener à Surdoux plus tranquillement. Comme on dit : « on va se refaire une santé ».

Nous sommes au plus haut de notre périple, il reste environ une vingtaine de kilomètres, le moral est en hausse : pour le connaître, c'est facile, il est toujours inverse à la pente ! Tiens, si nous avons des VTT, nous monterions à la chapelle par le muletier. Vu d'ici, il est particulièrement engageant !

La route qui va de Surdoux à Meilhards est elle aussi digne d'intérêt (dans ce sens là), pensez, « ça » descend tout le temps. Le panorama offert sur les Monédières est ininterrompu... bref, ça baigne. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais en descente, et quand c'est beau, ça ne dure jamais ! Déjà Meilhards et Reinette qui a souffert de la... multitudes des grimpées s'inquiète :

- « on va le payer » dit elle, calmement

- « non, ça m'étonnerait » esbrouffai-je, effrontément.

Il faut croire que le ton était rassurant car elle me crut, et elle eut raison !

Passé Meilhards, une douce déclivité nous promène en de multiples contours et voici Le Breuil de Meilhards, village aussi étiré que son nom l'indique.

Et après demanderez-vous ? et bien nous descendons, et oui, je vous l'ai dit : c'est une route fantastique, enfin pas trop quand même, car la tour de Masseret est maintenant en vue et une tour... suivez mon regard... non, pas en bas... oui, en haut, c'est ça, une tour ça domine et croyez moi la tour de Masseret domine... - surplombe serait mieux approprié - la base de loisirs des Bertranges où nous aurions du laisser la voiture.

Je ne vous donnerez pas mes impressions pendant l'ascension car vous rigoleriez tellement que vous en mettriez pied à terre. Nous on n'a pas rigolé et pourtant on a mis pied à terre !

Voilà une DER qui laissera un agréable souvenir et rappelez-vous, le T.M.G. c'est une belle balade. Tiens... c'est une idée, je vous y invite et vous donne rendez-vous le 7 octobre prochain à Masseret (1). Vous savez bien que les cyclos ne sont pas égoïstes et aiment partager leur bonheur et leurs trouvailles.

(1) Masseret : concentration d'automne et des Cent Cols en Limousin.

Francis Degeix
Limoges

MONTAGNES D'ITALIE

Lombardie, été 89,. Soleil Généreux, longs jours favorables aux randonnées montagnardes. Base de départ : Bormio, versant sud du Stelvio. Plus précisément : Cepina, où nous sommes gaiement et cordialement reçus au camping « Cima de Piazzini ». La joie !

A nous pour trois jours les petites routes et sentiers de découverte des Alpes Rhétiques :
Moitié vélo, seul, le matin
Moitié marche, à deux, l'après-midi.

VALLE DI LIVIGNO : SAMEDI 8 JUILLET

V : Départ à l'aube : Bormio, Valdidentro, le val Viola encore sombre entre les monts. Allure calme pour attendrir les 1000 m de dénivellée de la route qui en 15 km mène au Passo di Fascagno (2291 m). Radieux sous le soleil, ce col magnifique semble taillé à la hache dans le roc. Joli décor pour opérette montagnarde.

Descente à Trépallo : bien emmitoufflé, ça va, tout juste... La montée qui suit, à rythme soutenu, est un morceau bien agréable. Un parcours superbe aux deux flancs de ce Val Vallaccia à la pure beauté sauvage. Le Passo d'Eira (2209 m), très large, offre un panorama étendu sur la barrière circulaire de hautes montagnes cernant l'enclave de Livigno. Contemplation.

La descente en souples courbes découvre dans son ensemble Livigno, bel alignement de hameaux établis au long du Spöl, et que prolonge en aval le miroir allongé du lac de Gallo : remarquable vue aérienne de cette vallée de Livigno, étroite et si belle.

Ah Livigno.. Village inoubliable, au même pittoresque, au même attrait qu'Andorre. Comment ne pas accorder un peu de flânerie à cet habitat montagnard (1800 m) aux typiques chalets aux bois patinés, aux boutiques inénarrables au cachet vieillot, particulièrement curieux.

Par ce temps splendide, la montée tranquille de la haute vallée du Spöl est un divertissement de choix qui aboutit à la Forcola di Livigno (2315 m), une belle échancrure de la barrière rocheuse.

Fascagno - Eira - Forcola, quel régal cette trilogie des cols routiers de Livigno, quelle succession de beaux tableaux montagnards !

M : L'après-midi n'est pas moins intéressant. Une bonne marche en terrain accidenté nous conduit à un admirable petit lac, sous l'à-pic des roches du Minor : ici la flore alpestre étale la variété de ses espèces toutes si colorées, avec en particulier de jolies anémones soufrées. Le retour est fort plaisant par le col de la Stretta (2476 m). La nature ne peut mieux nous gâter : tout n'est qu'harmonie et lumière : c'est exquis.

PASSO DI GAVIA : DIMANCHE 9 JUILLET

V : Au petit matin, je traverse Bormio, où un groupe cyclo se rassemble. La montée du Valfurva est un bon échauffement, alors que cette vallée encaissée reçoit le premier soleil. Les cyclos de Bormio me rejoignent à Santa Caterina : échangeons les « buon giorno » d'usage, et je laisse passer, incapable de converser en italien, et désireux de m'en tenir à une allure modeste pour si possible grimper avec le sourire ces 900 m en 12 km, corsée d'un raidillon à 16 %.

D'emblée, elle me plaît, cette mince route qui se faufile en lacets assez pentus dans la forêt. A la sortie du bois, le paysage qui s'ouvre à moi me ravit pleinement ; et quelle joyeuse symphonie de couleurs : les pentes verdoyantes encombrées de roches sont égayées du bleu des gentianes, du brun ou du mauve des chardons, du rose vif des nombreux massifs de rhododendrons, et encore du blanc, du jaune, du rouge de quantité de fleurs plus modestes.

Voici un important chalet d'alpage, et tout autour dans les pâtures ses gracieuses petites vaches grises qui ne craignent pas la pente. Un marcheur m'encourage « Forza ! Forza » Cette fine route qui serpente à 10 % en cette montagne fascinante, une progression souple d'un effort régulier qui ne fatigue nullement, un ciel d'azur immaculé, la caresse du soleil... Eh oui ! c'est l'ivresse !

Une large courbe panoramique me dévoile la fameuse rampe contre l'à-pic rocheux. En pareille situation, 28 x 28, et ça passe très allègrement ! Quelle exaltation , quelle volupté au sein de ce site impressionnant !

Pente à présent plus douce, sifflet incisif d'une marmotte qui surveille son pierrier, route qui devient presque plate dès le refuge Berni. Vite arrivé au lac Gavia. Un dernier ressaut, et c'est déjà le col, qui marque hélas ! la fin d'un intense plaisir. J'y retrouve les cyclos de Bormio, heureux de me venter leur sensationnel Passo di Gavia (2621 m). Comme je les comprends bien ! Je ne peux rien suivre de leurs propos volubiles, mais les « splendido » et « grandioso » m'invite à répondre : « bella montagna ». Nos yeux rient, nos mains se serrent : instants délicieux à partager. Notre bonheur s'épanouit sur cet horizon de riantes montagnes.

Toutefois, pour nous, cyclos, ce merveilleux Gavia est en passe de perdre une partie de son charme : les travaux d'élargissement et les murs de béton vont leur train et préparent une route moderne qui n'aura plus la saveur de cette petite route tortueuse.

M : Durant deux heures , nous marchons largement tout autour du col, découvrant le tracé tourmenté de la route qui gravit le versant sud, profitant de l'air pur et du bon soleil, admirant de belles mousses sur les roches et les fleurettes entre la pierraille, au pied des cimes à 3000 m : Gavia (3223 m) et Tre Signori (3359 m). Splendeur.

Comme nous revenons au refuge Berni le ciel commence à se couvrir. Nous voyons sur le versant opposé le sentier qui mène au refuge Gavia, et de là grimpe en 500 m de dénivelée au Passo della Sforzellina : c'est la promenade que nous avons projetée.

Nous hésitons, le temps s'assombrit de plus en plus, les nuages sont menaçants. Commençons par une petite visite à la jolie chapelle, puis à l'imposant monument surmonté d'un aigle. Survient alors un de ces orages dont nous pourrions nous souvenir.

Réfugiés dans la voiture, nous sommes au cœur du spectacle ; nuages poussés jusqu'au sol par de brèves rafales, illuminations des éclairs, fracas du tonnerre répercuté par les monts, pluie violente plombée de grêle... Ce déchaînement est d'assez courte durée, mais la pluie tombe dru et persiste, la montagne est submergée de nuées.

A regret nous quittons le Gavia et regagnons Bormio.

VALLE DI FRAELE : LUNDI 10 JUILLET

V : Matin sombre, temps bouché : départ repoussé à 9 h. A la sortie de Bormio, je découvre le pittoresque village de Prémadio, tout étagé sur la pente au long d'une belle montée en virages. Pour accéder au val de Fraele, bonne route non revêtue qui domine le Val Viola, puis grimpe en une impressionnante série de courts lacets au pied de la haute muraille du Plator (2900 m). Pente agréable, un petit tunnel, et me voici sans peine au col Torre di Fraele (1800 m). De cette ancienne tour fortifiée, la vue est magistrale sur la petite route de la vallée. Par ce temps sombre, ce paysage sauvage est saisissant, cette vieille tour presque sinistre.

Légère descente jusqu'à deux petits lacs et une ferme enserrés dans de belles pâtures verdoyantes et fleuries. Une montée assez sèche pour atteindre le bord du lac artificiel de Cancano. Chemin rugueux, pentes couvertes de rhododendrons. Souvenir de l'orage d'hier, beaucoup de grandes flaques à contourner en un amusant slalom.

Après la route parfaite sur le second barrage, le chemin caillouteux longe le lac de San Giacomo sur l'autre rive. Et... chance ! Le soleil perce, en quelques minutes le ciel est dégagé et retrouve son azur méditerranéen.

Elle me plaît beaucoup, cette large combe de Fraele, bien que noyée pour la production d'électricité et que les lacs artificiels ne me séduisent jamais tellement. Les deux lacs, qui travaillent en reprenant une partie des eaux utilisées au circuit précédent, sont alimentés de toutes les eaux vives qui dévalent des deux versants de la combe, l'Adda étant le principal de ces torrents.

De belles échappées vers le Val Tréla, puis vers le Val Alpisella. Au bout du lac, la chapelle San Giacomo, et de suite le large Passo di Fraele (1952m). Un coin charmant, bordé de jolis pins.

M : L'après-midi, sous les mélèzes d'abord, puis coupant les alpages, parmi fleurs et troupeaux épars, un chemin très plaisant nous procure la joie d'une bonne marche. Nous suivons la longue et haute barrière rocheuse du Ferro (3000 m), nous trouvons belles les sources de l'Adda, et nous parvenons au col bucolique d'Alpisella (2285 m). Quatre heures de ravissement dans le décor enchanteur du Val Alpisella.

Larges espaces de belle nature, aussi accueillants aux cyclos qu'aux marcheurs, car peu fréquentés, Livigno - Gavia - Fraele nous laissent de bien attachants souvenirs de ces lumineuses montagnes d'Italie.

Jean Duchamp
88230 Fraize

PLAIDOYER POUR VARS-IZOARD

Une très belle épreuve cyclo que j'ai eu le plaisir de réaliser plusieurs fois, mais qui, malheureusement, n'a plus la faveur des cyclos. Pourquoi ?

Il faut reconnaître que la concurrence est rude dans la région avec les épreuves organisées par l'UFOLEP : la Marmotte, la Louison BOBET, le Chamois, où l'on retrouve une ambiance « course ». Mais tout de même, « Vars - Izoard » n'a rien à envier à ces organisations au point de vue parcours, avec ses deux cols prestigieux ! Nous sommes des cyclotouristes, que diable !

Au départ de Briançon, ville la plus haute d'Europe, le parcours est magnifique. Puis c'est Guillestre où l'on attaque le col de Vars (2108 m, B.P.F., B.C.N.). Les grimpeurs ailés pourront s'en donner à cœur joie. La descente sur Saint Paul sera vite avalée, et on atteindra Barcelonnette par des gorges très jolies. On descend ensuite le vallée de l'Ubaye jusqu'au lac de Serre-Ponçon où elle se jette. On grimpera la côte assez raide du Sauze et on rejoindra Savines le Lac, après avoir salué au passage les demoiselles coiffées. C'est ensuite Embrun sur son rocher à l'autre bout du lac. Nous traversons à nouveau Guillestre pour remonter la vallée du tumultueux Guil. Avant Château-Queyras, nous bifurquons à gauche. C'est alors le morceau de bravoure : le col de l'Izoard (altitude 2361 m. B.P.F., B.C.N. pour les initiés).

Un col inoubliable où les grimpeurs prendront « leur pied » ! sans mettre pied à terre ! Et sans oublier de remplir les bidons à Arvieux, dernier point d'eau avant le col. Quelle grimpée ! Quel panorama, si vous avez encore la vue claire ! Nous voici à la Casse Déserte, avec, sur son rocher, les stèles à la mémoire des exploits de Coppi et Bobet, réunis ici pour la postérité. Nous poursuivons modestement notre route... Encore un dernier effort. Le sommet est le bienvenu, avec un dernier point de ravitaillement. Le temps est beau, le ciel bleu. Nous pouvons alors savourer la valeur de notre ascension et nous laisser aller dans la longue descente sur Briançon. Après 220 kilomètres de randonnée cyclotouristique dans un panorama inoubliable, une bonne douche décontracte nos corps fatigués mais heureux !

Pour l'édition 89 de « Vars - Izoard », nous étions une quarantaine de participants. Vraiment pas révolutionnaire ! Cette épreuve mérite beaucoup mieux. Elle ne survivra pas si les cyclos que nous sommes s'en désintéressent. Il y a des possibilités d'hébergement au centre d'oxygénation de Briançon où ont lieu départ et arrivée.

Alors, pour 1990, réservez le dimanche 29 juillet et réalisez une belle randonnée F.F.C.T. « Vars - Izoard » de 220 kms ! Chiche ?

Jean-Claude Mouren
C.S.P Aix en Provence

PRIERE

Françoise Vacher 1901-1988

Cimetière de la Fouillouse (42), le 28.05.89

Au nom de mon père qui n'a pas cru devoir satisfaire aucune de mes envies de bicyclette

Au nom de mon fils qui a cru devoir satisfaire toutes les siennes

Au nom de Collet de Saint Esprit (06-20a) qui m'a souvent inspirée

Au nom du Pape (06-102), du Cardinal (83-29c) et de l'Evêque (83-10) que j'ai servis

Au nom de Notre-Dame (83-42b) et des Anges (34-146) que j'ai invoqués

Au nom de tous les Chapelets (07-18a) que j'ai récités

Au nom de Marie Elodie Collandre Tarreyres dont je suis la Belle fille (13-12)

En dépit de tous les péchés dont je me suis accusée en confessionnal (83-46)

Veillez être indulgents pour cette très sainte collection de 259 cols

La plus religieuse

La plus biblique

La plus évangélique

La plus chrétienne

La plus hérétique

La plus orthodoxe

La plus catholique

La plus apostolique

La plus gothique

La plus ecclésiastique

La plus baroque

La plus réformée

La plus déformée

La plus charismatique

La plus escatologique

La plus dévote

La plus pieuse

La plus priante

Que j'ai pu constituer

Avec 113 Saints cols de Saints et Saintes

Avec 74 cols de Croix de toutes tailles et altitudes

Veillez m'accepter à titre posthume dans le Paradis (11-163) de votre Confrérie. Je vous le demande humblement au nom des mérites et des démérites de mon fils bien-aimé.

L'IZOARD DIX ANS APRES

Remonter un col une deuxième fois, une XIème fois, est banal. Je ne l'ai jamais fait : désir de voir un paysage nouveau, souci de ne pas dilapider mes forces sur un seul obstacle.

« Jamais » n'est jamais tout à fait vrai. Il y eut une exception pour le gentil Petit-Saint-Bernard qui inaugura le premier 2000 d'Annie venue en retard à la bicyclette.

Il y en eut une deuxième, plus volontaire, en cette année 1988 où je suis revenu sur le terrain de mon premier col alpin en même temps que mon premier 2000 à moi. Ce col n'est pas n'importe lequel : l'Izoard s'il vous plait.

Frappé dans ma jeunesse par l'exploit de Gino Bartali qui gagna deux fois le Tour de France à dix années d'intervalle - 1938 et 1948 -, petit à petit l'idée s'est fait jour de récidiver comme lui. En 1978, il n'en était nullement question ; j'étais alors trop estomaqué d'avoir vaincu l'Izoard ; l'idée est venue comme ça, doucement, à mesure que je progressais dans l'Art de l'escalade vélocipédique :

- Et si je retournais sur le lieu de mon initiation au plus grand mystère de la pratique du vélo, la montée au-delà de 2000 ?

Alors qu'approchait l'année 1988, la vague idée se muait en nécessité. L'Izoard m'attirait.

Pour être plus près de Lui - la majuscule mais oui, pour ce col qui est aux cieux - ma randonnée annuelle d'une semaine fut fixée entre Ardèche, Lozère et Haute-Loire, histoire de m'entraîner et d'épingler quelques cols nouveaux.

Le mardi 5 juillet au soir, je débarque donc à Briançon. Beau temp. Mais le lendemain matin, sur le coup de 5 heures, la pluie tambourine sur les volets, sur les toits. Mauvais présage. A 6 heures, elle continue : je me lève néanmoins, entrouvre un volet : un ciel tout noir. Tristesse et désolation. Annie ronchonne, encore tout imbibée de la pluie qu'elle venait de subir dans cette Ardèche censée toujours ensoleillée :

- Je ne monte pas là-haut. Tu fais ce que tu veux ; moi, je reste

Je me prépare sans grande conviction, jetant un œil à la fenêtre entre deux coups de rasoir. Ciel toujours noir. Et puis, au moment de descendre pour le petit déjeuner, avec Annie en tenue de ville puisqu'elle a définitivement abdiqué, un dernier coup d'œil sur la vallée vers le sud me permet de découvrir, d'admirer, la plus belle chose qui soit pour un cycliste : un embryon de ciel bleu entre des nuages tout noirs. Voyant ma mine contrite, Dieu, qui est aux mêmes cieux que l'Izoard, a eu pitié de moi.

Alors que nous petit-déjeunons, un œil sur ma tartine, l'autre dehors, j'observe le petit coin de ciel bleu devenir grand. Mon visage se détend. Remontés dans la chambre, je me hâte vers la fenêtre, me penche ; les nuages noirs ne sont plus qu'un maigre souvenir autour des cimes, le bleu est la couleur dominante. Miracle du temps dans les Alpes. Annie revient bien sûr sur sa décision, se change et nous partons pour « mon » Izoard.

Il y a dix ans, néophyte, j'&tuai les premiers lacets, inquiet sur l'issue de ma tentative ; ils étaient durs. Bien que j'en ai connu d'autres, je les trouve encore durs aujourd'hui ; je les respecte, inquiet par dix années de plus, prudent car je sais ce qui m'attend. Le profil est imprimé dans ma tête de façon indélébile : une pente immédiate coriace donc, une pente plus raisonnable ensuite, une descente même jusqu'à Cervières et à nouveau une pente qui va croissant depuis le hameau du Laus, à travers la forêt, jusqu'au sommet dénudé. Je me freine, je freine Annie qui suit mes conseils mais le regrette vite ; à Cervières, elle décide alors de vivre sa vie, seule, et s'envole sans même me dire adieu.

Alors que je monte, les deux époques se mêlent : 1978, 1988. Je me rappelle mes sensations d'il y a dix ans. Quelle était merveilleuse cette découverte de la haute montagne et de mes possibilités à bicyclette que j'ignorais. Ce n'est pas mal aujourd'hui de les avoir conservées, d'aimer encore la haute montagne pour y souffrir sans (trop) rechigner - il y a un passage particulièrement coriace dans la forêt de l'Izoard - de m'extasier toujours, en un mot d'être encore heureux sur ma bicyclette.

A part le hameau du Laus qui m'avait paru mort et qui vivrait davantage aujourd'hui - un hôtel : existait-il en 1978 et ne l'aurais-je pas vu, obnubilé, tendu que j'étais, les yeux rivés sur la route ? -, à part le café hôtel de Cervières sur la gauche où j'avais consommé - tout en jugeant la pente qui s'amorçait - et qui est maintenant fermé, à part cela, les choses ont pourtant changé.

Le soir de cette journée mémorable de 1978, regardant dans la glace mon visage fatigué, les traits tirés, j'avais découvert un cheveu blanc, mon premier : aujourd'hui, les tempes grisonnent légèrement par temps de beau soleil, lorsque les cheveux sortent de la séance de shampooinage.

La bicyclette n'est plus la même, hier La Champagne, aujourd'hui la Noire plus trapue, qui colle davantage à la route.

Les développements ont diminué, singulièrement. Longtemps, au cours de cette deuxième ascension, j'ai gardé le gros pignon en réserve pour me situer dans les conditions d'antan - j'avais écrit « d'avant » sur le brouillon et c'est « d'antan » qui vient de venir à la frappe : dix ans, c'est loin effectivement ; enfin, quelques lacets de la forêt ont remis sévèrement les pendules à l'heure : aujourd'hui, je dois enrouler plus petit.

J'avais peu d'entraînement, j'en ai davantage. Ça sert et ça compense

Surtout, Annie m'accompagne. Mais ne suis-je pas toujours seul ? Annie m'attendait à la maison, elle m'attend maintenant en haut des cols ; ce n'est que le lieu d'attente qui a changé.

Malgré ou à cause de tout cela, cette montée est une belle, très belle, montée. Le col de l'Izoard est le plus beau col qui soit. Pour moi, c'est indiscutable. Il fut le vrai « premier ». Puisse-t-il être le dernier.

Autre permanence en dehors de ma solitude : les gardiens du refuge Napoléon. En 1978, je ne m'y étais pas arrêté, de peur de ne plus pouvoir en repartir, mais ils m'avaient envoyé quelques cartes postales du col que, dans mon récit de l'époque, je regrettais de ne pas avoir suffisamment photographié - la hantise du redémarrage -. Père, mère et fille se souviennent, je m'en rends compte alors que je me fais doré au soleil, au refuge, devant une tarte au myrtilles.

En 1978, j'avais fait une boucle complète, redescendant par Guillestre ; mais je conserve un souvenir amer de la bosse de l'Argentière-la-Bessée, au lieu-dit « Le Belvédère du Pelvoux » ; en 1988, plus comptable de mes forces, jugeant avoir passé l'âge d'une telle performance, je n'ai fait que l'aller et retour depuis Briançon.

Quittant le refuge pour une descente que je vais déguster je lance au gardien :

- dans dix ans !

1998 ! N'est-ce pas loin pour quelqu'un qui commence à avoir de la bouteille, dont les forces ont déjà décliné ? Pour avoir de meilleures chances de ne pas faire mentir le proverbe « Jamais deux sans trois », c'est plutôt en 1993 qu'il me faudra retourner sur les lieux de mes... exploits (?) et en tout cas d'une espèce de « premières amours ».

A bientôt donc, mon ami l'Izoard.

Bernard Migaud
Metz

LES COLS ET SES LANGUES

Pour entrer au Club des Cent Cols un Français ne doit pas quitter son pays. La France a un nombre de cols suffisant pour obtenir un multiple de la centaine nécessaire. Le même compte pour un Italien ou un Espagnol. Mais un Hollandais est obligé de voyager un peu. Et les voyages conduisent par un Col une fois, mais par un Passo, un Joch ou un Puerto l'autre fois.

Le nombre des synonymes pour «col» est grandiose, grâce aux nombreux territoires linguistiques montagneux (hélas, le Hollandais n'a pas un mot unique pour « cols » à cause de l'absence des montagnes). Seulement en Europe occidentale il y a plus de quinze langues avec leur propres mots pour « col », et, pas rarement, plus de quatre synonymes.

A présent l'Europe orientale est plus accessible qu'autrefois, et la possibilité existe d'obtenir «une liste de Cent Cols Synonymes». Qu'est-ce que c'était les noms des cols Ouralien, par exemple ?

Dans les listes des cols il est usage d'indiquer le synonyme pour col à côté du nom. Mais parfois on a le choix de plus de mots. C'est que le col est situé dans une région plurilingues. Dans les Pays-Basques, par exemple, tous les cols avaient un nom français et un nom basque.

Pour éviter embrouillements c'est à recommander d'user le nom et synonyme de col en la langue d'origine de la région, et citer dans une rubrique séparée les noms en autres langues. Alors, pour les Pays-Basques les noms puis être indiqués en basque, pendant que les noms en français ou espagnol sont mentionnés d'après.

Une région dans laquelle il fait de problème quelle langue d'user est la région des Dolomites. Au nord la langue officielle est l'Allemand, au sud c'est naturellement l'Italien. Mais dans la région tous les deux langues sont parlé. C'est-à-dire, avec les touristes. La région a une langue locale, le ladin. Et pour cette raison les fameux cols des Dolomites doit indiquer en ladin. Puisque ces noms ne sont connus universellement, je donne la liste ici, avec les synonymes en allemande et italien.

ladin	italien	allemand
Jeuf de Fauzare	Passo Falzarego	Falzarego pass
Jeuf de Frea	Passo di Gardena	Grödner Joch
Jü de Bürz	Passo delle Erbe	Würzjoch
Jeuf de Fedaa	Passo di Fedala	Fedaia pass
Jeuf de Valparola	Passo di Valparola	Valparola pass
Jeuf de Ciaulong	Passo di Campolongo	Campolunga pass
Jeuf de Pordoi	Passo Pordoi	Pordoi Joch
Jeuf de Sella	Passo di Sella	Sella Joch

Peter DE VAAL
VOORSCHOTEN, PAYS-BAS

EMPLOI DU TEMPS

A défaut d'histoire sentimentale, mon maître Jean-Marie a la sentimentalité historique.

Sa dernière visite à la cité de Carcassonne remonte à un temps certain. Cette fois, n'est pas comme la précédente : il prend le temps pour la visite photographiée. Demain il participera à la Randonnée de la Vallée de l'Aude avec quatorze cents et quelques cyclotouristes venus d'un peu partout. Lors de son exploration des remparts alors qu'ici tout incite au recueillement (en souvenir des victimes de Simon de Montfort, ce baron venu du nord exterminer le Languedoc) un vacarme assourdissant lui rappelle les qualifications et autres essais d'un rallye automobile.

Après une courte nuit sur le ciment d'un hangar de gare (très bon pour la colonne vertébrale selon les sommités médicales) (merci amis cheminots) quelle n'est pas sa stupéfaction lorsque les chers organisateurs de la R.V.A. annoncent que le fameux rallye automobile empruntant le col de Jau, celui-ci pour nous, sera remplacé par le col de Roquejalère. Pas de pot JM était ici presque uniquement pour lui. Décidément même une randonnée super organisée est obligée de céder le pas aux « gros cubes », que même à un moment nous croiserons. Il avait déjà hésité dans le passé, entre Jau et Superbagnères, pour le terme d'une mer-montagne, préférant voir Luchon d'en haut (ce jour-là d'ailleurs, visibilité zéro). Jau ne sera donc pas à son tableau de chasse pour cette fois. De la Roquejalère le Canigou enneigé et nuageux ne nous annonce rien de bon côté météo. Le temps eut été plus clément, j'aurais conduit JM en ce haut lieu de l'art romain qu'est Saint Michel de Cuxa, mais une fois passé Prades, voilà la pluie qui fait sortir la cape. Rejoignons Villefranche de Conflent où le déjeuner nous attend, à portée de fusil de Saint Martin du Canigou. Quel dommage de se trouver dans ce charmant village fortifié, sans pouvoir le visiter à nouveau : mais qu'est ce qui tombe ! Vivons donc sur les acquis précédents. L'après-midi employée à escalader le col de la Llose, ne verra JM ranger la cape qu'aux alentours de la Llagonne. Par petits groupes, après le passage du Calvaire, les cyclos rejoignent leurs différents lieux d'accueil vers Superbolquère, pour une toilette revigorante et un repas bien gagné, suivis d'une nuit réparatrice des dégâts occasionnés par les mauvaises conditions atmosphériques.

En absorbant le petit déjeuner copieux de ce deuxième jour, tout le monde s'est bien rendu compte que le ciel est d'un bleu que l'on ne rencontre qu'en Cerdagne que le givre recouvre la campagne, que les glaçons pendent le long des toits. C'est donc côté temps le virage à cent quatre vingt degrés : « temps mieux » ! La longue descente sur Ur les Escaldes longe le four solaire et voilà que nous remontons la RN 20 en longeant le Carol. Torrent connu lors de vacances adolescentes de JM, qui lui fait des clins d'œil, lui rappelant des baignades glacées, ne faisant pas la une de la T.V. JM adore le Puymorens, surtout aujourd'hui : les centaines de cyclos gravissant à la queue leuleu chacun à sa manière, les dix neuf cent quinze mètres de ce joli col pyrénéen.

Le beau temps printanier incite à la photo et au cyclotourisme que nous aimons, donc point de précipitation, jouissons des panoramas. Vingt et quelques kilomètres de descente, mais il est bien assez tard, car le flux des véhicules de toutes sortes, monte vers Envalira et Andorre, à la recherche de nous ne savons quel paradis ! Ax les Thermes nous accueille dans son flot de touriste du week-end. Le mercure thermométral commence à nous ralentir dans notre progression vers le col de Chioula ; au sommet beaucoup de mes collègues randonneuses s'étendent aux côtés de leurs patrons. Restauration bien méritée aux mille deux cent mètres de Belcaire. Dans la torpeur digestive sur le plateau de Sault, traversant les fameuses forêts de sapin de l'Aude nous absorbons (en Ariège de nouveau pour quelques centaines de mètres) les cols de la Croix des Morts et Del Teil, et rentrons définitivement en Aude par la charmant Babourade ; mon maître rêve aux troubadours du château de Puivert, qui hélas ne nous salueront pas à notre passage avant le col de Saint Benoît, le dernier escaladé dans la foulée étant l'Espinas. Le pétilllement de la Blanquette flatte les papilles de beaucoup à proximité de Limoux, pas de folies aujourd'hui ! Certains reviendront bientôt : « Gorges Audoises » obligent ! Retour à la case départ un peu pressé. Les cyclos organisateurs de la Cité de Dame Carcas nous fêtent comme il se doit.

La semaine de la Saint Jean, nous étions le treizième équipage d'un nouvel Hendaye Cerbère sans histoire. Je ne vous parlerai pas de ces cols classiques jalonnant ce parcours que chaque cyclo doit un jour connaître. Mais JM se souvenant de la bonne parole (écrite) de Pierre Roques, agrémenta la chose par le grapillonnage des cols de la Haute Soule : Haltza, Burdincurutcheta et Orgambideska, dont les pourcentages n'ont rien à envier à leurs glorieux aînés ! Naturellement, à la sortie d'un virage aux chalets d'Iraty, quelques vautours planaient fidèles au rendez-vous !

A fin de comparer les bienfaits de l'oxygénation des crêtes pyrénéennes à la revitalisation thalassothérapeutique bretonne, JM s'aventure en mars, août et septembre sur le « Littoral Breton Cyclotouriste » de Rennes à Nantes par le Mont Saint Michel et les caps finistériens (photo symbole au panneau de Brest en hommage aux amis diagonalistes et Paris-Brestiens).

Chose rare dans nos habitudes montagnardes, nous éluderons le passage au Roc Trévezel avec ses trois cent quatre vingt quatre mètres, point culminant des Monts d'Arrée, ainsi que les trois cent trente mètres du Ménez Hom pointe extrême des Montagnes Noires, pour cause de « purée de pois ».

Au fait, le degré de difficulté est-il plus important au sortir de certaines plages bretonnes ou dans le dernier virage du Tourmalet ?

A comparer

- si l'azur du ciel aquitain est plus bleu que le Roussillonnais
- si la limpidité de la Manche surpasse celle de l'Atlantique voire de la Méditerranée
- si l'opacité des nuages du Tourmalet se coupe mieux que le brouillard breton
- si le sel des marais salants resplendissants au soleil couchant de Ré, est plus ou moins blanc ou gris, qu'en presqu'île de Guérande.

JM reste sur autant d'indécisions !

Pour conclure il vous dira qu'il a choisi les provinces basque et cathare, armoricaine et vendéenne, ces régions aux remous historiques, pour fêter le bicentenaire des droits des êtres humains à l'accession (qui à nous cyclos nous est le plus cher) à la LIBERTE.

Bonne route.

La Randonneuse Occitane
Jean-Marie Bourdelas
Réveil Cyclotouriste de Limoges

Jojo c'est mon copain. Et il est fort mon copain. Il a fait de la compète, même que s'il avait voulu... mais voilà, chaque fois qu'il voulait, il y en avait une centaine d'autres qui voulaient aussi et qui voulaient encore plus fort que lui.

N'empêche qu'il est fort mon copain.

Le vent du col, celui qui s'agite quand on arrive dans les derniers lacets nous accueille de son souffle caressant alors que le nôtre devient de plus en plus court. On s'est promis de faire fort avec Jojo vu qu'on est pas là pour rigoler. Jojo en vélo, il n'aime pas rigoler. Moi j'aime bien, c'est pour ça qu'on s'entend bien avec Jojo.

Le dernier kilomètre s'éternise. Normal, l'escalade d'un col c'est comme l'éternité, c'est surtout long vers la fin. Le coup de pédale est plus facile maintenant. Ce n'est pas qu'on devient subitement meilleurs, non, c'est la route qui s'aplatit à proximité du col.

Jojo dès qu'il voit une bande blanche à travers une route, une pancarte ou tout autre matérialisation qui lui rappelle ses glorieuses arrivées au sprint, il est pris d'un incontrôlable frémissement de l'épiderme du mollet et d'une accélération subite de son rythme cardiaque. Grimpé sur ses pédales, les mains en bas, le menton rivé à la potence, le voilà parti comme une savonnette que l'on voudrait saisir par surprise. Il est fort Jojo...

A folles pédalées, il file vers un horizon incertain dont seul l'autre versant de la montagne détient le secret... Et c'est là que le drame arrive ;
Halte ! Contrôle.

Empêtré dans ses cale-pieds super-automatiques à déclenchement sensitif. Voilà t-y pas Jojo, plus soucieux de ralentir sa machine que de chercher son carton attestant que c'est un honnête cyclo qui est bien passé partout parce qu'il en a les preuves déboucher sur le terre-plein, plein de cailloux d'ailleurs recherchant complètement désemparé une zone de freinage et d'appui.

Dans sa précipitation à vouloir franchir les cols en tête, il n'a pas d'autre choix que de s'accrocher désespérément à la table de camping, qui comme partout ailleurs atteste de la bonne tenue du contrôle, comme à un ultime garde-fou qui viendrait mettre un terme à sa trajectoire improvisée. La vitesse généralement admise et tolérée pour ce type d'atterrissage est rigoureusement réglementée, ne serait-ce que pour garantir la sécurité des contrôleurs.

Mais Jojo a oublié que les courses c'étaient avant - quand il avait les jambes imberbes -. Et la minette qui fait bronzette derrière la table, moulée à la louche dans un splendide string fluo à faire grimper toujours plus haut et dans un même élan tous les pépés du Club des Cent Cols, est en train d'en faire les frais. Détrônée de son pliant, elle se ramasse sur ses coups de soleil et dans le désordre, Jojo et son vélo toujours solidaires surtout dans la difficulté, la table qui bascule sous la poussée, les gobelets pleins de sirop de menthe et grenadine, les tranches de cake au chocolat qui donnent soif mais qui calent et en prime, toutes les feuilles de pointage qui, généreusement arrosées de sirop se teintent d'une touche subite de vert et de rose.

L'opération a duré une demi-seconde record battu. Jojo est content, il en tient un (record).

La minette est furieuse, un string tout neuf ! Jojo est vexé, mais il n'a pas perdu les pédales c'est l'essentiel et c'est même pour ça qu'il est à quatre pattes et deux roues sur la contrôleuse qui baigne maintenant dans le sirop tiède qui s'échappe sournoisement des deux jerricans de vingt litres renversés par la même occasion.

Ce fut une bien belle randonnée tout de même. Et pestant le reste de la journée sur les contrôles de tout crin, qu'ils soient du fisc, de la Sécurité Sociale, des impôts, de vitesse ou placés au sommet des cols. Jojo me confia plus tard que s'il avait voulu... il aurait pu... « Mais quand même t'as vu où elle l'avait mis son contrôle ?

Il est fort mon copain !

P Mounier
Asculyon

HISTOIRE D'UN COL

Permettez-moi, chers amis, de conter l'histoire d'un col : Châtain-Besson en Charente (16) 16-1 (Add 1989)

J'habitais alors (en 1986) à Angoulême, où de joyeux pédaleurs en manque de bosses se sentaient orphelins de col.

Au diable l'avarice, il y a sûrement quelque part une tradition locale, une histoire, un lieu-dit qui fera l'affaire. Notre regretté ami Jean Magret (décédé en 1987 au cours d'une diagonale Strasbourg-Perpignan) nous en souffle mot.

C'est ainsi que je me suis mis en chasse, racolant ici et là syndicats d'initiatives, conseillers généraux et mon ami François Rouet, à la D.D.E. de la Charente à l'époque

Et cartes en mains, nous fouillons. Le choix se porte sur le haut d'une bosse qui sépare deux petites vallées visibles sur le terrain et sur une carte à courbes de niveaux. Le sort en est jeté : ce sera Châtain-Besson. J'y fais plusieurs sorties. Le site est chouette, paraît qu'il y fait froid l'hiver, super ! 666 tours de pédaliers entre le pont, en bas, et le col (en 42 x 18). Reste à voir le maire. Qui est donc celui-ci ? Voyons, voyons...

Ecuras, commune d'Ecuras : Jean-Marie Viroulaud. Extra : Jean-Marie est une sorte de malin à la vision pratique des choses.

*Allô, monsieur le Maire ?

- Oui,

- Jean Roche à l'appareil...

- Ah ! salut

- Voilà ce qui m'amène...

.... 10 minutes...

- Ah, il faut venir me voir, on cassera une croûte, et on verra après sur place.

- OK à bientôt. S'en suivent deux visites : une pour une bouffe avec le directeur de l'office du tourisme et Jean-Marie, l'autre avec mon épouse pour choisir l'emplacement des panneaux. Merci Jean-Marie de nous avoir si bien compris (le petit bistrot du croisement. Il ne s'en plaint pas du col... Bon).

Ensuite, tout se déroule normalement : Jean-Marie achète les panneaux à la D.D.E. qui les avait fait faire (pas conformes...). Je fais une communication très officielle à l'assemblée générale de l'office départemental du tourisme. Le secrétaire général de la préfecture, Monsieur Bougrier, me soutient à deux mains. Merci ami, j'en avais besoin. Enfin, on pose les panneaux et je souris. La presse glosera amicalement, les maires voisins feront la tête à Jean-Marie une fois de plus, mais il en a vu bien d'autres...

Ah oui, Châtain Besson veut dire : châtaigniers jumeaux.

Jean Roche
Metz

4000 M OU LE TOIT DU MONDE VENEZUELIEN

Où trouver le soleil et la chaleur en cette période de brouillard de notre France de novembre ?

L'Amérique du Sud me semble être un lieu propice pour cycler au soleil. C'est vite décidé, dans moins de dix jours c'est le départ.

Après le rituel transport en train vers Paris, puis l'avion qui en un peu moins de neuf heures, me déposera sur le rivage de la mer des Caraïbes, au Vénézuéla.

Un millier de kilomètres parcouru dans des décors de paysages tropicaux pour atteindre Valera capitale de l'Etat de Trujillo, une ville qui déjà annonce que je suis au pied des Andes, demain la journée ne devrait pas être de tout repos...

Aussi de bon matin pour profiter du peu de temps où la température n'est pas trop forte, je démarre en remontant une vallée qui s'élève régulièrement.

Quelques villages sont traversés, et plus l'altitude augmente, plus le paysage devient grandiose, tout le long de la route, de petites maisons forment comme une haie, on y vit très misérablement.

Mais la rampe devient plus sévère, et les kilomètres sont plus longs à parcourir, quelques beaux lacets et, déception, je me retrouve au sommet d'un col de 1840 m, avec à peu près toute cette dénivellation à redescendre !

Au fond de la descente je n'irais pas manger au village de la Mesa comme je l'avais prévu. Il est situé dans un endroit invraisemblable d'accès, sur un plateau dominant tout le coin .

Sur l'autre versant, par contre, les vues sont splendides et compensent bien les efforts de la montée, je viens de franchir les Monts des Sept Lunes !

En remontant le lit d'une nouvelle rivière, le Motanta qui coule en cascasant de la montagne, une petite ville, Tomotès aux rues en très fortes pentes, permet un ravitaillement de fortune.

La route monte, monte, les cultures se diversifient avec le changement d'altitude : moins de 800 m ce sont les fruits tropicaux : bananes, goyaves, mangue, etc.... entre 1000 et 2000 m les champs de légumes : choux, céleris, carottes, poireaux, oignons, passé les 2500 m les pommes de terre. Le ruisseau ne s'embarrasse plus de pont, il traverse la route d'un lacet à l'autre.

3000 m, les cultures ont à peu près disparues, c'est le domaine des « frailejones » plantes laineuses à fleurs jaunes. L'après-midi va s'achever, voici 80 kilomètres que je m'élève sans discontinuer, et le sommet est encore loin ! Dans un des dernier hameaux habité, j'arrive à trouver à me loger chez un brave Andin qui me fera partager sa chambre, mon altimètre marque 3500 m. La soirée se passe dans une petite pièce où nous sommes entassés à 7, enfants et femmes autour d'un brasero fait d'une boîte où brûle un peu de mazout.

Un plat de pommes de terre, des galettes de maïs et du café maison, voici le repas. C'est ensuite la visite à des voisins, un parcours dans une espèce de jeep rafistolée au fil de fer, à travers des pistes frôlant le ravin, quelle soirée ?

Au matin, l'air est vif, les gants et le kway ne sont pas de trop, pour terminer les quatorze kilomètres qui me conduisent au sommet du col de l'Aguila, 4116 m dit le panneau, et le vante comme étant la plus haute route Sud-américaine !

Le soleil inonde toute la montagne, au loin les plus de 5000 m avec leurs glaciers ; une route continue de monter, elle va au col de Pedra-Gorda où se trouve un relais radio, la pente est rude, et vu l'altitude, il me faut reprendre le souffle de temps à autre.

Mais, là-haut, que c'est beau ! L'altitude 4312 m, mon record ! Bien vite je redescend vers des hauteurs moins éprouvantes, en moins de vingt kilomètres j'atteints le premier village important, Apartaderos, il fait carrefour vers les lacs de montagne que je rejoins par un nouveau col de 3354 m. Ici on récolte les pommes de terre, la herse est tirée par un couple de vaches, le tracteur n'a pas sa place dans ces champs aux pentes raides.

Et puis, c'est la descente sur une soixantaine de kilomètres, une descente par paliers, des vues magnifiques, des villages très typiques à traverser, l'eau coule de partout en cascades fraîches et pures, la truite est l'hôte de ces eaux.

En fin de journée, Mérida capitale de l'état du même nom, une ville toute en longueur et en descente, l'hôtel est vite trouvé près de la poste, pour un repos bien gagné après ces deux rudes journées, l'hôtel « Capri » je vous le recommande, et pour une fois j'entends parler français.

Encore une vingtaine de jours dans ce pays, une vingtaine de cols à franchir mais d'une altitude modeste, un voyage surprenant dans un pays offrant encore un petit parfum d'aventure.

Louis Romand
Randonneur Sans Frontière

POUR L'AMOUR DE «NORETTE»,

UN TRESOR ENFOUI DANS UNE CAVERNE DES ENCOURDOULES

Il y a plusieurs centaines d'années, broutait, gambadait, sautait de rocher en rocher, laissant sur les pierres des touches d'un éclat métallique, sur le col des Encourdoules, situé à deux kilomètres environ de l'agglomération actuelle, observatoire idéal, d'où l'on découvre l'un des plus beaux panoramas, une chèvre dont la toison avait des reflets d'un fauve tellement prononcé qu'on aurait dit de l'or.

Visible par les nuits claires, notre chèvre ne se laissait jamais atteindre et disparaissait toujours, dans une grotte inexplorée, sur le versant est de la colline. Là se trouvait un important trésor, caché par le roi Majorque à l'époque de l'occupation sarrasine, et qui abandonnait en cet endroit le produit de ses déprédations.

Une clochette en argent, dont les inscriptions gravées indiquaient le lieu où se trouvait entreposé le précieux butin, n'apportait que le malheur à ceux qui la détenaient. Et ce, depuis des générations. La morale de cette légende fut sauvegardée par un jeune homme qui, attiré vraisemblablement par le fabuleux trésor, tomba follement amoureux. Il laissa glisser la fatidique clochette, dans les eaux limpides et profondes, qui baignaient le Cap d'Antibes, lors d'une promenade en barque avec la belle Norette dépositaire du secret, pour lui prouver son amour.

Ainsi, de nos jours, les lingots du roi Majorque demeurent enfouis dans les profondeurs d'une grotte inexplorée des Encourdoules, le célèbre trou de la « Chèvre d'Or », aven naturel au fond duquel furent trouvées de nombreuses pièces de monnaie et divers objets datant de l'époque romaine.

R. Beretta
Nice-Matin (8-89)

De Robert et Maryse Belloni, Antibes

POUR QUELQUES 2000 DE PLUS...POUR LE PLAISIR

Juillet 89 a été pour moi la découverte d'une liberté nouvelle mais inespérée: la pratique du Vélo Tout Terrain.

L'année 89 se prêtait bien à la pratique du V.T.T. : quand il fait sec, les chemins et les sentiers sont bien plus agréables.

Avec deux amis, Gérard et Mario, nous avons décidé, ce jeudi 14 août d'aller explorer un massif que j'aime bien : le Beaufortin.

J'avais préparé, sur les cartes, I.G.N. ,au départ d'Aimé un circuit comportant cinq cols à plus de 2000 m.

Nous partons d'Aimé après avoir vérifié les vélos et rempli nos sacs à dos : il ne faut pas oublier les repas et l'eau. Aimé se trouve à environ 670 m et est le départ pour la station de la Plagne, bien connu des skieurs. Nous montons à Villette, prenons alors tout droit un chemin muletier pour rejoindre la route de Montgirod. Nous dominons la vallée de l'Isère et progressons ensuite jusqu'à Montgirod. Nous continuons par la route goudronnée, il commence à faire très chaud, la pente est raide, mais le paysage magnifique.

Vers 1600 m, nous attaquons les chemins muletiers. Après un paysage boisé, nous émergeons sur les pâturages du haut Beaufortin. Maintenant, nous ne rencontrerons que du gazon, ou que des cailloux, des roches, des falaises. C'est le Beaufortin, sauvage et beau.

La montée au passage du Bozon (2054 m), premier 2000 de la journée, se fait par un ancien chemin muletier, toujours cyclable, mais parfois très raide. Nous trouvons là-haut le premier troupeau de vaches. Nous descendons ensuite au Lac du Bozon. Nous dominons la vallée où se trouvent Montchat, Grand Naves. Un beau sentier nous emmène au refuge communal du Nant de Beurre. Nous trouvons ici quelques touristes et un berger au milieu des cruches de lait. Il y a aussi un joli troupeau de vaches. Nous nous renseignons sur le chemin à prendre pour aller au col des Tufs Blancs. Après ce refuge. Nous montons (souvent à pieds) jusqu'à un col (vers 2250 m) non reconnu par le monde cyclotouriste.

Ensuite, c'est magnifique : nous enchaînons des combes et des cols dans un cadre sauvage. Nous passons ainsi les cols des Tufs Blancs (2304), des Genisses (2348), et de la Grande Combe (2356).

Nous descendons par un sentier parfois difficile à V.T.T., au Cormet d'Arèches (2109 m), notre dernier col de la journée. Nous y trouvons notre dernier troupeau de la journée, c'est le moment de la traite. Une salle de traite est montée jusqu'ici avec un compresseur ; huit vaches passent en même temps. Nous apprenons que le troupeau appartient à de nombreux propriétaires, chacun d'eux ne possédant peu de vaches, le lait est ensuite descendu à la Fruitière, près de lac des Féés. Là, le beaufort ne peut être que bon !

Nous nous arrêtons au refuge de la Coire, estimant avoir bien mérité une boisson fraîche et un casse-croûte supplémentaire avant la longue descente sur Aimé.

Voilà une superbe sortie faite dans la journée (9h30). Il n'y a pas de portage, la plus grande partie étant même cyclable.

J-P. Alban (N°2513)
Cyclo Bugey

PETITE HISTOIRE SANS QUEUE NI TÊTE

Halte casse-croûte sur le G.R. qui court du col d'Allos à la Cayolle. De jeunes randonneurs me disent avant de repartir : « Méfiez-vous du mulet qui a profité d'un moment d'inattention pour manger notre pain ». Ça ne m'étonne pas trop. Qui peut le plus peut le moins : le seule bête que j'ai vu croquer une peau de banane était un mulet bergamasque. Après quoi il avait entrepris de brouter mon sac de couchage synthétique ! attaché sous ma selle. Je n'eusse point gueulé comme un âne, le mal était fait.

Un autre jour, du côté de Bourg Lastic, un brave chien de ferme aux yeux candides me regardait manger. Ses semblables m'ont parfois mordu, mais je lui lançais tout de même de petites choses comestibles. Qu'il avait une bonne tête ce chien qui se rapprochait tout doucement... Quand il fut assez près, il bondit et déta la avec une demi-baguette

Un autre cabot, à Bielle, débordait d'affection, pour moi ou mon sac de guidon, je ne sais. Peut-être faisait-il du chantage : « Nourris-moi ou j'aboie ». Je n'y tenais pas, hôte clandestin d'une remise trouvée à la nuit tombante où dormait habituellement une certaine Evelyne. Evelyne à la croupe onduleuse, à la crinière blonde et au rire tonitruant. Du moins l'imaginai-je ainsi, car elle était sortie, ne laissant qu'une plaque émaillée à son nom et son parfum entêtant. Peut-être le lendemain, gambadait-elle dans la brume, au milieu des pâturages du col de Marie Blanche... Quant au chien, il n'a pas aboyé. Il voulait seulement des caresses, mais il avait le poil poisseux et sentait trop mauvais.

Quelque part dans le Samnium (chercher où c'est !). La carte indique un col en cul de sac qui, franchi; éviterait un long détour. N'allons pas sans savoir : pas d'effort inutile ! Renseignements pris une fois, deux fois, trois fois, ça ne passe pas. Je n'ai rien compris à ce que disait ce jeune homme, mais à ses gestes véhéments, il devait s'agir d'une face nord. On y est allé voir, pour ne trouver que deux kilomètres de descente plutôt cahoteuse, mais cyclable... Le surlendemain, à Leonessa. Munis d'une carte quelque peu dépassée, nous cherchons au jugé la route de Spoleto. C'est bien par là, nous affirment deux amoureux qui ont peu de temps à nous accorder. « Bien sûr que c'est par là » assurent trois commères en conférences. Passée la dernière maison, la piste. Comme persévérer dans l'erreur n'est que trop humain, quoiqu'on dise, et plutôt que remonter à Leonessa, nous continuons. C'est ainsi que nous nous sommes offert vingt kilomètres de caillasse, un col sans intérêt ni prestige (1025 m) et une crevasse. Non, on ne vous dira pas le nom du col : nous sommes trop fiers d'être les seuls Français à être passés là. Notez qu'on est quand même arrivée à Spoleto avant la nuit.

Méfiez-vous de l'autochtone, moins il en sait, plus il l'affirme...

Respectueux de l'environnement mais distrait, je véhicule souvent tout l'après-midi des détritiques dans mon sac de guidon. Je passe à côté des poubelles en pensant à autre chose. Mais celle-ci, je la vois, car, détail incongru, il y a quelqu'un dedans (peut-être la mort récente de Samuel Beckett me rappelle-t-elle cette histoire bête). J'attends que ses pieds pendant à vingt centimètres du sol reviennent sur terre : on ne doit rien jeter dans une poubelle où quelqu'un se trouve de son plein gré. Il a ses raisons.

Marcel Bioud n°12
Coublevie (38)

LE COL DES ALBASSES LE 7 JUIN 1931

Nous quittons Saint-Etienne à 4 heures moins 10 pour l'exploration du « Parpaillon forézien », au nombre de sept : Urbain, Zizi, Marcelle COTTAT et M. MOUNIER ainsi que deux de leurs camarades, Margot et Lily.

Avant d'arriver à la Fouillouse, je commençais la série des bûches, la roue étant en réfection, et le jour plutôt long à venir, je ne vis pas le gravier et c'est dans ce dernier que je me trouvai allongé avec une formidable douleur dans les paumes des mains, et le lundi, la douleur s'était transformée en bleu. La Fouillouse, la Gouyonnière sont traversées à petite allure, et à Bouthéon une autre catastrophe nous attendait : après avoir passé le passage à niveau de cette ville, M. MOUNIER casse sa fourche, fait un superbe soleil, mais par bonheur n'a pas de mal. Nous lui conseillons d'attendre le train qui passe à 6 heures et demie et de retourner à Saint-Etienne. C'est d'ailleurs ce qu'il fit, il resta une heure et demie à faire la causette avec le chef de gare, ces derniers sont paraît-il très intéressants en conversation lorsqu'ils n'ont rien à faire.

Nous traversons Andrézieux, Saint-Marcellin et en route pour Boisset-Saint-Priest. En chemin, nous doublons la famille BULLOT, accompagnée d'un autre cyclotouriste. Arrivée à Saint-Priest, nous avons bu un grand café au lait dans une toute petite tasse : et nous repartons pour Margerie, nous redoublons la famille BULLOT et jusqu'au col de la Croix de l'Homme Mort, la côte est régulière mais longue.

Arrivés au sommet, nous prenons la descente sur Saint-Anthème où nous arrivons à 8 heures moins 10. Nous cassons la croûte, envoyons des cartes et allons à la messe . Comme nous sommes arrivés en retard, nous restons derrière la porte, bien calés, mais subitement l'espagnolette lâche, nous faisons en cadence tous six un pas en arrière, et prenons le fou rire. Nous sortons car Monsieur le Curé commence à nous regarder de travers.

Nous prenons nos machines et en route pour Valcivières. En sortant de Saint-Anthème, nous croisons trois Saint-Chamonnais qui avaient fait le col dans l'autre sens, et dont nous avons trouvé la carte de visite au sommet du col. La route s'élève graduellement tout d'abord au milieu des prairies grasses où l'herbe et les fleurs sont abondantes, viennent ensuite les pâturages et les bois. Nous trouvons ainsi des plans de gentiane, à moins que nous sommes dupés car cette plante ne croit en général qu'entre 1000 et 1300 m. Enfin, la route est taillée en creux dans la montagne, au milieu de la bruyère et des genêts, nous trouvons une cabane construite avec des branches et des mottes d'herbes, dans laquelle nous prenons 10 bonnes minutes de repos en attendant Urbain, Margot et René. Lorsqu'ils arrivent, nous partons plus loin et nous arrivons sur un plateau où les sources ne manquent pas : nous buvons très peu car l'eau de montagne est très froide. Nous roulons encore un moment sur nos bicyclettes, la route descend tout d'abord lentement, puis brusquement, et c'est à ce moment que nous descendons de machine et que nous les faisons suivre à la main. La route qui est transformée en un vulgaire sentier descend dans une vallée au fond de laquelle passe un tout petit ruisseau. Sur ce dernier on voit les ruines d'un pont en construction : je prends une photographie et nous traversons la rivière sur des planches qui se trouvaient là.

Nous montons à travers la montagne et trouvons un Thiernois qui faisait lui aussi le col en solitaire et dans le sens contraire. Plus gracieux que les Saint-Chamonnais, il nous adresse la parole, nous donne les avis sur la fin de la traversée, et nous en demande pour ce qui lui reste à faire.

Part temps couvert comme celui que nous avons pour cette excursion, je crois que l'impression de solitude et de tristesse est encore plus grande et plus pénétrante que lorsque le ciel est bleu et que le soleil brille avec éclat de tous ses rayons. Nous arrivons bientôt au milieu de la bruyère, il n'y a que cela tout autour de nous. Pour les personnes qui ont fait les montagnes de la Margeride qui ont environ la même altitude, on trouve une grande ressemblance entre ces deux vieilles chaînes de montagne usées par les siècles. Nous errons une bonne heure dans cette lande inculte sillonnée par de petites crevasses allant jusqu'à un mètre de profondeur. Nous apercevons dans le lointain le Sancy, mais c'est en vain que nous cherchons des yeux

Valcivières, nous ne le voyons pas car nous avons trop obliqués sur la gauche de Pierre sur haute. Nous trouvons une bonne vieille à laquelle Marcelle et Zizi demandent des renseignements mais la demoiselle n'a pas reçu le don des langues et ils ne la comprennent presque pas. Nous nous séparons, les uns à la recherche du col, les autres à la recherche de Valcivières, et nous nous retrouvons dans le vulgaire sentier qui descend à la route. Ceux qui ont vu le col, ont vu la carte de visite des trois Chamonnais, piquée dans un vieux parapluie dont le manche était cassé : c'est d'ailleurs à ce moment que nous avons fini par identifier « ces trois changements de vitesse » que nous avons trouvé à la sortie de Saint-Anthème

Le chemin où nous sommes descend sous bois, il est pavé avec de grosses pierres branlantes et malgré toute notre bonne volonté, on entend es craquements sinistres : c'est la plainte et la seule plainte garde-boues heurtant les briques. La forêt est composée de fayards, petits, tondus, serrés les uns contre les autres, de telle sorte que les branches supérieures et leurs cimes sont emmêlées dans un fouillis inextricable. A force de suivre le chemin, nous arrivons à la route et c'est avec joie que nous remontons sur nos bicyclettes, quelques minutes après nous débarquerons (ou plutôt débicyclettons) à Valcivières : il est exactement 1 heure 10. Vite nous cherchons un café où nous buvons l'apéritif, mangeons et buvons bien ; ce dîner fut suivi du traditionnel café et le patron nous offrit une tournée de marc. De ce pays nous envoyons des cartes postales à quelques cyclotouristes. Nous tirons deux photographies et vers 3 heures 15 nous partons pour Ambert. En route Urbain crève, on répare en vitesse car la pluie menace. C'est la fête à Ambert, je monte avec Urbain dans un manège d'automobiles. Ensuite nous partons de nouveau pour Saint-Anthème. A la sortie d'Ambert, la côte nous attend, nous montons allégrement et joyeusement vers le col des Pradeaux qui ne fut pas trouvé trop pénible. Arrivés au point culminant, la pluie menace, nous mettons les imperméables et descendons sur Saint-Anthème. M.C. éclate à 500 de cette ville. Zizi et Urbain prennent les devants pour aller réparer le premier boyau et nous continuons la route tout doucement puisque M.C. marche à pied. Arrivés à Saint-Anthème, nous buvons bière et limonade, mangeons un morceau de chocolat et la réparation finie, nous tournons l'Homme Mort à l'endroit et la descente sur Saint-Marcellin s'effectue sans aucun incident.

Nous mangeons un peu à Saint-marcellin car il est 8 heures moins le quart. M.C. achète un flambeau et c'est avec la nuit que nous retraversons Andrézieux-Bouthéon, La Gouyonnière, La Fouillouse et à 10 heures un quart nous arrivons à Saint-Etienne. Je crois bien qu'à 11 heures, nous devons tous être couchés, pour notre part, mon frère et moi, nous l'étions après avoir mangé une bonne soupe et bu une infusion pour tout faire digérer.

Signé : Melle Marguerite Viala

Récit transmis par Michel Almanzor (Amicale Cyclo-Clermontoise)

HAUTES ROUTES DES ABBRUZES

Entre Rome et Pescara, les Abruzzes, au sens large, culminent au Gran Sasso à 2914 m. Elles sont parcourues par un réseau routier relativement dense qui compte une cinquantaine de cols. Grâce aux exploits de certains girini, trois routes ont vu leur notoriété franchir les frontières, ce sont celles de la Sella Leonessa, abusivement appelé Terminillo, du Campo Imperatore sur les flancs du Gran Sasso, et du blockhaus dans le massif de la Majella.

Nous les avons escaladées fin juillet 1989 lors d'un voyage itinérant à tandem.

1) LA SELLA LEONESSA 1901 M. MASSIF DU TERMINILLO, RÉGION DU LATIUM.

Un vrai col, à une heure à pied du Mont Terminillo - 2216 m -, et qui vaut mieux monter par le versant nord, sauvage et peu circulant, que par le sud où la station de Terminillo, 1600 m attire de nombreux romains, même en été. Versant nord, la pente est également plus régulière et on évite la chaleur suffocante de la plaine de Rieti.

2) LE CAMPO IMPERATORE 2130 M, MASSIF DU GRAN SASSO, RÉGION DES ABBRUZES.

Situé au terminus de la route, le Campo Imperatore n'est pas un col mais plutôt un nid d'aigle où en 1943, Mussolini qui y était emprisonné, fut libéré par des hommes de mains hitlériens arrivés par les airs.

En venant de l'Aquila, on passe le valico di Montecristo à 1676 m, puis après une belle plongée, on remonte l'altipano jusqu'au Campo, de là, et par beau temps, on peut pousser par un beau sentier jusqu'au tout proche Passo Lupo à 2156 m voire jusqu'à la Portella à 2280 m.

Le 28.7.89, l'auberge hôtel était en réfection et le grand vent qui chassait la pluie et le brouillard sur le massif rendait l'endroit austère.

Le mauvais temps n'y est d'ailleurs pas exceptionnel puisque c'est sous des trombes d'eau qu'un gregario de Roche y a gagné l'étape Rome-Gran Sasso du Giro 89. 3) Le Blockhaus 2142 m, Massif de la Majella, région des Abruzzes.

La plus belle des trois routes, surtout en venant de la côte bondée de l'Adriatique, et en ayant parcouru les coteaux couverts de vignes et d'oliviers jusqu'à Pretoro. De là, on attaque une longue et belle route qui serpente entre bois et prairies et mène au passo Lanciano à 1306 m. Ensuite cinq kilomètres à travers bois et alpages mènent au colle Pinacelli à 1670 m et précèdent les sept derniers kilomètres qui sont eux en cul-de-sac. Des nombreux lacets de la route, on a des vues étendues sur l'arrière-pays de Pescara et sur l'adriatique.

Le Blockhaus lui-même, dont personne n'a pu nous donner l'origine du nom, n'est pas un col ni une construction mais un étroit terre-plein de deux cent mètres de long sur les contreforts de la Majella.

A plusieurs occasions, il a été arrivée d'étape du Giro, en particulier en 1984 où Fignon, en cédant une petite minute sur Moser, et ce bien avant le contre-la-montre de Vérone, compromit fortement ses chances de victoire finale.

Marc Liaudon
Randonneurs lyonnais

CHEZ NOS COUSINS GERMAIN

Pourquoi randonner dans les «Siebengebirge» ? Si loin de mes pénates ? Quelle était l'origine de ce fluide magnétique issu d'un massif montueux ? Das Siebengebirge. Les Sept-Monts ! Bigre, pourquoi sept alors qu'il y en a plus de quarante ! Creusons, il y a certainement une explication.

Sept n'est pas le chiffre quelconque que vous croyez. Nos Anciens le savaient, le consacrèrent et en firent un chiffre biblique : « Dieu créa le monde en six jours et se reposa le septième : les frères d'Ephèse, au nombre de sept, dormirent dans un trou pendant les 155 ans de la persécution des chrétiens : Rome, chef-lieu de la papauté, est adossée à sept collines : ect... »

Ma boulimie coliteuse ne ressemble-t-elle pas bizarrement à un des péchés capitaux ? Maintenant, il se peut que ce soit les signes cabalistiques de la Michelin, en forme de pyramide -une des rares merveilles du monde visible-, qui aient été à l'origine de cette émigration. Etrange ! Et l'hypothèse du surnaturel, Y avez-vous songé ? Le relief des Siebengebirge est-il réellement l'œuvre de sept géants qui creusèrent un passage pour le Rhin entre le Drachenfels et le Rolandseck ? Les monts n'étant que les mottes de terre accrochées à leurs bûches. A vous de juger !

A cette légende, je lui en préfère une autre qui circule dans ces vignobles septentrionaux de la vallée rhénane. Il ne me déplairait point, en effet, de m'identifier à Siegfried des Mibelungen qui défit le dragon et se baigna ensuite dans son sang.. Si le héros de la chanson de geste rechercha l'invincibilité, pour ma part, omettant de consommer le « Drachenblut » -cru de terroir-, je perdis la bonne occasion de déguster un divin nectar. Errare humanum est.

Autre raison de l'itinérance ! Le Grosser Olberg. A chaque lecture de cartes, mon regard convergeait vers ce Mont des Oliviers, qui dans l'Antiquité était déjà un symbole d'abondance. En l'occurrence, quelle belle moisson de monts ! Bref, un ensemble suffisant de mobiles pour aller saluer mes cousins germains.

Au fait, maintenant : inspectons nos taupinières à la loupe. Le Grosser Olberg, qui culmine à 461 m, est certainement une des éminences les plus fréquentées du massif. Il présente une dénivellation de 400 m au départ des bords du Rhin avec un ultime kilomètre non revêtu à plus de 13 %. Au sommet, je n'y vis point septentrion. Normal en ce début de belle journée d'hiver où le soleil s'attacha à me réchauffer le cuir à plus de 30° centigrades me transportant par la même occasion au septième ciel. J'y croisais des septuagénaires, qui la peau du ventre bien tendue par les excès pantagruéliques, ahanant dans cette taupinière et qui pour sûr, ont du mettre une éternité avant de fouler la terrasse de l'auberge sommitale.

Le « Petersberg », le voisin du précédent, se prête mieux aux ébats des cyclos qui abhorrent les chemins non revêtus. Au terme d'un final à 15 %, on pénètre dans la cour d'une abbaye, digne d'un repère de l'agent 007. Vue plongeante sur le Rhin et la capitale de la République Fédérale d'Allemagne. Le plus populaire et le plus fréquenté des monts des « Siebengebirge » est sans contexte le Drachenfels, le rocher du dragon. Le même qui fut défait par notre héros Siegfried. Véritable belvédère, il fait découvrir les îles de Nonnenwerth et de Grafenwerth. Le faite du rocher a été étayé par les soins du « Land » mais je n'exclus pas -ne sommes-nous pas au pays des légendes- que ce soit les compagnons de Blanche-Neige qui aient consolidé nuitamment le rocher en y injectant du béton. Mais... « il n'est au vrai si brave nain, qui ne joue son tour de vilain ». Aussi braves ripuaires, gardez-vous que la montagne ne s'écroule un jour sur vos « tiestes » !

Il fallut arracher le «Löwenburg». Effort bref mais rude. Après ce solide coup de rein, du haut de la tour du château féodal, on embrasse une vue panoramique de la vallée me confirmant du coup l'absence de sept mâts sur les eaux du Rhin. Sur un des remparts, des jeunes gens dégustaient du fromage qui ressemblait étrangement à du septmoncel jurassien mais dont l'odeur me fit décamper. Je ramassai mes «sieben Sachen» -c'est à dire tout mon saint-frusquin et, chaussant mes bottes de sept lieues, quittai ces lieux boisés propices aux escarmouches sous la guerre de sept ans.

Quant au « Geisberg », il me fit tout bonnement perdre les pédales tant au point que c'est grâce au prix d'un violent effort de poussage que je parvins à me hisser à la hauteur du refuge. Blick auf Drachenfels.

Au suivant ! Le « Asberg », en d'autres termes le mont la bémol ou plus simplement le mont musique, m'envoûta à chaque lecture de carte. Hélas, l'air ne fait pas la chanson. En fait, il ne reste que les squelettes de deux éminences accolées, témoins d'une exploitation outrancière de basalte. De là, vue imprenable sur les « Siebengebirge ». Toutefois, pour peu que Phébus fasse la nique à Pluton, il n'est pas improbable que le visiteur soit gratifié d'un arc-en-ciel parfait.

Septimo sera le chant du cygne. Le « Lohrberg », venant juste après le Geisberg, ne m'inspira guère car son ascension avait, me semblait-il, trop de points communs avec le précédent. Il ne fut pas le seul à être évité. Loin s'en faut.

En effet, le Hirschberg, le Wolkenburg, le Schmallenberge subirent le même sort ; même le Nachtigallental (la vallée des rossignols) et le Drachenburg furent escamotés.

Tout compte fait, consacrer une seconde journée à cette merveilleuse région ne serait pas un luxe. Affaire à suivre ! Mais que vient faire le Cent Cols dans tout ça, me direz-vous ? Devinez ! Et bien, il a été de la fête. Incroyable mais vrai, un col balisé en due et bonne forme -le Margarethenhohe- 323 m blotti entre le Gros-er Olberg et le Lohrberg est venu couronner une journée pleine de péripéties.

Un col en Rhénanie, l'auriez-vous cru !

* Das Siebengebirge est un massif montagneux situé en regard de Bonn, capitale de la R.F.A.

* Les bords du Rhin sont à éviter : circulation dense.

FBC - J. Bruffaerts

MON COEUR

Quand je montais à vélo les cols les plus hauts
Mon cœur chantait son bonheur
Et d'avoir tellement chanté, il est maintenant terrassé
Au point qu'on veut le changer
Je ne veux pas car c'est lui que j'ai eu en naissant
Avec lui que j'ai connu peines et joies de mon vivant
Et c'est lui que j'aurai en mourant.

Jean Batiste Bruyère N° 1290
Par une nuit d'insomnie

CHALLENGE DES COLS ET MONTS D'Auvergne

En vue d'encourager les cyclotouristes à découvrir les montagnes et les cols de la région Auvergne, l'Amicale Cyclo Clermontoise crée, à compter de la saison 1989 un Challenge des Cols et Monts d'Auvergne.

PRÉSENTATION :

Le principe de ce Challenge est d'attribuer à chaque ascension un certain nombre de points calculé à partir des cartes IGN au 1/25000 selon la méthode de la « cotation au carré ». Cette méthode, établie par Guy Bodoïn, évalue la difficulté intrinsèque d'une ascension en intégrant les critères de longueur, dénivellation et pourcentage avec priorité aux fortes pentes : 1 km à 10 % vaut 100 points alors que 1 km à 5 % n'en vaut que 25 (réf. Dossier « Cols Durs » Guy Bodoïn).

Chaque versant de chaque cols routier d'Auvergne a ainsi été coté par le club organisateur selon cette méthode. Il en a été fait de même pour quelques monts dont l'ascension est réputée. La méthode n'a pas été étendue aux cols muletiers : l'absence de revêtement introduit un surcroît de difficulté qui fausse les comparaisons.

Les participants n'auront pas à refaire les calculs : l'ensemble des résultats est rassemblé dans le barème joint en annexe. Le club organisateur se réserve le droit de réviser ou de mettre à jour ce barème.

RÈGLEMENT :

1°) Chaque participant au Challenge établira en fin d'année, conformément au modèle ci-joint, la liste des cols et des monts d'Auvergne qu'il a franchis à vélo au cours de la saison. Il les affectera du nombre de points IGN figurant au barème selon le versant concerné et calculera le total de ses points IGN de l'année.

2°) Les cols franchis en descente ne marquent aucun point. En cas de passage de plusieurs cols successifs au cours d'une même ascension, seul comptera le col le plus élevé (ex. : col de Serres + col d'Eyla + Pas de Peyrol : ne compter que les points correspondant au Pas de Peyrol). Un même col ne pourra être compté plus de 3 fois par versant dans l'année.

3°) Comptant sur l'honnêteté sportive des cyclotouristes, les organisateurs n'exigent aucun contrôle. Le participant est seulement tenu de signer sa liste annuelle, cette signature attestant qu'il a franchi à vélo les cols et les monts figurant sur la liste et valant acceptation du présent règlement.

4°) L'envoi des listes se fera entre le 1er décembre et le 15 janvier de l'année suivante, au Siège de l'Amicale Cyclo Clermontoise. Les sociétaires d'un même club peuvent regrouper leurs envois. Toutefois, le Challenge est individuel, le vainqueur étant celui qui totalisera le plus grand nombre de points IGN sur l'année.

Les résultats seront proclamés lors de la concentration annuelle des Cents Cols en Auvergne, au cours de laquelle le vainqueur se verra remettre son lot.

5°) La participation au Challenge des Cols et Monts d'Auvergne est entièrement gratuite. Les participants souhaitant que leur soient envoyés les résultats annuels du Challenge devront joindre une enveloppe retour affranchie au tarif en vigueur.

LE GRAND WINTERSBERG - ALSACE

(MICHELIN 57-18-93-94)

Choix en connaissance de cause ou coup de bol ! Je n'en sais rien. Ce que je sais par contre c'est que Bernard Laviéville en portant son choix sur le grand Wintersberg a eu une riche idée. Tous les cyclo-grimpeurs y retrouveront leurs billes. Le Col Dur, qui se sera défait de cette taupinière culminant à 581 m, verra son score global amélioré de 1577 m soit l'équivalent du télégraphe puisqu'il est permis de cumuler les altitudes des cols intermédiaires pour autant qu'ils soient franchis dans le sens de la montée. Le Cent Cols, pour sa part, fera une toute aussi bonne affaire que le précédent. S'il ne s'écarte pas du ruban de bitume, il se contentera des trois nouvelles unités que sont les Pottaschkopf (482 m), Liese (514 m) et Riesthal (501 m). Dans le cas contraire, c'est-à-dire s'il se hasarde hors des sentiers battus, les cols du Borneberg et du Molloch viendront compléter son tableau de chasse.

Le Mont de France, en poussant jusqu'au sommet du Grand Wintersberg, sera le bienheureux car du haut de la tour (25 m) qui s'y dresse, une vue panoramique immense le récompensera de ses efforts. Mais auparavant, il lui aura fallu venir à bout du colimaçon des 116 marches de la tour en grès rose. Ensuite seulement, il découvrira à l'est les contreforts de la Forêt Noire, à l'ouest le Parc Régional des Vosges du Nord, au Nord le Palatinat et la plaine d'Alsace du sud. Construite en 1889/90, cet édifice constitua un des nombreux observatoires de la Triple Alliance. Pour commémorer ce centenaire verra-t-on la création de la triple alliance des cyclo-grimpeurs ?

Halte à la divagation et revenons à notre taupinière, l'héroïne de ce papier. Il faut se la faire par temps clair et dégagé. Le sens obligatoire indiqué par la Michelin n'est d'application que les dimanches et les jours fériés. Cela a son importance car les amateurs de forte dénivelée trouveront chaussure à leur pied sur le versant ouest où ils seront confrontés à un 10 % constant sur 4 bornes avec des passages encore plus raides. Le versant est présenté une pente douce et régulière (380 m pour 6 km) jusqu'au col de la Liese, facilement reconnaissable à son chalet du Grand Wintersberg. De là, il reste quelque 600 m pour parvenir au sommet. Faites gaffe au début car les 400 premiers mètres affichent un pourcentage frisant les 15 %. La montée se fait de part et d'autres entièrement sous-bois, élément appréciable lorsque Phébus darde ses rayons. Il ne me reste plus qu'à énoncer un détail. Le sommet est investi par des bidasses qui ne vous prêtent guère attention. Je dirais même plus. Ils vous ignorent carrément

Je me félicite encore d'avoir fait un crochet par ce massif vosgien, surtout après un séjour bien rempli en Forêt Noire.

Le Grand Wintersberg restera à jamais un dessert d'une extrême finesse. Des grimpettes de ce genre, j'en redemande. St Bernard, continuez à m'assister !

J. Bruffaert
Bruxelles